

**Mémoire de fin d'études: Récit d'un projet de reconversion d'un ancien hôpital.
Travail réflexif sur la conception d'un projet architectural à Bruxelles**

Auteur : Geudvert, Arthur

Promoteur(s) : Le Coguiéc, Eric

Faculté : Faculté d'Architecture

Diplôme : Master en architecture, à finalité spécialisée en art de bâtir et urbanisme

Année académique : 2024-2025

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/24371>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

Récit d'un projet de reconversion d'un ancien hôpital.

Travail réflexif sur la conception d'un projet architectural à Bruxelles.





Université de Liège, Faculté d'Architecture

Récit d'un projet de reconversion d'un ancien hôpital.

Travail réflexif sur la conception d'un projet architectural à Bruxelles.

Travail de fin d'études présenté par Arthur Geudvert en vue de l'obtention
du grade de master en Architecture.

Sous la direction du docteur en architecture,
et Vice-doyen à la recherche (architecture)
Eric Le Coguiec

Année académique 2024-2025





Depuis que je suis petit, mon esprit est en mouvement constant. Les idées surgissent sans prévenir, dans toutes les directions, comme les branches d'un arbre qui s'étendent sans fin. C'est une richesse, mais parfois aussi un poids, surtout quand il s'agit de mettre de l'ordre dans tout ça, de retranscrire clairement ce que je ressens ou ce que je pense. J'ai souvent eu du mal à poser les mots justes, à rester centré, à garder un fil conducteur sans m'égarer.

Dans l'écriture de ce mémoire, j'ai eu besoin d'un soutien. Pas quelqu'un pour penser à ma place, mais une aide pour canaliser ce que j'avais déjà en moi. ChatGPT m'a permis de structurer mes idées, de reformuler certains passages, et parfois simplement de trouver un mot un peu plus juste, un peu plus fort. Je reste profondément attaché à ce que ce travail reflète qui je suis. L'IA n'est pas l'auteur de mes pensées, mais un appui discret pour m'aider à les rendre plus lisibles. Elle m'a permis de ne pas me perdre, de garder confiance, et d'aller jusqu'au bout de ce projet avec plus de clarté.



Je tiens à remercier chaleureusement Eric Le Coguiec, mon promoteur, pour sa patience, son regard juste, ses conseils éclairés et cette précieuse bibliothèque mentale qu'il semble transporter partout avec lui. Merci pour ces entretiens à la fois sérieux et légers — ce mélange rare où la rigueur côtoie le sourire. Ces échanges m'ont guidé, rassuré, et donné envie de continuer à penser l'architecture autrement.

Merci également à tous les enseignants (Madame Bovie, Monsieur Gielis, Monsieur Roland, Monsieur Frissen) qui, au fil des années depuis l'enfance, m'ont marqué, ont nourri ma curiosité, ma méthode et la personne que je suis devenu. Merci aussi à tous ceux qui, par un conseil, une critique constructive ou une référence glissée à la volée, ont alimenté cette passion qui me lie à la conception architecturale. Parfois, il s'agissait de moments plus informels — des discussions de couloir, des silences en atelier, des rires — mais ils ont compté tout autant.

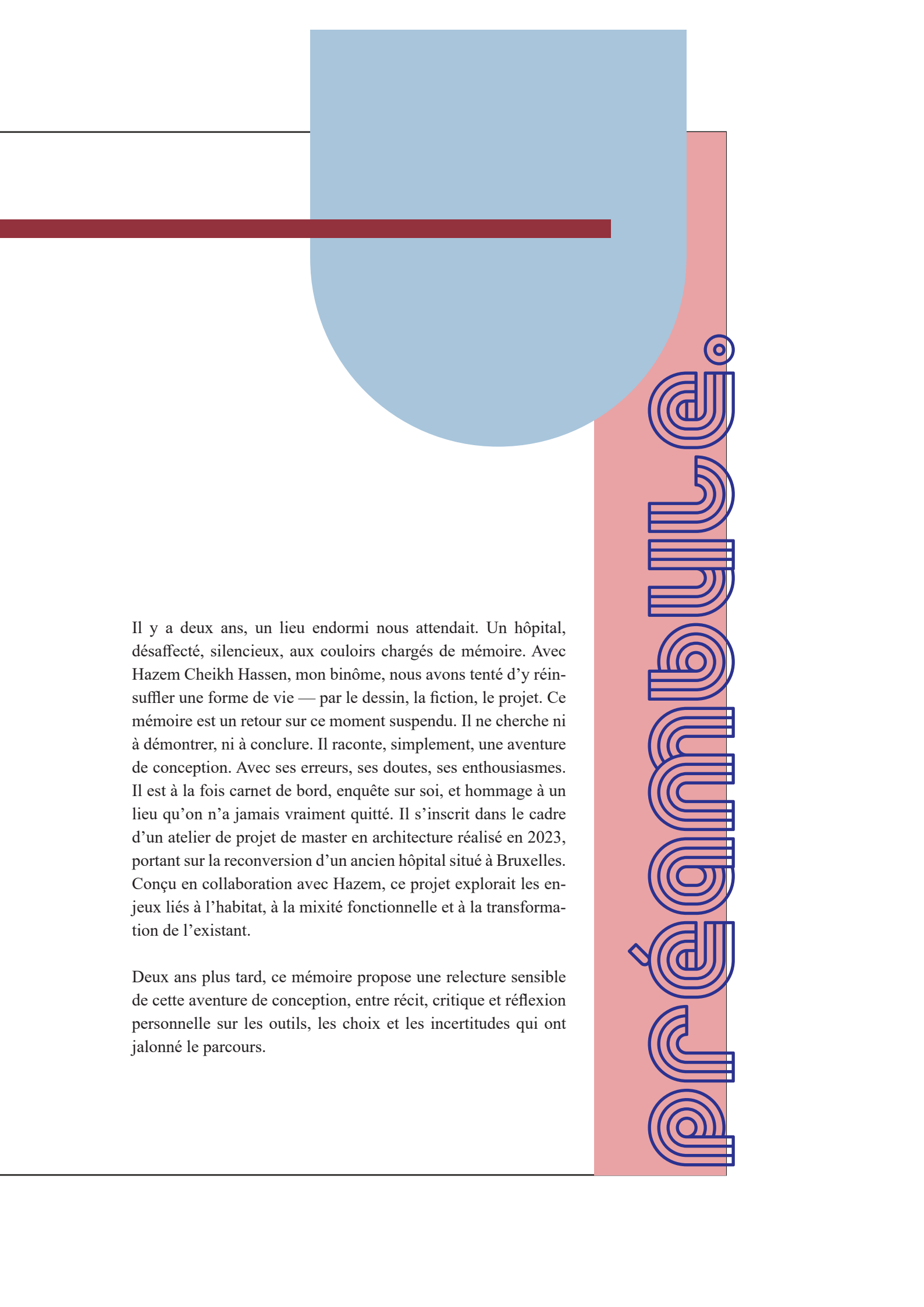
Je n'oublie pas Alexandra Prijot, pour ses élans de motivation, ses méthodologies affûtées et sa façon unique de rappeler qu'un projet, c'est aussi un chemin.

À mes camarades devenus amis : merci pour les regards croisés, les cafés improvisés, les nuits blanches partagées. Merci pour les discussions architecturales... et surtout pour celles qui ne l'étaient pas.

Enfin, merci à ma famille. Merci à ceux qui ont, un jour ou l'autre, servi de commis pour mes maquettes, à ceux qui m'ont supporté dans les deux sens du terme, et plus particulièrement à ma maman, pour ces nuits passées ensemble à calmer mes tempêtes de stress, à me recentrer, à simplement être là. Sans vous, ni ce mémoire, ni les années d'études qui le précèdent n'auraient eu la même saveur.



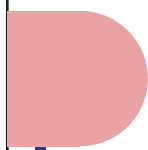




Il y a deux ans, un lieu endormi nous attendait. Un hôpital, désaffecté, silencieux, aux couloirs chargés de mémoire. Avec Hazem Cheikh Hassen, mon binôme, nous avons tenté d'y réinsuffler une forme de vie — par le dessin, la fiction, le projet. Ce mémoire est un retour sur ce moment suspendu. Il ne cherche ni à démontrer, ni à conclure. Il raconte, simplement, une aventure de conception. Avec ses erreurs, ses doutes, ses enthousiasmes. Il est à la fois carnet de bord, enquête sur soi, et hommage à un lieu qu'on n'a jamais vraiment quitté. Il s'inscrit dans le cadre d'un atelier de projet de master en architecture réalisé en 2023, portant sur la reconversion d'un ancien hôpital situé à Bruxelles. Conçu en collaboration avec Hazem, ce projet explorait les enjeux liés à l'habitat, à la mixité fonctionnelle et à la transformation de l'existant.

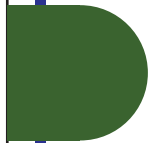
Deux ans plus tard, ce mémoire propose une relecture sensible de cette aventure de conception, entre récit, critique et réflexion personnelle sur les outils, les choix et les incertitudes qui ont jalonné le parcours.

diurnal



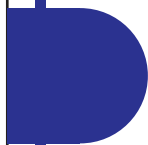
Introduction

10



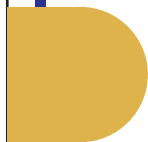
Etat de l'art

18



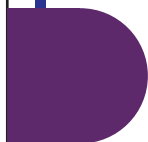
Cadre et lieu naissance d'un projet

26



Conception à deux voix

40



Explorer l'existant de l'analyse aux intentions

48



Composer la vie 62
rythmes, usages et cohabitations



Tisser l'unité 86
la forme au service des liens



Construire le visible 96
gestes, documents et émotions



Conclusion 112
ce que le projet m'a appris



Annexe 118



Bibliographie 145





U
O
i
E
O
U
O
J
E
U
U

Créer, concevoir, imaginer : autant de gestes qui, depuis le début de mes études, ont toujours été traversés par une forme d'amusement. Chaque projet fut une occasion de rater, de tester, d'apprendre. Mais parmi tous ceux réalisés, il en est un qui, sans être parfait, a laissé une empreinte plus durable. Il a généré de la fierté, du plaisir, une impression de justesse dans le travail accompli. Il y a des projets qui s'achèvent avec le rendu final et d'autres qui, pour une raison indéfinissable, laissent un sillage. Celui que nous avons conçu, Hazem Cheikh Hassen et moi, il y a deux ans dans le cadre d'un atelier de master, appartient à cette seconde catégorie. Non pas parce qu'il aurait été exemplaire ou remarquable, mais parce qu'il continue de résonner. Peut-être est-ce la richesse du lieu : un ancien hôpital, immense, figé dans le silence. Peut-être est-ce la densité des échanges menés à deux pour lui redonner une forme de vie. Peut-être encore est-ce le fait que ce projet, plus que les autres, fut un terrain d'intuitions. Ce mémoire naît de cette persistance.

À l'époque, il s'agissait de répondre à une commande pédagogique : reconvertir un bâtiment existant à partir d'un diagnostic architectural et d'une intention programmatique. L'enjeu de l'exercice, situé dans un cadre académique, était d'offrir une grande liberté d'exploration d'idées tout en respectant les contraintes structurelles, spatiales, temporelles imposées par le projet d'architecture. Ce projet a été pour nous un terrain d'expérimentations, parfois maladroites, souvent fragmentaires, mais toujours habitées par le désir de comprendre ce que signifie concevoir avec l'existant. C'est-à-dire, utiliser le bâti déjà présent avant intervention pour réadapter, reconvertir. Concevoir de nouveaux espaces, de nouvelles qualités en améliorant ce qui est là.

Ce mémoire n'a pas pour ambition de reconstruire le projet tel qu'il aurait dû être. Il n'est ni une justification a posteriori, ni un exercice de valorisation. Il se veut une relecture sensible et réflexive. Une volonté de revenir sur le processus de conception en l'interrogeant avec le recul du temps, les apports théoriques découverts depuis, et l'expérience accumulée depuis la fin de l'atelier.

Cette démarche rejoint ce que Jean-Pierre Chupin décrit comme une approche critique du projet dans l'enseignement de l'architecture, où celui-ci devient un moyen d'interroger les lieux, les usages et les logiques d'intervention, bien plus qu'un simple produit à livrer (Chupin, 2014). De même, Donald Schön identifie le studio d'architecture comme un espace d'apprentissage réflexif, fondé sur l'expérimentation et la pensée en action (Schön, 1983). Dans cette perspective, ce mémoire adopte une posture moins démonstrative qu'interrogative. Penser après avoir fait, réfléchir à partir de ce qui a été vécu : tel est le fil conducteur de cette écriture.

Concevoir à deux : une dynamique de projet partagée

Le projet a été conçu en binôme, ce qui n'est pas anodin. Travailler à deux, c'est mettre en dialogue deux sensibilités, deux manières de voir afin de trouver un équilibre. Cela implique un effort constant de clarification, d'écoute, de reformulation. C'est une école de la négociation autant que de la conception. Le binôme formé avec Hazem Cheikh Hassen a été un élément moteur du projet, non seulement dans son organisation concrète (répartition des tâches, des rôles, des outils), mais aussi dans sa dynamique interne. Certaines idées sont nées d'un malentendu, d'un croquis mal lu, d'un mot de travers. D'autres se sont affirmées par confrontation, jusqu'à former un langage commun.

Ce travail collectif est au cœur de ce mémoire. Il est difficile de séparer, a posteriori, ce qui relevait de l'un ou de l'autre. Les décisions ont souvent été co-construites, discutées, parfois longuement hésitées. Ce sont ces dialogues, ces compromis, qui ont donné au projet sa forme. À travers ce texte, il ne s'agit donc pas de restituer un récit individuel, mais de retracer une expérience partagée, depuis le premier regard posé sur le lieu jusqu'à la présentation finale.



Photo satellite Google Maps du site

Le lieu comme point de départ

L'objet de notre intervention était un ancien hôpital à la lisière du parc Léopold de Bruxelles, désaffecté mais encore debout. Un bâtiment vaste, rigide, construit sur des principes d'efficacité sanitaire : longs couloirs, trames régulières, épaisseurs de façade, verticalité fonctionnelle. Cet édifice de onze étages hors-sol s'étend sur une surface totale de planchers de plus ou moins 29300 mètres carrés répartis en un bâtiment principal brutaliste et de deux annexes plus récentes.

Il était devenu un réceptacle de vide, un lieu de silence et de potentiel. C'est dans cette matière déjà là que nous avons été invités à projeter du neuf : des logements, des équipements publics, des espaces de vie.

Ce choix de l'existant, loin d'être un simple prétexte, a profondément orienté notre manière de concevoir les choses. Les défis environnementaux actuels nous poussent à réfléchir à comment réhabiliter ou reconverter plutôt que de détruire, reconstruire et consommer plus de matériaux, de ressources. Cet exercice nous a forcé à observer, à mesurer, à interpréter, à composer avec des dimensions imposées, des structures figées, des accès définis. Il nous a également permis de nous confronter à une architecture déjà porteuse d'une histoire, d'une mémoire d'usages, que nous ne pouvions ni ignorer, ni effacer.

En effet, d'un point de vue social, cela permet de conserver une histoire, ou simplement un point de repère aux habitants du quartier. Certains sont peut-être nés dans cet hôpital, peut-être y ont-ils perdu un proche.

Notre projet s'est construit dans cette conversation perpétuelle entre héritage et invention, entre les contraintes de l'existant et les nécessités de transformation. Il s'agissait de composer avec un héritage structurel, spatial et symbolique fort tout en introduisant des formes nouvelles, des usages inédits. Reconnaître ce qui était là, mais ne pas s'y soumettre. Utiliser, détourner, compléter. Cette posture obligeait à renoncer à certaines idées trop exigeantes, ou trop détachées du réel. Mais elle a aussi été stimulante, en nous poussant à chercher des solutions qui émergent du lieu lui-même.

Une mémoire active du projet

Deux ans plus tard, ce projet continue de poser des questions. Certaines décisions prises alors nous apparaissent aujourd'hui comme naïves, d'autres comme pertinentes. Certaines erreurs sont devenues des points d'appui pour comprendre ce qu'est un bon compromis. Ce mémoire est l'occasion de revenir sur ces moments, non pour les juger, mais pour les lire à la lu-

mière d'une réflexion élargie.

Dans cette relecture, je mobilise plusieurs références théoriques découvertes après coup, qui ont nourri ma compréhension du processus architectural. Donald Schön (1983), avec sa notion de «praticien réflexif», m'a permis de mieux cerner la dynamique de va-et-vient entre action et réflexion qui a structuré notre travail de projet. Bryan Lawson (2005), dans *How Designers Think*, m'a éclairé sur les mécanismes cognitifs du concepteur, les aller-retours entre hypothèses, dessins et maquettes. Géraldine De Smet (2022), par son regard sur la pédagogie de projet et l'intuition dans la conception, a renforcé ma conviction que le sensible a toute sa place dans l'acte de projeter. Graeme Brooker et Sally Stone (2011), à travers leur approche de la reconversion, ont apporté des outils pour penser les rapports entre passé et transformation.

Ces apports viennent enrichir l'analyse, non comme des autorités figées, mais comme des échos, des points d'appui pour penser autrement ce que nous avons fait. Ils ouvrent des pistes pour comprendre ce que signifie, aujourd'hui, concevoir dans l'existant.

Ce mémoire est donc aussi un espace de dialogue entre la pratique vécue et les savoirs acquis, qui seront explicités dans le chapitre six. Entre les maquettes en LEGO que nous manipulons pour résoudre une trame de logements, et les textes sur la matérialité du projet. Entre les croquis de circulation et les réflexions sur l'usage dans les bâtiments hybrides. Cette mise en relation n'efface pas l'expérience, elle lui donne une profondeur nouvelle.

Une écriture entre récit et analyse

Le ton de ce mémoire oscille volontairement entre le récit sensible et l'analyse critique. C'est une tentative d'écrire à hauteur de projet, avec ce que cela implique de subjectivité. C'est aussi une manière d'assumer que l'architecture se pense dans l'expérience, dans le faire, dans les erreurs autant que dans les réussites.

À travers cette écriture, je cherche à mettre en lumière ce qu'on ne dit pas toujours dans les remises de projet : les hésitations, les retournements, les idées abandonnées, les intuitions restées à l'état d'esquisses. Ce sont ces moments, souvent invisibles, qui construisent pourtant la matière du projet.

Concevoir à deux la reconversion d'un bâtiment ancien, c'est faire le pari que le passé peut accueillir le présent, que la discussion peut produire de la forme, et que l'architecture est avant tout un champ de possibilités.

En revenant sur ce projet deux ans après sa réalisation, j'espère offrir un regard utile sur ce que signifie, très concrètement, concevoir dans l'épaisseur d'un lieu, d'une relation et d'un contexte.

Ce mémoire est donc une tentative de transmettre cette expérience, non comme une vérité, mais comme une trace.

Structure du mémoire

Pour que ce récit reste lisible, j'ai choisi de l'organiser en plusieurs parties qui suivent la progression suivante : du contexte initial à la réflexion finale, en passant par les étapes du projet. Après cette introduction, le chapitre suivant propose un état de l'art qui synthétise les principales références théoriques utilisées pour penser la conception, les outils de projet et l'intervention sur l'existant. Il s'agit d'offrir au lecteur des repères pour mieux comprendre les réflexions qui suivront.

Les chapitres suivants déroulent progressivement la narration du projet :

- D'abord en le situant : **Cadre et le lieu : naissance d'un projet.**
- Puis en décrivant le processus de conception : **Conception à deux voix.**
- En ayant une lecture de ce qui était là avant intervention : **Explorer l'existant : de l'analyse aux intentions.**
- En s'attardant sur les décisions fonctionnelles (et leurs limites) : **Composer la vie : rythmes, usages et cohabitations.**
- Ensuite en pointant les éléments de liaison : **Les ajustements formels au service de l'unité du projet**
- Et enfin en analysant le rendu final, les discours produits, et la réception : **Construire le visible : gestes, documents et émotions.**

Le mémoire se clôt sur une réflexion personnelle sur ce que ce projet m'a appris, au-delà de l'exercice académique.



உள்ளுயிர் உயிர் உயிர் உயிர்

Concevoir, réfléchir, transformer : repères théoriques pour une relecture du projet.

Avant d'entrer dans le récit de la conception du projet de reconversion, il est nécessaire de situer ce travail dans un ensemble de réflexions théoriques et critiques issues de la recherche en architecture. Ce mémoire, bien qu'éminemment personnel et subjectif, s'ancre dans des questionnements largement partagés :

Comment se construit une idée en architecture ?

Que fait-on d'un bâtiment existant, marqué par le temps et les usages ?

Que permet de voir la relecture du projet, une fois le temps de la production passé ?

Ce chapitre propose d'articuler trois grands axes théoriques qui éclairent l'analyse du projet mené avec Hazem :

- La conception comme processus réflexif
- Les outils du projet : médiations, erreurs, matérialité
- L'intervention sur l'existant : entre mémoire, transformation et usage

Concevoir comme processus réflexif : penser dans et après l'action.

Concevoir, ce n'est pas seulement appliquer des connaissances ou exprimer une intention esthétique. C'est un processus dynamique, ouvert, souvent incertain. Donald Schön, dans *The Reflective Practitioner* (1983), a profondément influencé la manière de penser le projet comme un acte de « réflexion dans l'action ». Selon lui, le concepteur ne suit pas un protocole rigide, mais réagit aux situations, reformule des problèmes, teste des intuitions en s'appuyant sur les retours du contexte, des matériaux et des outils. Cette pensée s'inscrit dans une logique d'apprentissage expérientiel, très proche de ce qui se joue dans un atelier de projet : on apprend en dessinant, en échangeant, en modifiant ce que l'on croyait juste la veille. Cette dimension réflexive devient encore plus riche lorsqu'elle est pratiquée en binôme. Le projet ne se construit alors pas seul, mais dans la confrontation d'idées, la nécessité d'expliquer, de convaincre, parfois de lâcher prise. Le regard de l'autre devient un miroir critique.

Jean-Pierre Chupin (2010) insiste sur le fait que la conception architecturale ne relève ni d'un raisonnement purement déductif ni d'une méthode linéaire. Selon lui, elle repose sur une pensée analogique, capable de relier intuitivement des expériences passées, des références culturelles et des formes inédites. Le concepteur agit ainsi comme un « praticien réflexif » (Schön, 1983), en naviguant entre esquisses, maquettes, références et retours critiques, dans un processus de va-et-vient continu entre intentions, contexte et matérialité. L'analogie devient alors un véritable outil de pensée projectuelle, qui rend compte de la complexité du concevoir sans cher-

cher à la simplifier.

Cette lecture réflexive du projet, théorisée par Chupin à travers le concept de pensée analogique, s'inscrit dans une tradition plus large d'analyse du processus de conception comme forme de connaissance en acte. Des chercheurs comme Nigel Cross ou Bryan Lawson ont tenté de cerner la spécificité du raisonnement propre au concepteur. Cross (2006) parle d'un *desiderly way of knowing* pour désigner une forme particulière d'intelligence qui s'exprime dans l'exploration, la visualisation, et la résolution progressive de problèmes mal posés. Bryan Lawson (2004), quant à lui, insiste sur la dimension non linéaire du processus, fait d'aller retours entre dessin, intuition et évaluation où l'esquisse devient un outil de réflexion en soi.

Dans cette perspective, le projet architectural est moins une réponse qu'un cheminement ; il avance à travers des hypothèses provisoires, des tests formels et des décisions en suspens. Cette vision du projet comme processus exploratoire trouve un écho dans les travaux plus anciens de Christopher Alexander (1964), pour qui concevoir revient à ajuster en permanence les éléments d'un tout complexe pour en révéler la cohérence émergente.

Les outils du projet : entre matérialisation et pensée exploratoire.

Le projet se pense avec la main autant qu'avec l'esprit. Les outils mobilisés — croquis, calques, maquettes, modèles 3D, matériaux — sont plus que des moyens de représentation : ils participent à la construction de la pensée du projet. Bryan Lawson (2006) distingue plusieurs manières de raisonner chez les architectes, dont le « raisonnement visuel », qui consiste à générer des idées par la manipulation de formes et de volumes. Il montre que les outils peuvent être à la fois des supports d'imagination, de test, et de communication.

Dans le projet que nous avons mené, l'usage de calques superposés et de LEGO à échelle intuitive incarne cette logique d'exploration. Ces outils n'étaient pas des fins en soi, mais des moyens de tester, rejeter, reformuler. Comme dans l'approche du *design thinking*, c'est dans le prototypage rapide, l'erreur assumée, la manipulation concrète, que se forge une connaissance du projet.

Aujourd'hui, ces pratiques peuvent être prolongées par des outils numériques puissants. L'article de Li et al. (2024), illustre cette tendance, en montrant comment l'intelligence artificielle peut transformer des esquisses en modèles exploitables. Sans l'avoir utilisée, nous partageons avec cette recherche l'idée que le dessin n'est pas la fin du projet, mais son moteur

initial, souvent fragile, mais fondamental.

Enfin, travailler en binôme implique des outils supplémentaires : langage partagé, documents communs, dialogues oraux ou dessinés. La parole devient un outil du projet, comme l'évoque Schön (1983) dans sa description de l'« atelier conversationnel ».

Intervenir sur l'existant : mémoire, transformation, réappropriation.

Travailler sur un bâtiment existant — ici, un ancien hôpital — implique une posture particulière. Ce n'est pas créer ex nihilo, mais composer avec un déjà-là. Cela demande de lire, d'interpréter, de détourner parfois. Brooker & Stone (2004) proposent de voir l'existant comme un texte à relire : le concepteur est à la fois lecteur et auteur, insérant son intervention dans une continuité chargée.

Cette lecture de l'existant comme texte à relire rejoint, par d'autres chemins, les travaux de Denis & Pontille (2021), qui proposent une approche sensible et politique de la transformation par la maintenance. Pour eux, intervenir sur ce qui existe, c'est d'abord en prendre soin. *Le soin des choses* n'est ni une simple conservation patrimoniale, ni une réparation technique, mais une attention portée aux usages, aux temporalités, aux vulnérabilités des lieux. Concevoir avec l'existant, dans cette perspective, revient à maintenir des continuités, à assumer une posture humble, où l'architecte n'est pas un auteur tout-puissant mais un médiateur attentif.

Cette écoute de l'existant, à la fois sensible et analytique, fait écho aux pages de Jean-Philippe Riboulet dans *Naissance d'un hôpital* (2006). Dans ce récit entre témoignage et écriture d'architecte, l'auteur décrit comment l'attention portée aux usages, aux silences, aux rythmes quotidiens, permet de faire émerger une architecture juste. Il ne s'agit pas tant d'imaginer un « nouveau » lieu que de révéler celui qui sommeille déjà dans l'ordinaire. À travers ses mots, l'architecture devient une manière d'habiter le temps, de faire parler les murs, de redonner une forme au soin, à la marche, à la présence humaine. Cette approche, très proche de notre propre démarche, nous a confortés dans l'idée que le projet pouvait naître du site lui-même, sans geste spectaculaire, mais par ajustements successifs, attentifs et incarnés.

Cette vision résonne fortement avec notre propre posture de projet : nous n'avons pas cherché à « corriger » l'ancien hôpital, mais à l'écouter, à l'habiter autrement. Comme le disent Denis & Pontille, « prendre soin, ce n'est pas restaurer un état initial idéal, c'est maintenir une capacité à durer dans un environnement changeant » (2021, p. 87). Cette éthique de

la maintenance nous a guidés, souvent inconsciemment, dans le choix de certaines interventions minimales.

Cette approche de la reconversion nécessite d'adopter une pensée contextuelle, mais aussi critique. Jacques Lucan (2012), dans *Composition, non-composition*, analyse le passage d'une architecture pensée selon des règles classiques de composition à une pratique plus fragmentaire, où la forme émerge d'ajustements, de discontinuités, voire de collisions. Bien qu'il n'aborde pas directement le thème de la reconversion, sa lecture nous a permis d'assumer une posture où les interventions sur l'existant ne cherchent pas à réécrire l'ensemble, mais à cohabiter, à révéler, à dialoguer.

Cette idée entre en résonance avec les travaux d'auteurs spécialistes de l'intervention sur l'existant. Anne-Sophie Kechichian (2022), dans sa thèse *Intervenir dans l'existant en architecture : principes et méthodes*, souligne que l'acte de concevoir avec le déjà-là requiert une posture de « négociation attentive », où l'on « compose avec les limites, les traces, les altérités du bâti » (p. 142). Il ne s'agit pas d'effacer, mais d'habiter les discontinuités, et d'y inscrire un projet respectueux de la mémoire architecturale tout en étant résolument contemporain.

Philippe Prost, quant à lui, insiste dans de nombreux entretiens et conférences sur une approche « archéologique » de la reconversion, où chaque intervention doit révéler les strates du temps sans jamais les neutraliser. Pour lui, « restaurer, c'est faire un pas de côté, pas un pas en arrière » (Prost, 2017), insistant ainsi sur la posture éthique de l'intervention minimale.

Cette pluralité d'approches nous a permis de penser notre projet non pas comme une superposition purement formelle, mais comme une tentative de révéler les qualités latentes du lieu. À la manière de ces auteurs, nous avons cherché à opérer avec justesse et retenue, préférant l'ajustement à la démonstration, la coexistence à la domination.

Deux mémoires récents de master, ceux de Justine Henrotte (2023) et de Lise Ruelle (2024), explorent précisément ces questions dans le contexte bruxellois. Ils montrent que reconvertir, ce n'est pas simplement réutiliser, mais repenser les usages, les flux, la lumière, la structure. C'est un travail d'équilibriste entre respect et dépassement.

Ces préoccupations rencontrent celles de Constance Uyttebrouck dans *Mixité fonctionnelle et lieux hybrides* (2022), qui s'intéresse aux bâtiments à usages multiples. Elle montre comment les fonctions peuvent cohabiter de manière féconde, à condition d'être pensées dans leur articulation. Enfin, Schaut & Demonty, dans *Architecture communautaire* (2020), rappellent que l'architecture produit aussi du lien social : intervenir sur un lieu

existant, c'est aussi proposer une nouvelle manière d'y vivre, d'y circuler, d'y cohabiter.

Cet ensemble théorique construit le socle à partir duquel je relis aujourd'hui notre projet. Il me permet de donner du relief à ce qui, à l'époque, m'apparaissait comme des gestes intuitifs ou des erreurs. Concevoir un projet, c'est tisser des intentions, des outils et des contextes. Relire un projet, c'est reconnaître dans ses étapes les échos de ces débats plus larges qui traversent la discipline architecturale : entre invention et héritage, entre dessin et parole, entre solitude et collaboration.



















Naissance d'un projet.

Le projet dont il est ici question a été conçu dans le cadre d'un atelier de master en architecture, mené en 2023. Il portait sur la reconversion d'un bâtiment existant à Bruxelles, en binôme avec Hazem Cheikh Hassen. Notre site d'intervention : un ancien hôpital désaffecté depuis 2017, situé entre la chaussée d'Etterbeek et la rue Froissart, à la lisière du parc Léopold, au cœur du quartier européen.

Cet atelier s'est inscrit dans un cadrage précis, rythmé par des temps collectifs et individuels. Le quadrimestre a débuté par un séjour de quatre jours à Bruxelles (6 au 9 février), durant lequel nous logions sur place. Ces journées d'immersion ont permis la visite des quatre bâtiments proposés par les enseignants comme potentiels sites d'intervention, ainsi qu'un premier workshop consacré à l'exploration d'idées initiales pour chacun d'eux. Par la suite, les étudiants se sont regroupés en équipes autour d'un bâtiment choisi, afin de produire une analyse commune, présentée le 27 février.

La conception du projet a réellement commencé début mars. Un second workshop, organisé le 30 mars à Bruxelles, a offert l'occasion de revisiter les abords de notre bâtiment – l'accès à l'intérieur restant impossible – et d'affiner les premières orientations de conception. Un jury d'avant-projet s'est tenu les 17 et 20 avril, marquant une étape importante dans le développement des propositions.

Les séances d'atelier avaient lieu les lundis et jeudis, sous la direction de Benoît Vandenbulcke, Lisa De Visscher et Mathias Elaerts. Compte tenu du nombre de binômes à suivre, chaque équipe rencontrait les enseignants environ trois séances sur quatre ; certaines semaines pouvaient se dérouler sans entretien direct, ce qui demandait d'organiser le travail de manière autonome entre les moments de critique et de présentation.

Le bâtiment, la Clinique du Parc Léopold, occupe une parcelle enclavée mais stratégique, insérée entre les parcs du Cinquantenaire et de Bruxelles, juste en face du Parlement européen. Ce nœud d'espaces verts, de tissu résidentiel bourgeois et d'équipements institutionnels confère à l'îlot une position à la fois centrale et paradoxalement fermée. C'est un bâtiment qui s'impose à son environnement : une tour de 16 étages, dont 4 en sous-sol, flanquée de deux extensions plus récentes – 7 et 11 étages – construites entre 2002 et 2009 par le bureau AUA avec l'aide du bureau Greisch pour l'étude de stabilité. Ensemble, ces volumes forment une cour intérieure relativement étroite, fermée sur elle-même, presque oubliée.

Lors de notre première visite, en février, nous avons ressenti avec force les caractéristiques du lieu. Nous sommes arrivés par le parc, à la fin du

temps de midi. De nombreux enfants, issus d'écoles voisines, prenaient leur pause dans le parc, jouaient, couraient. Puis, en repartant, certains devaient traverser la route pour rejoindre leur école. Cette observation très simple allait devenir l'un des fils conducteurs de notre réflexion : comment un bâtiment peut-il accueillir ces flux, ces rythmes, ces usages ?

Face à ce tissu vivant, notre bâtiment d'étude apparaissait comme un monde à part. Massif, fermé, introverti. Le seul moyen d'apercevoir son cœur était une porte de garage en taule, parfois entrouverte. En entrant dans la cour, nous avons immédiatement ressenti une forme de malaise. La cour est exigüe, haute, cernée de murs, sans horizon. La hauteur des bâtiments accentue cette sensation d'étroitesse. L'espace semble absorbé, comme avalé par la densité. Une fois à l'intérieur, ce sont les couloirs qui prennent le relais du malaise : étroits, sombres, sans repères. Le bâtiment, conçu à l'origine pour accueillir un hôpital, est truffé d'éléments techniques, de gaines, de faux plafonds. Ainsi, une hauteur structurelle de 3m50 se réduit à 2m50 dans les espaces parcourus. L'impression d'enfermement devient presque physique.

Pour l'anecdote — mais elle dit quelque chose de l'espace —, plusieurs étudiants se sont perdus dans les couloirs lors de cette première visite, et ont dû nous attendre dans la cour. Le bâtiment n'offre aucune transparence, aucune hiérarchie évidente des parcours. Il est un labyrinthe vertical dont la logique d'usage semble avoir disparu avec sa fonction médicale.

Ces ressentis ne sont pas anecdotiques : ils sont devenus la matière même du projet. Ce que nous avons éprouvé était une forme d'épaisseur architecturale oppressante, une spatialité à la fois dense et aveugle. Juhani Pallasmaa (2005), dans *Les yeux de la peau*, souligne combien l'architecture agit sur le corps : « nous touchons l'espace par la peau », écrit-il. La gêne physique que nous avons ressentie — dans la cour comme dans les couloirs — révèle la disjonction entre la structure du bâtiment et notre perception corporelle.

À cette disjonction s'ajoute une perte d'orientation que Kevin Lynch (1960), dans *The Image of the City*, théorise comme un facteur majeur d'inconfort urbain. Le bâtiment, par la répétition de ses séquences, l'absence de repères visuels et la confusion de ses circulations, génère une perte de lisibilité. L'espace devient illisible, et avec lui, la capacité du visiteur à se projeter, à s'approprier le lieu.

Cette illisibilité, cette fermeture, cette inertie spatiale ont alors été perçues non pas comme des obstacles au projet, mais comme des points d'ancrage. Nous avons pris le parti de "relire" le bâtiment, au sens où Brooker et Stone (2004) l'entendent dans *Rereading: Interior Architecture* : non pas

le corriger ou le dissimuler, mais s'en emparer comme d'un texte inachevé, riche de strates, de possibles et de tensions internes.

La question centrale devenait alors : que faire de ce passé inscrit dans les murs ? Christian Norberg-Schulz (1981), dans *Genius Loci*, invite à lire chaque lieu comme porteur d'un esprit, d'une atmosphère propre. Ce bâtiment, bien que désaffecté, continuait d'imposer une présence, une logique, une verticalité. Le génie du lieu n'était pas ici une abstraction romantique, mais une condition concrète de projet : il fallait travailler avec cette mémoire structurelle, tout en lui proposant une autre vie.

Ainsi, cette première rencontre avec le site a fixé les lignes de force de notre projet. Elle a dessiné une intention : rendre ce lieu de nouveau habitable, dans tous les sens du terme — corporel, symbolique, urbain. Un lieu à habiter, à traverser, à pratiquer, à partager.

C'est à partir de cette expérience sensorielle du lieu que le projet a pris forme. Plus qu'un diagnostic technique, cette première visite a constitué une expérience : celle d'un lieu à la fois puissant et clos, structurant mais saturé, chargé d'histoire mais vidé de sens. Elle a soulevé deux interrogations fondamentales qui ont orienté l'ensemble de notre démarche :

Que peut offrir ce bâtiment à ses futurs usagers ?

Et que peut-il offrir à la vie du quartier ?

Ces deux questions ont traversé toutes nos réflexions, comme un double objectif : d'un côté, proposer des espaces adaptés, lumineux, respirables, accessibles, où il fait bon vivre, habiter, pratiquer une activité, apprendre. De l'autre, ouvrir le bâtiment sur la ville, le reconnecter à son environnement immédiat, faire en sorte qu'il ne soit plus un point d'arrêt mais un espace de passage, de lien.

En ce sens, le projet s'est très vite défini comme une tentative de transformation douce : intervenir sur l'existant non pas par rupture mais par inflexion. Créer des porosités, des respirations, des atténuations. Réduire l'impact de la masse, retrouver des échelles plus humaines, plus ouvertes, plus traversables. La suite du mémoire reviendra sur les moyens que nous avons envisagés — formes, découpes, programmes — pour répondre à ces enjeux. Mais déjà, dès cette première rencontre avec le lieu, le cap était donné : faire de ce bâtiment un lieu habitable, perméable, partagé.





Organisation et dynamique de travail avec Hazem

Concevoir un projet à deux est un exercice de dialogue, d'ajustements et de confrontations fertiles. Le binôme n'est pas simplement une répartition de tâches, mais un espace d'échanges qui modifie la manière même de penser et de produire. C'est dans ce cadre que s'inscrit notre pratique de conception, à la croisée d'une réflexion sur l'action et d'une analyse de notre inscription sociale.

Notre collaboration a d'abord été une conversation réflexive avec la situation (Schön, 1983), où l'action et la réflexion se sont répondu en permanence. Nous nous sommes constamment engagés dans un processus de pensée en situation, ajustant nos méthodes et nos idées en réponse aux défis concrets du projet. Pourtant, cette collaboration n'est pas un simple hasard. Elle est un fait socialement situé, traversé par nos trajectoires et nos préférences. C'est ce que le sociologue Pierre Bourdieu (1990) nomme «l'habitus», cet ensemble de dispositions acquises qui façonnent notre rapport au monde. Dans notre cas, il s'est manifesté par des approches de conception différentes, façonnées par nos parcours respectifs.

Cette complémentarité, que nous connaissions déjà pour avoir travaillé ensemble l'année précédente, a guidé la répartition de nos tâches. Hazem, fort de ses années d'études en architecture en Tunisie, a développé une grande maîtrise des logiciels, des raccourcis et des méthodes qui lui permettaient d'avancer rapidement. Il s'est donc naturellement chargé de la production des plans détaillés, des modélisations numériques et des perspectives finales, outils essentiels pour les rendus destinés au jury. De mon côté, je suis plus à l'aise avec une approche manuelle et sensible. J'ai besoin de prendre un crayon et une feuille pour réfléchir, et je trouve mon épanouissement dans la fabrication de maquettes.

Cependant, nos rôles étaient perméables et évolutifs. Notre binôme était un espace de mutualisation où nous avons pu apprendre l'un de l'autre. Hazem, toujours à l'affût des avancées technologiques, m'a par exemple initié à l'utilisation de l'imprimante 3D pour la réalisation de fragments de maquettes, développant ainsi mes compétences. De même, ma sensibilité et mon approche synthétique m'ont permis de l'aider à aller plus loin dans l'émotion et l'essentiel de ses images numériques, en commentant et en affinant ses productions.

Ces échanges se faisaient de manière continue et multiforme, dépassant largement le cadre de l'atelier. Ils se rapprochent de ce que Bryan Lawson (2005) décrit comme le *reasoning in design* : un raisonnement par hypothèses, où les idées sont testées, rejetées et reformulées en fonction des contraintes et de l'échange. Lorsque nous travaillions côte à côte, Hazem

me montrait une correction sur son écran et me demandait mon avis. Si je n'étais pas d'accord, il m'arrivait de prendre l'ordinateur pour essayer une solution ou, plus souvent, de faire un schéma rapide sur un bout de papier pour lui exprimer mon idée.

Discussions, compromis

Nos discussions n'étaient pas de simples ajustements techniques. Elles portaient sur des visions profondes du projet, sur des manières d'habiter l'espace, d'orienter les usages, d'ouvrir ou de fermer. Ces échanges, parfois animés et conflictuels, étaient néanmoins nécessaires. Comme l'illustre François De Smet (2019), la conception en architecture est un processus de construction d'«enveloppes mentales» successives, qui se forment et se déforment au fil du projet. À deux, ces enveloppes se frottaient, se contredisaient, produisant une pensée commune enrichie par nos différences, un dialogue qui nourrissait un va-et-vient constant entre nos intuitions personnelles et la réflexion du binôme.

Un désaccord significatif a par exemple eu lieu au sujet de l'annexe du pôle sportif. Au départ, je voulais enlever les façades de ce bâtiment pour créer une vue traversante vers la cour intérieure, une solution que je trouvais plus radicale et expressive. Hazem, quant à lui, souhaitait conserver le volume existant tout en y créant un passage, une approche plus conservatrice et respectueuse du bâti. Ce désaccord s'est finalement transformé en une amélioration du projet, en trouvant un compromis créatif : nous avons fait le passage qu'Hazem voulait, mais nous avons aussi vitré le rez-de-chaussée afin d'apporter une transparence au niveau de la rue. Ce compromis a permis d'affiner l'idée commune d'attirer le regard vers le cœur de la parcelle, tout en enrichissant la solution architecturale initiale.

Il est arrivé que nous devions abandonner certaines idées après de longs débats. Ce n'était jamais un échec, mais un apprentissage collectif, un pas vers une meilleure compréhension du projet. Comme le montre Donald Schön (1983), le projet est un «processus réflexif», où l'on avance par ajustements et reformulations. À deux, ces ajustements étaient portés par nos échanges : chaque argument, chaque schéma, chaque coupe devenait un support pour repenser ensemble. Ces moments d'échanges, de négociations et d'arbitrages étaient au cœur de notre processus de conception, nous poussant à constamment questionner nos positions initiales.

Ces compromis n'étaient pas que techniques. Ils portaient aussi sur le langage graphique, le discours architectural, et la manière même de présenter nos intentions. C'est dans cette friction que le projet s'est épaissi, complexifié et précisé, aboutissant à un résultat final qui n'appartenait ni à l'un ni à l'autre, mais à une troisième entité, le fruit de notre collaboration.

La parole comme outil de projet

La parole a été un outil central dans notre manière de concevoir. Nos séances n'étaient jamais silencieuses : elles étaient pleines de mots, de gestes, de reformulations. Nous décrivions des espaces avec les mains, dessinions dans l'air, mimions des parcours. Parler, c'était mettre en forme l'idée avant même de la dessiner, la tester à l'oral, en éprouver la cohérence. Il s'agissait d'une véritable pensée en acte, où le corps devenait un instrument de l'imaginaire spatial. Un geste physique, une simulation de parcours, nous permettaient de donner une existence sensible à des volumes et des circulations encore abstraits.

Cette approche du projet comme un assemblage d'éléments multiples est au cœur de la pensée du sociologue Bruno Latour (2005). Dans sa théorie de l'*Acteur-Réseau*, il ne limite pas le projet à une simple production technique, mais l'envisage comme un réseau dynamique de relations entre «acteurs» ou «actants» hétérogènes, humains et non-humains. Comme l'a explicitement montré Albena Yaneva (2008, 2022), qui a appliqué la théorie de Latour au domaine de l'architecture, les outils, les maquettes, les dessins ou même les gestes et les mots ne sont pas de simples outils passifs ; ils ont une capacité d'action qui influence et transforme le processus de conception.

Nos dialogues, nos gestes, nos mots et nos croquis faisaient partie intégrante de ce réseau : ils liaient le projet à nos perceptions, à nos références, à nos doutes, aux contraintes du lieu ou aux matériaux potentiels. En agissant comme des médiateurs, ils ont contribué à donner une force et une direction au projet. Les mots que nous échangeons sur les dimensions ou les aménagements intérieurs, les schémas que je faisais sur un bout de papier ou les Lego que nous utilisons pour montrer la pertinence d'une composition d'appartement, ne sont pas de simples illustrations. Ils sont des actants qui ont façonné le projet au même titre que les plans ou les modèles 3D. Ils ont permis de transformer nos intuitions et nos doutes en réalités tangibles pour l'autre, et pour le projet lui-même.

Parler nous permettait aussi de clarifier nos intentions face aux critiques de l'atelier et de construire un discours cohérent et convaincant pour le jury. La parole était à la fois un outil de conception et un outil de communication, un élément essentiel de l'assemblage qui constitue le projet.

Relation entre les concepteurs

La relation entre nous était fondée sur la confiance, mais aussi sur l'altérité. Plus qu'une simple collaboration scolaire, notre binôme est devenu une véritable amitié. C'est cette dimension humaine qui a renforcé notre capacité à travailler ensemble, à nous faire confiance et à accepter de s'exposer à la contradiction. Nous savions que chacun apportait quelque chose d'essentiel au projet, mais nous savions aussi que cette complémentarité pouvait être source de désaccord, ce qui a fait progresser le projet.

Travailler à deux, c'est accepter de perdre le contrôle absolu, d'ouvrir sa pensée à l'autre, de s'exposer à la contradiction. C'est ce que rappelle Jean-Pierre Chupin (2010) dans *Analogie et théorie en architecture*. Pour lui, le projet naît de « l'écart, de l'analogie, du dialogue ». L'analogie n'est pas qu'une simple différence ; elle est un processus de pensée par rapprochement, une mise en relation entre des choses dissemblables. Dans notre cas, cet écart était constant et productif. Il émanait de nos formations respectives, lui en Tunisie avec un bagage plus technique et moi en Belgique avec une approche plus contextuelle. C'est la confrontation de ces deux visions qui a engendré un dynamisme qui a permis au projet de se nourrir de nos altérités et de trouver sa singularité.

Notre binôme n'était pas parfait : il était traversé de doutes, de moments d'incompréhension, de lacunes communes, mais il a toujours gardé une énergie constructive. Cette conviction partagée qu'un projet se construit mieux dans le dialogue que dans l'isolement, nous a portés.

Ce qui a enrichi notre travail, ce sont aussi tous ces moments extra-scolaires, ces moments de creux dans la créativité, l'efficacité ou la productivité. À titre personnel, j'ai pu observer que parfois, ne rien apporter de nouveau à une séance, aller boire un verre ou se faire une parenthèse, pouvait être bénéfique. Ces moments de relâchement étaient nécessaires pour se reposer l'esprit et pour décharger l'angoisse des échéances. Ces parenthèses, loin d'être des pertes de temps, font partie intégrante du processus créatif. Comme le souligne Tim Ingold (2013) dans *Making: Anthropology, Archaeology, Art and Architecture*, la pensée créative ne se limite pas à l'action immédiate sur le projet. Elle s'inscrit dans un rythme plus large, fait d'alternance entre concentration et relâchement, d'immersion et de retrait. Ces pauses nous ont permis de prendre du recul, de laisser les idées sédimenter. Je me souviens d'une après-midi où, bloqués sur l'organisation des espaces de vie, nous avons fait une pause en allant boire un verre dans un café qui donnait sur une place publique animée du quartier. L'effervescence de ce lieu de rencontre, avec ses interactions informelles, nous a inspirés. Pourquoi ne pas appliquer cette même logique à l'organisation de nos appartements ?

Cette idée a fait écho à une référence marquante : la rue intérieure de la Cité Radieuse de Le Corbusier. Nous avons eu envie de retrouver cette énergie dans le projet. Alors nous avons mis en place une «rue» le long des appartements, un espace de rencontre et de partage qui se répétait à chaque étage. Par la suite, cette même intuition s'est transposée aux couloirs de la partie école du projet, qui sont devenus des lieux de sociabilité animés. C'est ainsi que le relâchement a permis de connecter des idées a priori éloignées, et que cette intuition a transformé l'ensemble de notre approche pour les espaces de vie et d'enseignement.

À la lumière de ces observations, il est clair qu'en architecture, ce relâchement est nécessaire : il ouvre des brèches dans l'imaginaire, autorisant l'émergence de solutions inattendues. Dans notre binôme, cette alternance, si bien décrite par Ingold, nous a permis de revenir au projet avec une énergie renouvelée, mais aussi avec un regard plus critique et plus ouvert. Elle a alimenté notre capacité à accepter les divergences, à trouver des compromis, et à envisager le projet non pas comme une ligne droite, mais comme un chemin sinueux et collectif.



NON, IL FAUT
CONSERVER LE
VOLUME ET CRÉER
UN PASSAGE!





گورنمنٹ
پرائیویٹ
سکولز
کالجز
یونیورسٹیز

De l'analyse aux intentions.

Lecture du bâtiment existant (structure, lumière, accès, potentiel)

Dans tout projet d'architecture, mais plus encore lorsqu'il s'agit d'une reconversion, la lecture attentive de l'existant est un point de départ essentiel. Cette étape de lecture n'est pas un simple diagnostic technique, mais une démarche profonde qui vise à comprendre les contraintes, les silences et les potentiels d'un lieu. C'est en se confrontant à l'épaisseur historique du bâti que le projet peut entrer en résonance avec le site. Comme le théorisent Brooker & Stone (2011), «l'existant n'est pas un simple objet, mais un texte à relire et à compléter». C'est à partir de cette posture que nous avons abordé le site de l'ancienne clinique, cherchant à en comprendre la grammaire pour y écrire une nouvelle histoire.

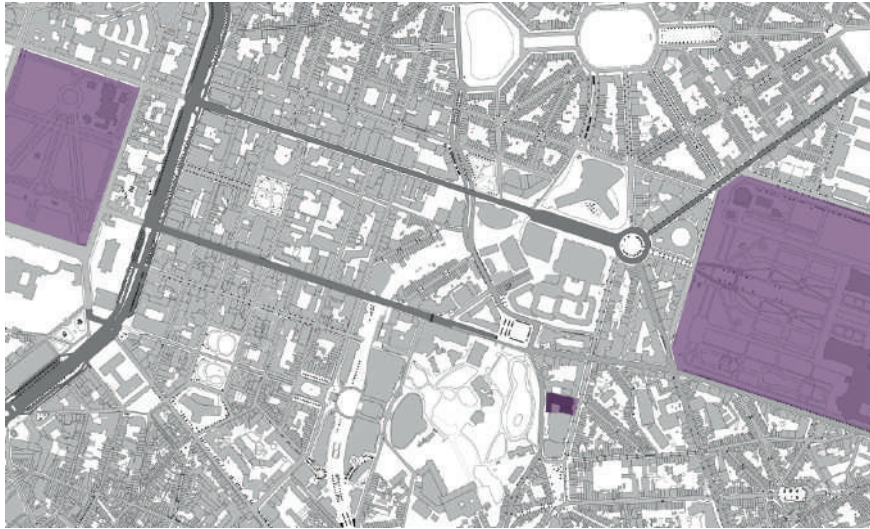
Pour ce faire, une analyse collective a été menée avec l'ensemble des binômes travaillant sur le site. Les conclusions détaillées de cette analyse, incluant les relevés et les schémas, sont disponibles en annexe du mémoire. Le manque de documents nous a souvent obligés à une forme de recherche empirique, non sans difficultés pour saisir certaines des spécificités techniques du bâtiment.

Cette analyse partagée a été réalisée par Olivier Bethume, Norig Buet, Mathilde Carrozzo, Samuel Charlier, Mathieu Gourbeyre, Grégoire Ledent, Valter Lucio, Romain Morales, Pierre-Edouard Nerinckx, Jérôme Piroton, Noé Richard, Léa Rousselet, ainsi qu'Hazem et moi, sous la coordination de l'équipe enseignante.

Contexte et analyse urbaine

La Clinique du Parc Léopold, située au 38 rue Froissart à Etterbeek, s'inscrit dans un tissu urbain hybride. Le quartier est marqué par une tension visible et une opposition d'échelle entre un pôle tertiaire dense, dominé par les bureaux de la Commission européenne, et un quartier résidentiel plus intime et paisible, fait de maisons unifamiliales et de petits immeubles. Le bâtiment et son îlot, par leur masse imposante et leur caractère introverti, agissent comme une véritable barrière.

Cette configuration architecturale crée une séparation physique et visuelle entre les résidents du quartier et le parc Léopold, qui est pourtant un pôle d'attractivité majeur. Le bâtiment rompt la continuité urbaine et la fluidité des parcours piétons, créant un îlot fermé sur lui-même et sur ses fonctions. Ce constat de rupture a nourri l'une de nos premières intentions de projet : créer un passage direct et une circulation fluide entre le quartier résidentiel et le parc. La forte dénivellation qui caractérise le site – la rue Froissart, à l'est, étant au niveau 0 et la chaussée d'Etterbeek, à l'ouest, au niveau -2 – a été perçue comme un potentiel d'accès sous-exploité qui pourrait précisément servir à résoudre cette problématique urbaine.



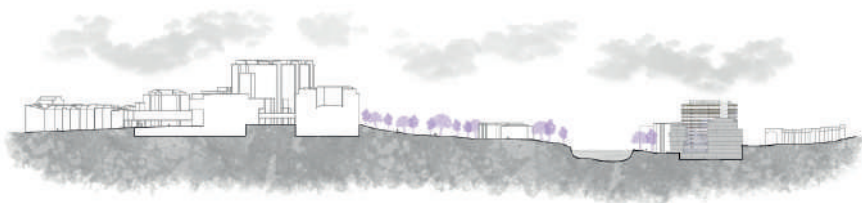
Plan de zone entre parc du cinquantenaire et parc de Bruxelles



Plan logements et petits commerces/secteur tertiaire



Plan de qualification des intérieurs d'îlot

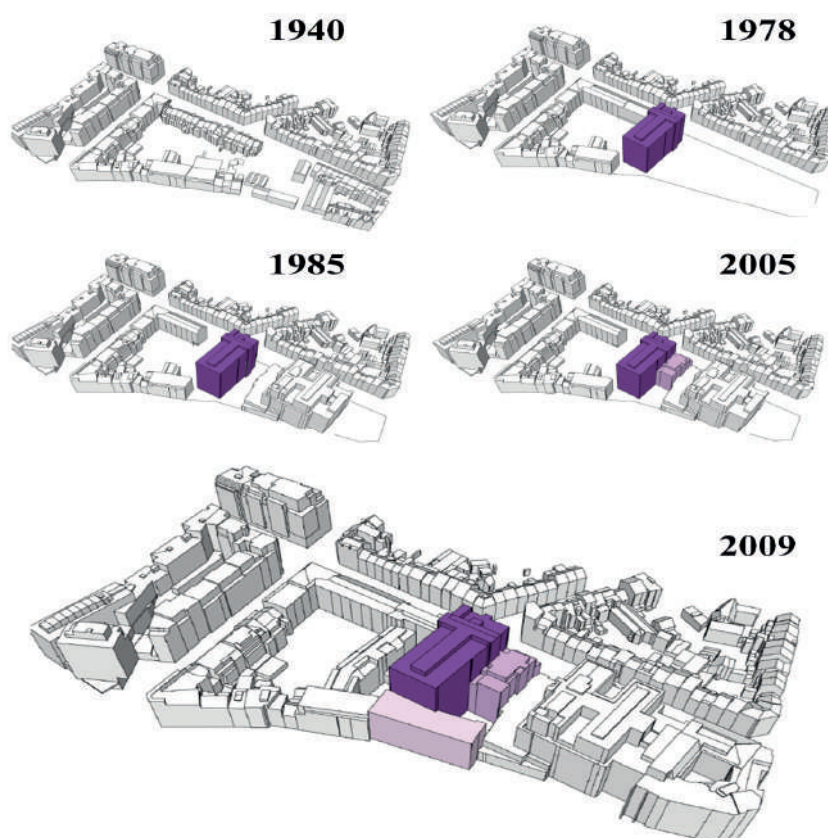


Coupe contextuelle

Tous les documents de la page 51 jusqu'à 57 inclus sont issus de l'analyse commune réalisée lors de l'atelier de reconversion *Rethink, Resettle, Reconfigure*. de l'année scolaire 2022-2023 sous la direction de Lisa De Visscher, Mathias Elaerts et Benoit Vandenbulcke.

Historique et composition du bâti

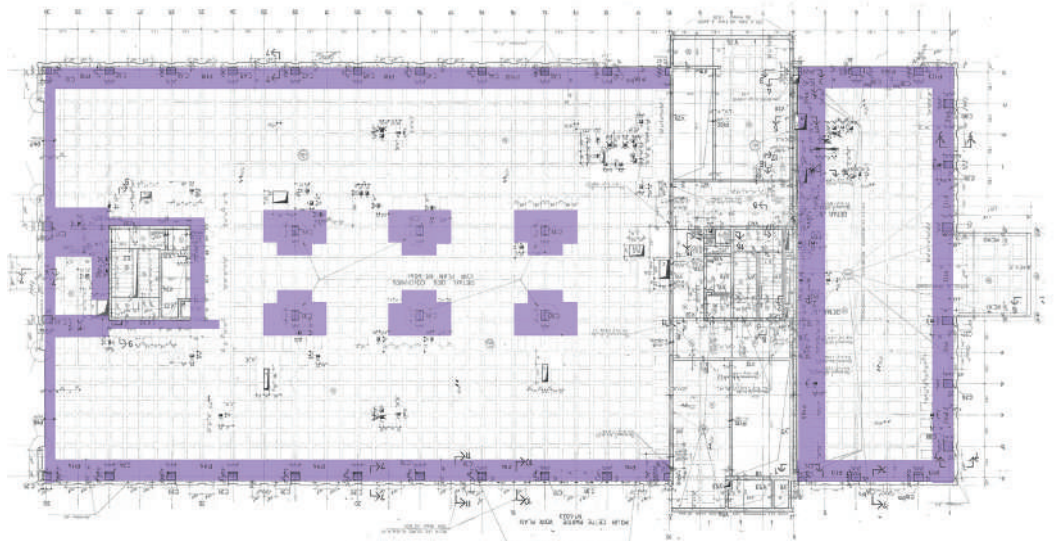
Témoin d'un passé hospitalier, le bâtiment de la clinique a connu une évolution stratifiée. Le volume principal, d'aspect brutaliste, date de 1979, et il fut suivi de deux extensions plus contemporaines en 2005 et 2007. Ces ajouts ont contribué à la complexité du plan, superposant des logiques de circulation et d'usages différentes. S'élevant sur 16 niveaux, dont 4 en sous-sol, le bâtiment s'impose dans l'îlot et contient encore de nombreux espaces techniques. Ces derniers, répartis à chaque étage pour la circulation des fluides et des conduits, constituent une contrainte majeure pour tout projet de reconversion. Après la cessation de son activité en 2020, le bâtiment a été partiellement occupé par l'école Steiner ainsi que par des bureaux et des services de Fedasil, un programme hétérogène qui reflète la versatilité potentielle du lieu.



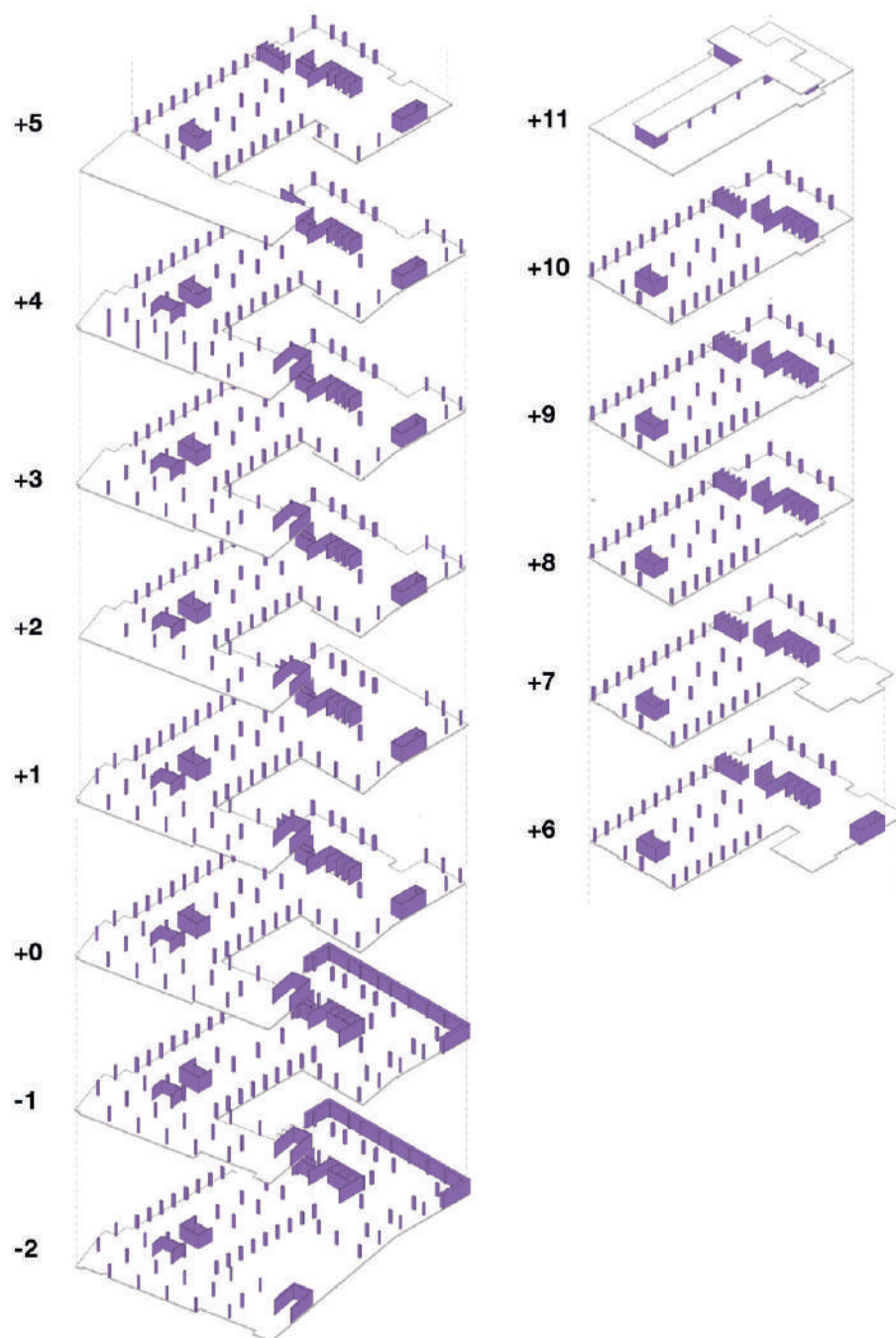
Modèle 3D du quartier

Structure et dalles

La structure du bâtiment est l'un de ses éléments les plus remarquables. Il s'agit d'une ossature en poteaux-poutres en béton armé qui porte de façade à façade, offrant ainsi une grande liberté d'aménagement intérieur en déplaçant les cloisons non-porteuses. Cependant, la rigidité structurale est assurée par cinq blocs de circulation verticale qui agissent comme des contreventements. Notre analyse a révélé que ces blocs sont des éléments essentiels qu'il est impossible de retirer, une contrainte majeure qui a orienté nos choix de conception en nous poussant à les intégrer plutôt qu'à les effacer. Un autre détail technique d'importance majeure réside dans les dalles de béton de chaque étage du bâtiment principal : ce sont des dalles gaufrées à coffrage perdu. Grâce à l'analyse d'un de nos enseignants en structure, nous avons pu établir que ce gaufrage rendait possible la création de percements pour de futures trémies et circulations verticales, à condition de renforcer la structure autour. Ce constat a ouvert un champ d'opportunités considérable pour l'introduction de la lumière naturelle au cœur de l'îlot.



Plan de stabilité du bâtiment principal fait par le bureau d'architecture Marcel Lambrichs



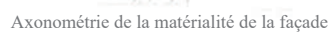
Axonométrie explosée de la structure

Façades et techniques

L'enveloppe du bâtiment se caractérise par une double identité. La façade du bâtiment principal, par son aspect brutaliste, se compose de blocs de béton précontraints fixés directement à la structure interne, et de vitres disposées en rangées alternées. Cette composition confère au bâtiment une allure monolithique et répétitive qui le referme sur lui-même. Les annexes, en revanche, présentent une composition très différente, avec des vitrages disposés de manière plus régulière sur l'ensemble de la façade et un type de fenêtre distinct. Cette hétérogénéité des façades reflète la construction par phases successives du bâtiment et pose la question de l'unité à retrouver dans un projet de reconversion.

L'analyse de l'ensoleillement a révélé que la position du bâtiment, encadré par d'autres structures hautes, a un impact significatif sur la luminosité intérieure. Seuls les étages supérieurs, à partir du 5^e étage, bénéficient d'une lumière naturelle abondante et directe. Les niveaux inférieurs restent plongés dans l'ombre, une contrainte spatiale qui a nécessité une réflexion particulière sur la distribution des usages. Enfin, en raison de son ancienne fonction d'hôpital, le bâtiment est sillonné de nombreux espaces techniques et de conduits pour l'eau, l'électricité, le gaz, et la ventilation. Ces éléments sont dissimulés dans un faux plafond d'un mètre de hauteur qui réduit drastiquement la hauteur libre des étages, une contrainte majeure qui doit être prise en compte pour créer des espaces habitables et agréables.

L'analyse détaillée du bâtiment et de son contexte, loin de se contenter de généralités, a permis de mettre en évidence des éléments concrets qui ont nourri notre démarche de conception. Le caractère fermé du bâtiment, sa structure rigide en certains points et flexible en d'autres, sa déconnexion du parc Léopold et sa matérialité contrastée ne sont pas de simples observations. Au contraire, ils constituent le socle même du projet. Comme l'affirme Jean-Pierre Chupin (2010), «la conception se construit dans un dialogue constant entre le diagnostic précis de l'existant et l'acte créatif». C'est dans ce va-et-vient entre la contrainte et l'intuition que le projet prend forme. Chaque contrainte structurelle, chaque dénivèlement, chaque manque de lumière est ainsi devenu un point de départ pour une intention de projet. Ces analyses concrètes et spécifiques du site de la Clinique du Parc Léopold ont ainsi ancré nos premières hypothèses de conception dans une réalité tangible, nous permettant de passer de la réflexion à l'action et de commencer à écrire une nouvelle histoire pour ce lieu.



Travail exploratoire et hypothèse

Avant toute proposition, et comme évoqué précédemment, nous nous sommes posé deux questions simples mais structurantes :

- Que peut offrir le bâtiment à ses usagers ?
- Que peut offrir le bâtiment à la vie du quartier ?

Pour y répondre, nous avons mobilisé deux leviers : la forme, pour interagir avec le contexte physique et social ; et le programme, pour construire des usages cohérents à l'échelle du site comme à celle du voisinage.

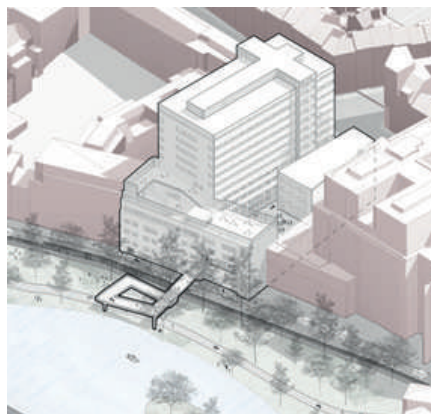
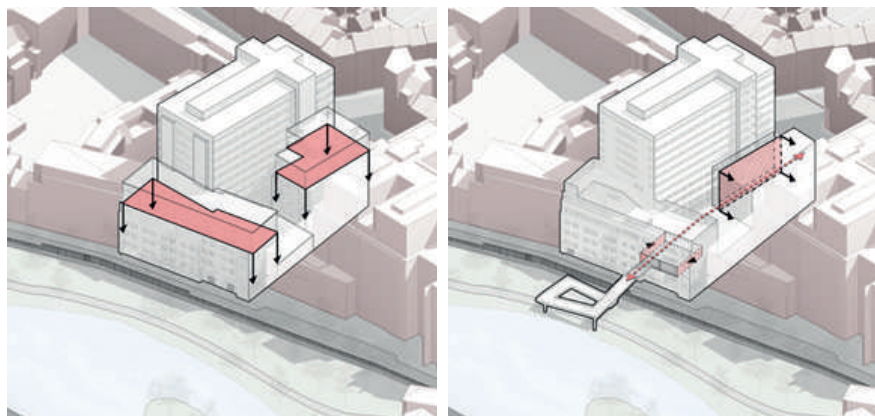
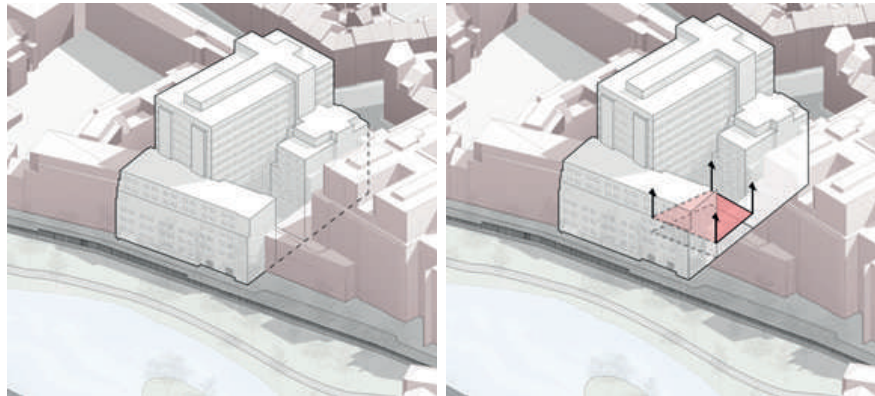
Ces premières hypothèses sont issues d'un travail d'analyse collectif mené en amont avec les autres binômes, qui a permis de poser un socle commun pour aborder le projet de manière structurée. L'analyse structurelle nous a permis de comprendre comment intervenir sur l'existant sans mettre en péril sa stabilité. En identifiant les murs porteurs, les types de dalle, nous avons pu évaluer les marges de manœuvre offertes par le bâti, localiser les zones ouvertes à des modifications, et anticiper les limites à ne pas franchir. L'analyse urbaine a révélé les attentes du quartier, soulignant les enjeux de programmation et les besoins de connexion physique et visuelle. En croisant les échelles, elle a permis de dégager les carences de l'îlot et d'envisager des gestes susceptibles de renforcer les liens avec l'espace public. La lecture des techniques s'est concentrée sur la localisation des gaines verticales et des points de distribution existants, pour anticiper les contraintes liées aux futures implantations fonctionnelles. Enfin, l'analyse de la lumière nous a aidés à organiser les espaces intérieurs selon leur degré d'exposition : en hiérarchisant les zones lumineuses et sombres, elle a guidé l'implantation des différentes fonctions en fonction de leurs besoins spécifiques.

Le projet s'est d'abord dessiné à la main, par couches successives. Sur un calque noir représentant l'état existant, nous superposions en rouge les éléments à retrancher, en bleu ceux à ajouter. Chaque geste, chaque correction esquissée devenait matière à discussion. Cette méthode nous permettait de formuler rapidement des hypothèses sans chercher la précision immédiate, mais en engageant une intention. Croquis, coupes, axonométries spontanées venaient enrichir ce langage visuel partagé, avant que ces intentions ne soient traduites dans les logiciels de dessin (AutoCAD ou Revit), où la confrontation aux dimensions et aux contraintes techniques en précisait les contours.

On pense souvent l'architecture selon la formule moderniste : "*Form follows function*", énoncée par Louis Sullivan (1896) à la fin du XIX^e siècle, et reprise tout au long du XX^e. Mais dans les projets de reconversion, cette équation se renverse parfois : c'est la forme existante qui appelle

des usages, ou qui résiste à certaines fonctions. Dans ce cas, la relation est plus ambivalente. Comme le suggère Philippe Boudon (1998), «le projet architectural est une médiation, non une application». Il se situe dans une tension constante entre ce qui est là et ce qu'on voudrait y faire entrer.

Dans un projet de reconversion, certaines décisions structurantes précèdent la définition du programme. Avant même de savoir où placer une école, une bibliothèque ou des logements, il faut parfois intervenir sur la morphologie même du bâtiment. C'est ainsi qu'ont émergé les premières grandes transformations de forme imaginées pour redonner de la qualité spatiale au site et ouvrir la clinique sur le quartier.



Schémas des différentes étapes des grands gestes fondateurs de la forme du projet.

Le volume hérité, dense, massif, opaque, nécessitait d'abord d'être rendu habitable, perceptible, traversable. Des gestes forts, simples mais décisifs, ont été posés pour ouvrir des possibilités, desserrer la matière bâtie, offrir un nouveau cadre d'action.

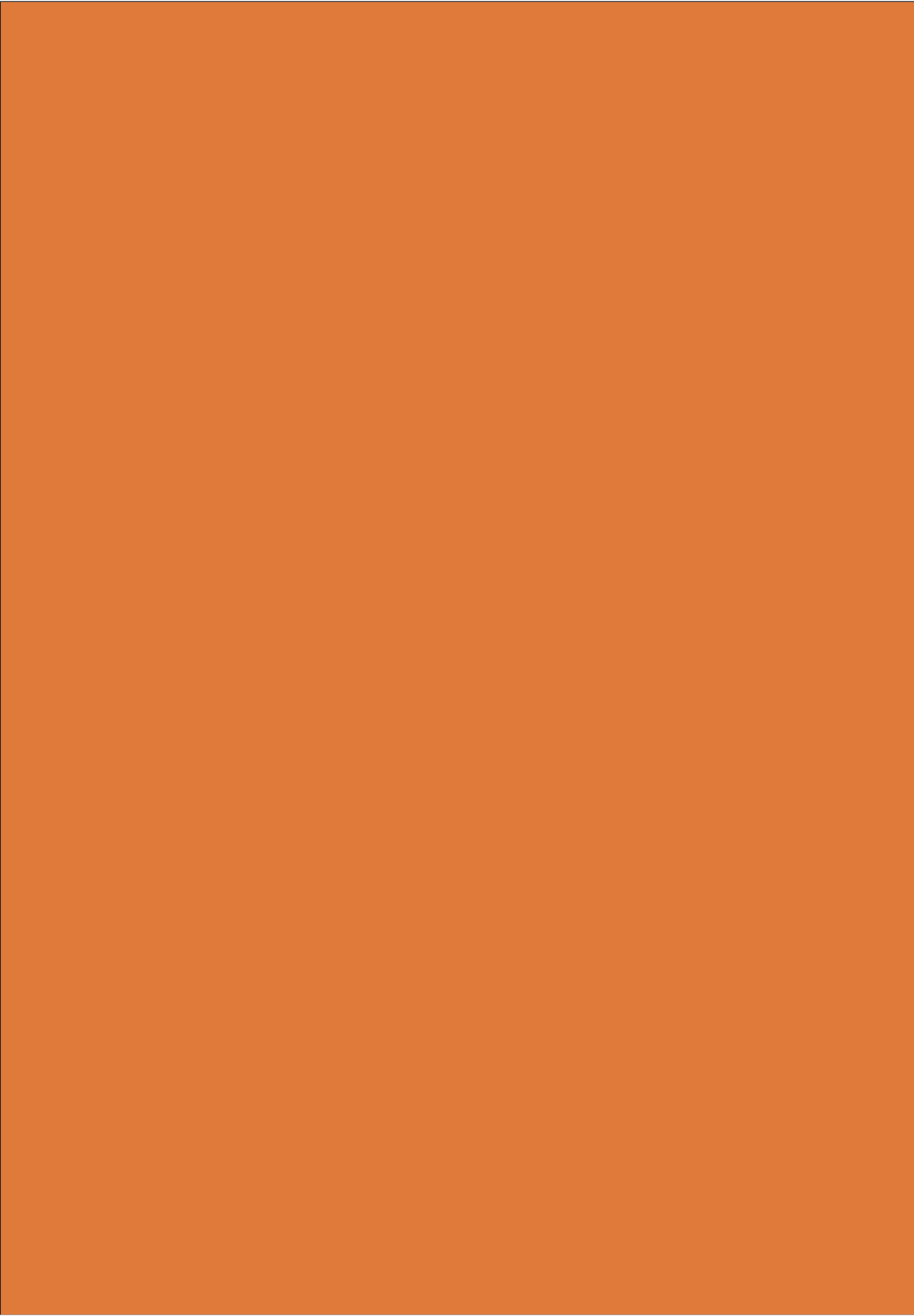
Le premier de ces gestes fut le rehaussement partiel de la cour intérieure. Lors de notre visite initiale, nous avons été frappés par l'étroitesse et la verticalité oppressante de cet espace enclavé. La cour était encaissée, écrasée entre les façades des annexes. Pour lui rendre un minimum de dignité spatiale, nous avons décidé de la remonter de deux niveaux. Ce rehaussement permettait deux choses : d'une part, réduire la hauteur perçue des bâtiments qui l'entourent, et donc atténuer le sentiment d'écrasement ; d'autre part, dégager un volume en double hauteur sous la nouvelle dalle, capable d'accueillir une fonction nécessitant ce type d'espace.

Deuxième intervention : la réduction de hauteur des deux annexes latérales. Là encore, il ne s'agissait pas d'un simple geste de masse, mais d'un acte de contextualisation. En abaissant leur gabarit, nous diminuions l'impact du bâtiment dans le quartier en se rapprochant des corniches des bâtiments avoisinants. Il redonnait une échelle plus humaine à l'îlot, et permettait à la cour intérieure de retrouver une certaine lumière et une ouverture au ciel.

Enfin, troisième geste, peut-être le plus symbolique : la création d'un passage traversant l'îlot, depuis la rue Froissart jusqu'au parc Léopold. Ce geste a été rendu possible par la suppression d'un segment de l'annexe est. Il s'agissait ici d'ouvrir le site à la ville, de désenclaver la parcelle et de proposer un passage piéton actif, ponctué d'usages. Ce passage n'était pas seulement un chemin : c'était un vide structurant, une manière de donner à voir et de faire exister le projet dans le quotidien des passants.

Pour accompagner ce dispositif, nous avons imaginé une passerelle suspendue reliant directement le bâtiment au parc. Elle devait permettre aux élèves de l'école de traverser l'îlot de manière sécurisée, notamment lors de la pause de midi. La passerelle, ouverte uniquement pendant les heures d'accès au parc (celui-ci est privé et clôturé), devenait un lien physique et symbolique entre la fonction scolaire et l'espace public vert. Le bâtiment cessait d'être une enclave : il s'ouvrait, se traversait, respirait.

Ces trois gestes — rehaussement, allègement, percée — ont constitué la grammaire de départ du projet. Ce n'étaient pas encore des décisions programmatiques, mais des conditions d'habitabilité, des préfigurations d'usages possibles. En cela, ils rejoignent ce que Brooker & Stone (2004) décrivent comme une « *rereading* » architecturale : une relecture du bâti non pour le figer, mais pour en révéler les ressources, les potentiels.



UJi

UJi

UJi

Rythmes, usages et cohabitations.

Ces gestes fondateurs ont été le socle d'une réflexion plus vaste sur le programme. Nous avons d'abord imaginé un lieu hybride et dense, rassemblant école, bibliothèque, cinéma, commerces, restaurant, skatepark. L'ambition était de rompre avec l'inertie du bâtiment existant en y installant une diversité d'usages capables d'attirer des publics variés et de reconnecter le site à la vie du quartier.

À l'issue de l'exploration du bâtiment et des premières intentions formulées à travers le travail sur calques, croquis et hypothèses programmatiques, une autre forme de complexité s'est révélée : celle de concevoir un programme architectural adapté à un bâtiment en reconversion. Ce travail de composition fonctionnelle n'est pas une simple juxtaposition de besoins à des surfaces disponibles, mais un véritable acte de projet, où chaque fonction doit trouver sa juste place, sa lumière, sa logique interne, tout en s'insérant dans une cohérence d'ensemble.

Dans *Le projet architectural : une médiation*, Boudon (1992) rappelle que le programme n'est pas une donnée fixe, mais une construction évolutive qui se nourrit du processus de conception. Il insiste sur le fait que l'architecte ne l'applique pas : il le construit, le transforme, le négocie au contact du site, des contraintes et des intentions. Ce principe a guidé notre démarche : au fil des ajustements, des maquettes, des essais, certaines fonctions ont été modifiées, déplacées ou supprimées — non par renoncement, mais pour affiner la cohérence spatiale et d'usage.

Ce processus devient encore plus subtil en reconversion, comme le souligne Pyburn (2017) : «la programmation y est une opération de traduction et d'interprétation», où il s'agit de faire dialoguer la mémoire construite du lieu avec ses usages futurs. Le bâtiment impose ses limites, mais aussi ses potentiels, et c'est dans cette tension que le projet prend forme.

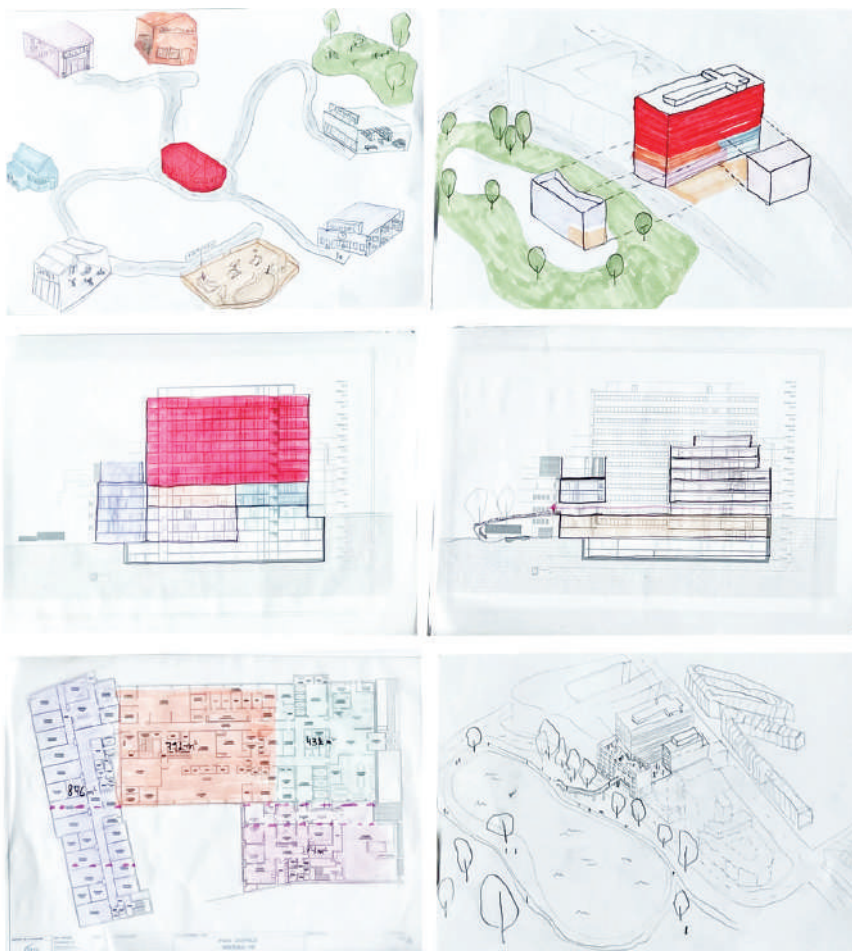
L'abandon du cinéma illustre cette adaptation : ses exigences en hauteur, recul et acoustique étaient incompatibles avec la structure conservée. Cette suppression a recentré le projet et permis à la salle polyvalente de l'école de prendre sa place, offrant un espace plus souple et plus appropriable par les élèves comme par les habitants. De même, d'autres fonctions — école, logements, bibliothèque, pôle sportif, espace de consommation — ont été réorganisées et reconfigurées jusqu'à trouver leur juste ancrage.

Le programme final répond à la volonté de faire vivre le projet à différents moments de la journée et de la semaine, en croisant des usages variés et complémentaires :

- Une école en lien direct avec le parc, ancrée dans une pédagogie active, avec une cour sur le toit et salle polyvalente ouverte aux habitants.

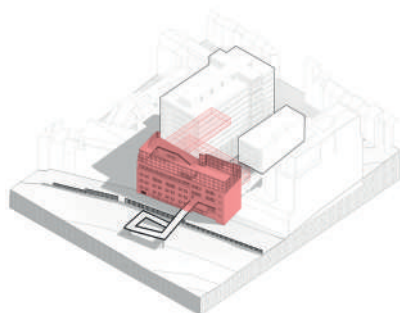
- Une bibliothèque déployée sur trois niveaux, reliant l'école aux logements et accueillant différents publics.
- Des logements diversifiés — studios, appartements familiaux, logements partagés — pour assurer une occupation continue et pérenne du site.
- Un pôle sportif intégrant notamment un skatepark, des salles polyvalentes et des espaces de musculation.
- Un espace de consommation en cœur d'îlot, prolongeant la vie du site vers l'extérieur et favorisant les rencontres.

Ainsi pensé, le programme n'est pas un collage de fonctions, mais une composition vivante qui s'ajuste au réel sans perdre son élan, articulant intérieur et extérieur, usagers et quartier, gestes architecturaux et vision urbaine.



Calques de recherche programmatique

- **L'école : rapport au quartier, flux et temporalité**



Axonométrie école

Depuis 2020, une école maternelle et primaire, l'école EOS à pédagogie active, occupait déjà les lieux — précisément l'aile ouest de l'ancien hôpital. Lors de notre première visite, les enfants jouaient dans le parc Léopold, mais devaient traverser la rue pour regagner leurs salles de classe. Ce simple fait, anodin en apparence, a cristallisé l'un des enjeux du projet : comment inscrire une école dans cet îlot dense, fermé, et pourtant traversé de flux vivants ?

La présence déjà effective d'une école, même dans des conditions non optimales, nous a semblé une opportunité plutôt qu'une contrainte. Il ne s'agissait pas d'implanter une fonction extérieure, mais de réinterpréter un usage déjà existant pour l'amplifier, le clarifier et l'enrichir. Nous avons donc décidé de conserver l'affectation scolaire de l'aile ouest, tout en lui donnant une véritable consistance spatiale et programmatique. Le programme de l'école est ainsi devenu un élément structurant du projet, à la fois dans l'organisation générale du bâtiment et dans sa logique de rapport au quartier.

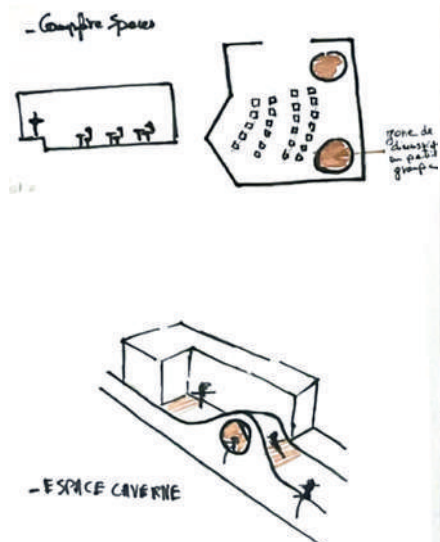
Ce travail a nécessité un double effort. D'abord, une recherche sur la nature même de l'école que nous souhaitions intégrer. Séduits par l'approche pédagogique active de l'école EOS, nous avons voulu concevoir un espace qui soutienne ce mode d'apprentissage. Nos lectures sur les pédagogies alternatives nous ont conduits à étudier plusieurs références marquantes. L'école Montessori de Delft, aux Pays-Bas, nous a inspiré par sa manière de structurer les circulations autour d'une «ruelle d'apprentissage», et par ses transitions douces entre espaces publics et privés, évoquant la logique d'un coquillage. L'ouvrage *The Language of School Design* (Nair & Fielding, 2005)^{SS} a également été une source précieuse : nous y avons découvert des stratégies spatiales typiques de l'école contemporaine — comme le *Campfire Space*, dédié aux apprentissages collectifs, ou le *Cave Space*, plus intime, pour la concentration. Ces typologies ont nourri notre réflexion au moment de structurer le programme.



Plan des zones de l'école Montessori de Delf



Plan de répartition des zones publiques, semi-publiques, privé



La ruelle D'apprentissage : Desserte / promenade éducationnelle et sociale / Design actif	
Séquentialité : → Conceptualisation de la forme de la coquille → Hiérarchie de l'espace appliquée à deux échelles : -L'école -La salle de classe	L'école : La salle de classe :
L'Articulation de la salle de classe : -Zone interactive : Campfire Spaces -Zone active : le design actif / apprentissage actif	

Ensuite, il a fallu traduire ces intentions dans la matière bâtie, en tenant compte des contraintes et potentiels du bâtiment existant. Nous avons d'abord établi une liste fonctionnelle des besoins : classes, espaces pour les enseignants, administration, sanitaires, réfectoire, salles d'activités, zones de jeux, etc. Puis, à l'aide de recherches comparatives de programmes scolaires et de surfaces de référence, nous avons défini une hiérarchie de mètres carrés par type d'espace.

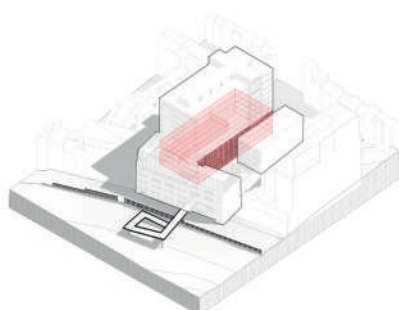
La phase suivante s'est jouée sur calque. Nous avons tracé, testé, déplacé. À main levée, nous avons esquissé la répartition des fonctions, en suivant la logique des flux verticaux, en essayant de garder une clarté des parcours. Et puis, comme souvent, nous avons oublié... les toilettes! Ce genre d'oubli minuscule mais essentiel nous obligeait à reconsidérer l'équilibre global : déplacer un local technique, réduire un autre espace, réajuster les surfaces. Ces ajustements incessants faisaient écho à ce que Boudon (1992) nomme la "médiation du projet" : le programme n'est pas un cadre rigide à remplir, mais un outil à transformer à travers l'acte même de concevoir.

Cette école, nous l'avons finalement déployée sur six niveaux, en lui offrant des accès lisibles et une relation fluide avec la cour intérieure. Nous avons imaginé évider une partie du toit pour y aménager une cour haute, sécurisée, et lumineuse. Ce geste, à la fois architectural et pédagogique, permettait non seulement une meilleure qualité d'usage pour les enfants, mais aussi une manière de réintroduire de l'air et du vide dans la densité du bâti existant.

Enfin, l'école n'a pas été pensée comme un programme isolé, mais comme une pièce d'un ensemble fonctionnel plus large. La salle polyvalente attenante, pensée initialement comme un cinéma, a été reconvertie en un espace à usage scolaire et collectif, capable d'accueillir spectacles, rencontres, ou ateliers ouverts sur le quartier. Dans ce sens, notre projet répond à la démarche décrite par Pyburn (2017) dans ses travaux sur la reconversion des bâtiments modernes : la programmation n'est pas un simple habillage de l'existant, mais une traduction active, capable de réconcilier un lieu avec ses usages futurs tout en respectant sa mémoire structurelle.

Concevoir une école dans ce bâtiment ancien n'a jamais été un geste neutre. Il s'agissait d'accueillir une pédagogie dans une architecture, de la faire tenir debout dans un espace hérité, et d'en faire l'un des foyers d'animation du projet global. L'école devient ici le point d'articulation entre mémoire et usage, entre permanence et transmission.

- **La bibliothèque : calme, lumière, rôle central**



Axonométrie de l'espace culturel, reprennant l'espace de consommation et la bibliothèque

La bibliothèque ne s'est pas imposée d'emblée comme un programme majeur du projet. Dans les premières versions, elle existait presque à contre-cœur : un petit espace discret, compressé entre d'autres ambitions plus imposantes — un cinéma, un supermarché, des commerces. Chaque fonction était réduite à l'essentiel, occupant une surface minimale, presque abstraite, sans véritable qualité spatiale. On sacrifiait la consistance des usages au profit de la quantité d'activités proposées. Mais très vite, cette approche nous est apparue insatisfaisante : elle contredisait l'un des moteurs de notre démarche — créer un lieu à vivre, pas à surcharger.

Nous avons donc choisi de faire un pas de côté. De revenir à l'essentiel. D'alléger le programme pour redonner de l'épaisseur aux fonctions qui nous semblaient vraiment structurantes. L'école restait, bien sûr. Les logements aussi. Le pôle sportif trouvait sa place. Et à la place du cinéma et du supermarché, nous avons décidé de donner toute sa place à une bibliothèque, déployée sur trois niveaux du volume principal. Ce choix n'était pas seulement un arbitrage spatial : il marquait une volonté de replacer le savoir, la lecture, le calme et la concentration au cœur du projet. De faire de la bibliothèque un lieu de transmission et de rencontre, à la croisée des publics et des temporalités.

Nous avons cherché à différencier les ambiances tout en assurant la continuité verticale de l'ensemble. Le premier étage est ainsi consacré à une bibliothèque jeunesse, directement connectée à l'école. On y trouve des zones confortables de lecture libre, des tables pour les ateliers, des recoins pour explorer les livres sans intimidation. La bibliothèque devient ici un prolongement naturel de l'apprentissage, un outil mis à la disposition des élèves au quotidien, accessible et vivant.

À l'étage supérieur, le dispositif se fait plus calme, plus classique. On y découvre une grande bibliothèque de consultation, pensée pour les étudiants, les habitants du quartier, les usagers de passage. Des espaces de

travail individuels ou en petits groupes y sont aménagés, ainsi qu’une salle de lecture en double hauteur, cœur silencieux du dispositif. Cette diversité d’espaces reflète une typologie que De Smet (2011) décrit comme “ouverte mais hiérarchisée”, où les usages se répartissent selon des seuils de concentration, de lumière et de présence.

Enfin, le troisième niveau accueille des fonctions plus spécialisées : salle de conférence (afin d’accueillir des vernissages ou autres événements, et ce, même en soirée), salle de consultation, salle informatique, espaces de stockage, et même une salle insonorisée permettant des réunions ou des visioconférences dans un calme absolu. La mezzanine de la salle de lecture inférieure prolonge cet étage et relie visuellement les deux plateaux. L’objectif était clair : que la bibliothèque ne soit pas un équipement en retrait, mais un espace de traversée, de transition et de partage, capable d’accueillir plusieurs types d’occupants au fil de la journée.

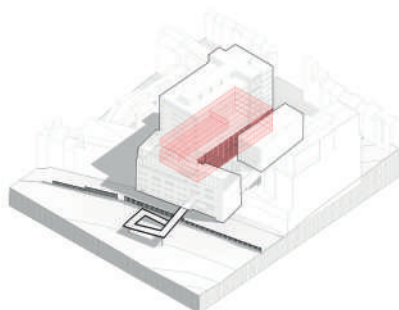
En cela, la bibliothèque s’inscrit dans ce que Chupin (2000) désigne comme un “lieu interface”, un espace architectural qui relie des fonctions, des publics et des usages sans se dissoudre dans l’indifférencier. Elle est aussi, dans notre projet, une charnière symbolique entre l’école, les logements, les espaces publics. Elle articule des pratiques, des âges, des rythmes. Et par sa diversité d’usages, elle contribue à cette ambition qui traverse l’ensemble du projet : faire coexister, dans un même lieu, des expériences humaines variées mais complémentaires.



Vue 3D depuis le couloir de la bibliothèque

Dans la bibliothèque

- **L'espace de consommation : activer l'intérieur de l'îlot, prolonger la vie urbaine**



Axonométrie de l'espace culturel, reprennant l'espace de consommation et la bibliothèque

Dès les premières esquisses du projet, nous avons imaginé un espace de restauration et de convivialité, capable d'accueillir les usagers du site mais aussi les habitants du quartier. Cet espace n'a pas toujours été évident à positionner ni à dessiner : pendant longtemps, sa forme et sa logique d'usage ont fait l'objet de débats, d'essais, d'hésitations. Nous avons même imaginé, dans une version initiale, un bar ovale implanté au centre de la pièce. Ce dispositif semblait prometteur sur le plan symbolique — un point de rassemblement, une centralité douce — mais il s'est vite avéré trop massif, trop arbitraire, déconnecté de la logique structurelle du bâtiment.

Nous avons alors repris les choses autrement. Nous avons observé les lignes directrices imposées par la trame de colonnes, la structure existante, les percées possibles. C'est cette rigueur structurelle qui a guidé l'organisation finale de l'espace : au lieu d'imposer une forme autonome, nous avons travaillé avec les lignes de force du bâtiment, pour créer un lieu lisible, traversant, propice à la respiration. La composition est devenue plus linéaire, plus fluide, en lien avec la cour extérieure.

L'implantation de l'espace de consommation en cœur de parcelle, et non en façade sur rue, est un choix qui s'est affirmé avec le temps. Plutôt que de répondre à une logique commerciale classique, nous avons préféré faire de cet espace un point d'arrivée, une découverte, une récompense. Le bâtiment, à l'origine hermétique, est devenu perméable : nous avons ouvert un passage à travers la parcelle, entre la rue Froissart et le parc Léopold. Cette traversée devient une séquence : on entre par curiosité, on découvre l'école, les circulations, la cour — et au bout du chemin, on trouve un lieu accueillant, ouvert, vivant, où s'arrêter, se ravitailler, se retrouver.

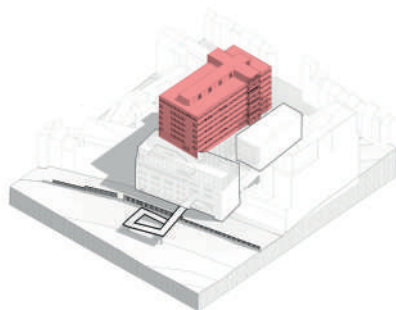
En cela, l'espace de consommation est la cerise sur le gâteau : non pas une fonction imposée, mais une invitation à habiter le projet autrement. Lors des beaux jours, la cour se transforme en terrasse partagée, en scène in-

formelle, en extension extérieure de l'espace intérieur. On peut y boire un verre, écouter un concert, croiser un voisin, ou simplement faire une pause. Cette approche rejoint des exemples comme le WOLF à Bruxelles, non dans sa forme commerciale, mais dans sa capacité à générer de la vie par l'hybridation des usages. Ici aussi, l'espace de consommation se déploie à l'intersection de publics divers : lecteurs de la bibliothèque, sportifs de passage, enseignants, familles du quartier, flâneurs venus du parc. Il prolonge la journée au sein du projet, il réenchante la fin d'après-midi, il anime la soirée sans imposer de bruit ou de consommation obligatoire.

En assumant cette logique d'espace "à l'intérieur du projet", nous avons également réaffirmé une vision de l'urbanité plus fine, plus implicite. Comme le dit Jacques Léonard (2005) dans *L'espace public en question*, l'urbanité n'est pas qu'une affaire de visibilité ou de densité : elle repose sur des mécanismes de transition, d'ouverture, d'interpénétration des usages. L'espace de consommation, dans notre projet, relie plus qu'il ne se montre. Il crée du lien par la lenteur, la surprise, la convivialité.



- **Les logements : enjeux structurels, lumière, répétition**



Axonométrie de la zone logements

Face à l'évolution des politiques urbaines en Région bruxelloise, l'intégration de logements devient une obligation pour tout projet de reconversion d'envergure. La ville impose notamment un quota de logements dans les opérations de transformation de plus de 3 500 m², avec des objectifs de diversité sociale et d'intensification résidentielle. Un article du *Brussels Times* confirme cette politique proactive : le gouvernement prévoit d'acquérir ou de réserver 25 % des unités des nouveaux projets pour y insérer du logement abordable, dans une logique de requalification mixte des quartiers (Carolan, 2024).

Dans cette optique, nous avons dès le départ l'ambition de proposer une variété de logements : studios, appartements familiaux, logements partagés. L'idée était de renforcer la vie du bâtiment sur toute la journée et toute la semaine, et de croiser les usages — scolaires, culturels, sportifs — avec l'habitation. Mais le bâtiment lui-même allait rapidement rendre cette ambition difficile. Sa profondeur excessive, sa façade nord peu exploitable, et sa trame structurelle rigide nous ont obligés à reconsidérer nos scénarios.

Évaluer, comparer, renoncer : étude des circulations.

Pour résoudre cette équation spatiale, nous avons testé plusieurs configurations de circulation. Chaque proposition a été traduite par un schéma, permettant d'en visualiser immédiatement les effets sur la lumière, la répétition, la profondeur.



Vue 3D depuis une des «rue», zone logement



Plan de R+4 à R+10

Option 1 : Circulations doubles en façade nord/sud

Nous avons d'abord envisagé une circulation double, une de chaque côté. Cela semblait une manière simple de réduire la profondeur du bâtiment. Mais ce système condamnait tout le noyau central : aucun logement au centre ne pouvait bénéficier d'éclairage naturel. Cette option a été rapidement écartée.

Option 2 : Rue centrale unique

Une circulation au centre du plan aurait permis des logements des deux côtés. C'est un principe fréquemment utilisé dans l'habitat collectif. Mais dans ce cas, cela aboutissait à des logements au nord sans lumière directe, tandis que les logements sud bénéficiaient seuls d'un bon ensoleillement. Une inégalité trop forte, que nous n'avons pas jugée acceptable.

Option 3 : Circulation autour d'un grand puits de lumière

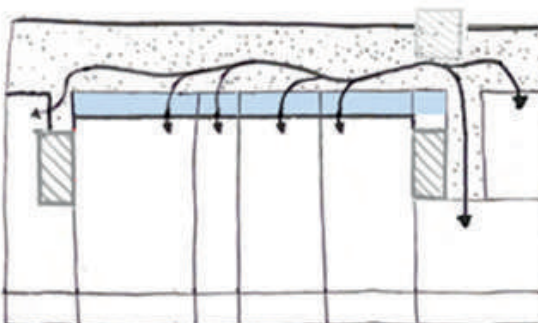
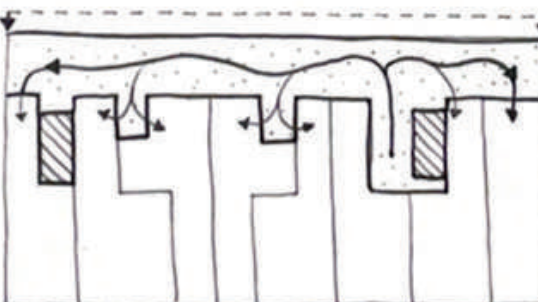
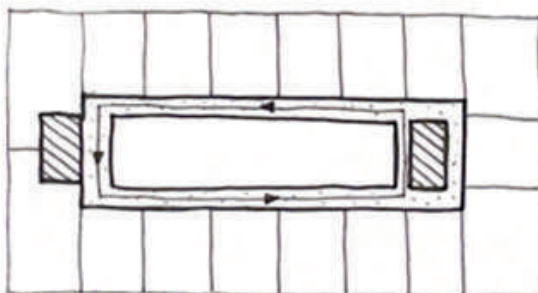
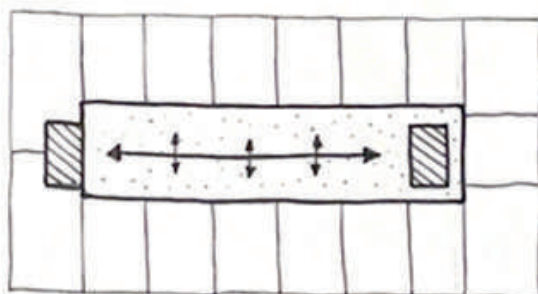
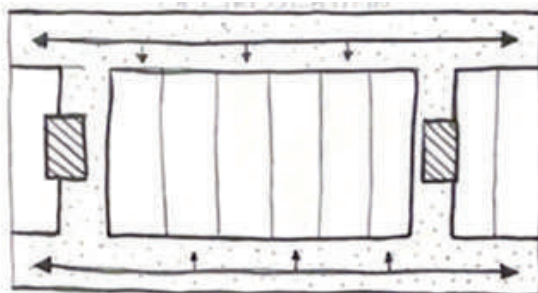
Inspirés de typologies en patio, nous avons envisagé une circulation périphérique à un grand vide central. Cette hypothèse offrait une lumière verticale théorique. Mais dans un bâtiment avec autant de niveaux, et la taille du puit possible, la lumière ne descendait pas à tous les étages. Le reste des logements restait sombre.

Option 4 : Rue nord + poches d'entrée

Nous avons aussi testé une circulation en façade nord, avec des poches d'entrée pour chaque logement. Cela introduisait une forme de variation, presque de rue intérieure. Mais la somme des profondeurs (rue + poche + logement) dépassait les 12 mètres, et générait un espace surdimensionné, sombre et peu efficient. C'est dans cette configuration qu'on a le plus tenté de possibilités, notamment avec les briques Lego. Nous voulions des imbrications variées à la manière du projet *Appartment in Nerima* de Go Hasegawa et Junpei Nosaku

Option 5 : Rue simple en façade nord (solution retenue)

Nous cherchions la complexité. Alors, nous avons pris du recul et avons simplifié. Nous avons finalement adopté une solution sobre : une circulation linéaire en façade nord, proportionnée, qui permet de desservir les logements tout en ouvrant les espaces de vie au sud. La lumière pénètre par deux orientations : indirectement au nord (pièces secondaires), et pleinement au sud (pièces à vivre). Je pense que nous n'avons pas trouvé une solution parfaite, sans défaut. Mais nous en avons trouvé une qui se veut de faire pour un mieux avec le bâtiment que nous avions. Ce choix permet de conserver l'existant, sans engager de démolition lourde.



Schémas essais/erreurs de recherche de placement des logements

Manipuler, tester, comprendre : vers un logement juste

Ces hypothèses n'étaient pas que théoriques : nous les avons testées manuellement, à l'aide d'outils simples mais parlants. L'un d'eux, inhabituel en architecture, fut la maquette en Lego. Chaque brique correspondait à une travée, chaque couleur à une typologie. Cela nous permettait de travailler en coupe, de simuler des variations sur plusieurs étages, et de comprendre comment les appartements pouvaient se répéter, se connecter, ou se différencier.

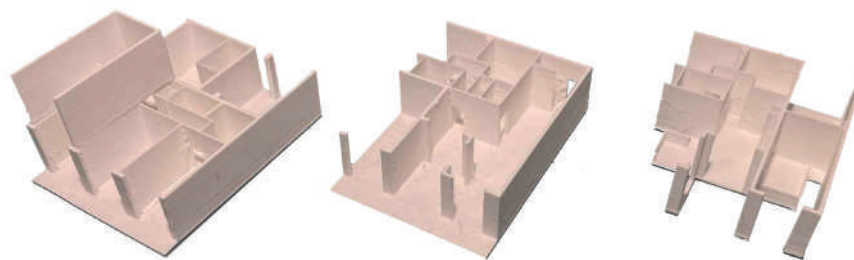
Cette méthode renvoie à ce que Bryan Lawson (2006) appelle le *reasoning through making* — un raisonnement spatial où l'acte de dessiner, manipuler, assembler permet de penser autrement. Ce n'est pas le projet qui dicte le plan, mais la manipulation qui fait émerger des formes d'habiter.

Et après des semaines à chercher le bon ajustement, nous nous sommes ravisés et avons arrêté de vouloir mettre des duplex. Nous sommes repartis dans la simplicité en essayant de trouver les bonnes proportions.

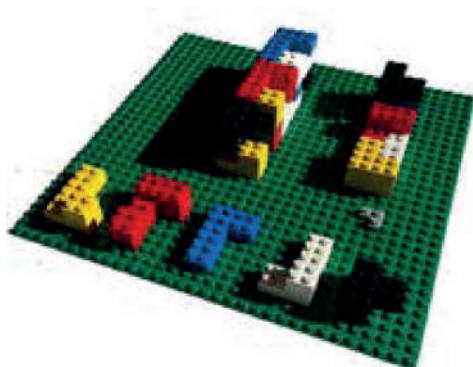
Habiter l'existant : entre lumière, usage et modestie

Nous avons peu à peu compris que dans ce bâtiment, l'habitat ne s'impose pas : il se compose. Il faut négocier avec les colonnes, les descentes, les fenêtres. Il faut jongler avec la profondeur, la lumière, la répétition. Ce travail de patience, de micro-ajustements, rejoint ce que Pallasmaa (2005) appelle "l'architecture comme acte sensoriel". Habiter, ici, ce n'est pas aménager : c'est réinventer des gestes quotidiens dans un espace hospitalier reconverti.

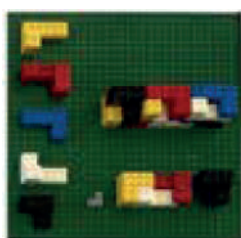
Les logements ne sont pas la fin du projet, mais sa condition. Ils assurent la continuité de l'usage, la permanence du lieu, l'ancrage de la transformation dans le temps long. Ils donnent corps à ce que nous avons cherché tout au long du processus : un bâtiment qui ne s'endort jamais, mais vit, respire et s'adapte à ceux qui l'habitent.



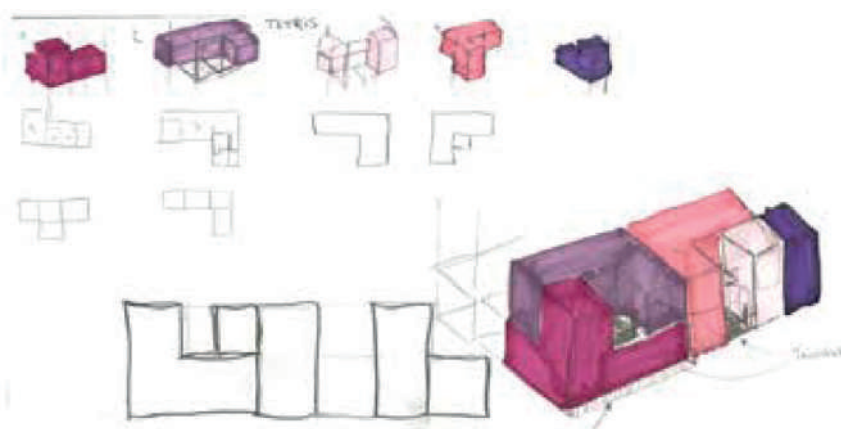
Maquettes de trois appartements réalisées avec une imprimante 3D



Maquette en briques Lego

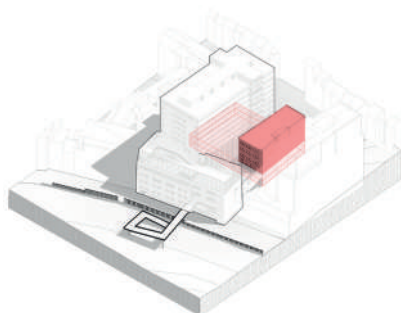


Maquette en briques Lego



Croquis de recherche d'emboitement des logements

- **Le pôle sportif : entre enthousiasme initial et réalités du projet**



Axonométrie du pôle sportif

Le pôle sportif est probablement la partie du projet que nous avons le moins approfondie. Cela n'était pas un choix de désintérêt, mais une conséquence directe du temps imparti : concevoir un projet de près de 30 000 m² en un quadrimestre oblige à faire des choix, à hiérarchiser, parfois à renoncer. Le cœur du projet, notamment les logements, a mobilisé une énergie considérable. Certaines fonctions, comme le sport, ont été pensées avec soin, mais sans le même niveau de détail et de raffinement.

Le pôle sportif prend place dans l'autre annexe contemporaine conçue par le bureau Greisch. Dès le départ, nous l'avons identifié comme un lieu stratégique, capable de compléter les usages du site : le sport vient équilibrer les fonctions cognitives, pédagogiques ou résidentielles. Mais à mesure que nous avançons dans la conception, il a fallu réduire nos ambitions pour préserver la cohérence d'ensemble.

Initialement, nous avons envisagé une programmation très large : restaurant panoramique, spa, zones polyvalentes. Mais cette richesse d'intentions finissait par appauvrir la qualité des espaces eux-mêmes. Plus nous voulions tout intégrer, moins nous parvenions à créer des lieux respirants. Nous avons donc fait ce que Philippe Boudon (1998) appelle une "réduction active du projet" : revenir à l'essentiel pour mieux qualifier.

Le programme final s'est ainsi structuré clairement, étage par étage :

- Au R-2 : un grand skatepark en double hauteur, qui s'étend jusque sous le volume principal. Cette idée est née d'une passion personnelle pour les sports extrêmes. Elle n'était pas dictée par une commande, mais par un désir personnel. Et dans un projet universitaire, il est important aussi de se faire plaisir : de porter des choses qui nous tiennent à cœur, car c'est souvent là que se niche l'énergie la plus sincère.
- Au R+1 : une salle de sport cardio, une salle de cours collectifs

(pour des activités comme le step, le cycling, etc.), une zone d'attente et de repos, ainsi que des vestiaires.

- Au R+2 : une salle de musculation avec machines. Plateau libre, rationnel, facilement aménageable.
- Au R+3 : deux zones ouvertes : une pour la boxe, l'autre pour des cours collectifs divers (danse, yoga, etc.). Nous avons imaginé un système de rideaux coulissants pour permettre une certaine intimité sans cloisonner rigidement. Les plateaux restent libres, flexibles, activables selon les besoins.

Enfin, au rez-de-chaussée, nous avons ménagé une zone d'accueil, un espace de vente, une réserve et un stock pour la boutique. Nous avons volontairement évité les cloisons opaques, afin de laisser le regard traverser depuis la rue jusqu'à la cour intérieure. Cela permettait d'attirer visuellement les passants, de rendre le lieu plus perméable, plus urbain, plus vivant. Comme le souligne Bernard Tschumi (1994), "l'architecture n'existe pas sans événement" : ici, les transparences sont aussi des invitations.

Ce pôle sportif, même s'il n'a pas été dessiné avec autant de rigueur que d'autres parties, porte en lui une cohérence programmatique : il prolonge les usages du quartier, complète l'offre du bâtiment, et active un autre registre spatial — celui du corps, du mouvement, de l'énergie. Il n'est pas seulement une fonction, il est une respiration.

Articuler les différences : unifier des fonctions hétérogènes

Réunir une école, une bibliothèque, un pôle sportif, un espace de consommation et des logements dans un seul et même bâtiment représente un défi d'équilibre, à la fois fonctionnel, spatial et symbolique. Il ne s'agissait pas d'empiler des programmes, ni de juxtaposer des usages sans dialogue, mais d'orchestrer une pluralité en cohérence.

Tout au long de la conception, une question nous a accompagnés : comment distribuer les fonctions pour qu'elles dialoguent, se complètent, s'activent, sans se parasiter ? C'est cette réflexion sur la répartition, à la fois verticale et horizontale, qui nous a permis de donner une structure au projet.

Nous avons d'abord posé une logique de stratification : les fonctions les plus publiques ou ouvertes au quartier ont été placées aux niveaux inférieurs, tandis que les fonctions plus calmes, privées, ou continues ont été rejetées vers les étages supérieurs.

Ainsi :

- L'école occupe une annexe complète, à l'ouest, où les flux enfants/parents peuvent être canalisés avec une certaine autonomie. Elle s'ouvre sur le parc, tout en étant protégée.
- La bibliothèque occupe le volume principal, sur plusieurs niveaux centraux, ce qui en fait une fonction pivot dans le projet, capable de relier les usages éducatifs et ceux du quartier.
- Le pôle sportif, dans l'autre annexe, s'inscrit dans une verticalité plus affirmée, avec une montée programmatique logique (du skatepark en sous-sol aux activités spécialisées dans les étages supérieurs).
- L'espace de consommation se glisse au cœur de la parcelle, dans un geste d'ouverture : il devient une porte d'entrée informelle, une respiration dans l'enchaînement des fonctions.
- Les logements s'élèvent dans les derniers étages du volume principal, apportant la permanence et l'intimité nécessaires à l'équilibre de l'ensemble.

Cette organisation en gradient de public/privé, en alternance de vides et de pleins, mais aussi en enchaînement de flux temporels (du matin avec l'école jusqu'au soir avec les logements et le bar), nous a permis de composer une rythmique d'usages, et donc une cohérence d'ensemble.

Mais un projet n'est pas seulement une composition programmatique. Il a aussi une tonalité, une ambiance, un souffle. Pour éviter que chaque fonction ne se replie sur elle-même, nous avons porté une attention particulière à ce que les circulations soient continues, que des espaces tampons — cours, escaliers, traversées, vitrages — permettent aux regards de croiser d'autres usages, aux corps de ressentir la diversité du lieu.

En cela, nous avons tenté de faire du projet un territoire commun, plutôt

qu'un assemblage de programmes. Comme l'écrit Philippe Madec (2007), "un bâtiment n'est pas un objet, c'est un milieu". C'est cette idée de milieu partagé que nous avons cherché à faire exister.

L'unité n'était pas un but formel, mais un équilibre dynamique, une manière de faire en sorte que les différences ne se neutralisent pas, mais s'enrichissent. Les tensions programmatiques ont donc été pensées comme des ressources de projet, et non comme des obstacles.

En définitive, l'unification ne vient pas de la simplification, mais de la qualité des articulations. Ce que nous avons essayé de faire, modestement, c'est de mettre en place des conditions de cohabitation : entre le calme et l'agitation, entre le savoir et le corps, entre le quotidien et l'exceptionnel. Un projet qui tient ensemble, non parce qu'il est homogène, mais parce qu'il est habitable dans sa diversité.

C'est dans cette logique que la gestion des flux et des accès a joué un rôle fondamental. Nous avons dès le départ distingué les circulations publiques des circulations privées, afin d'éviter les conflits d'usage. L'école possède une entrée spécifique depuis la Chaussée d'Etterbeek, séparée de celle de la bibliothèque, tout comme le pôle sportif est accessible depuis l'annexe est, via une entrée identifiable mais non intrusive. L'espace de consommation, quant à lui, est accessible librement depuis le passage traversant et agit comme seuil partagé entre intérieur et extérieur. Les logements disposent d'un accès autonome, sécurisé, identifiable, qui ne croise pas les flux collectifs.

Ce travail sur les seuils, les repères, les différenciations d'accès nous a permis d'éviter les superpositions indésirables tout en favorisant des rencontres maîtrisées. Il ne s'agissait pas de cloisonner excessivement, mais de donner à chaque usage son autonomie de fonctionnement, sans empêcher les regards, les traversées visuelles, les résonances entre les lieux.

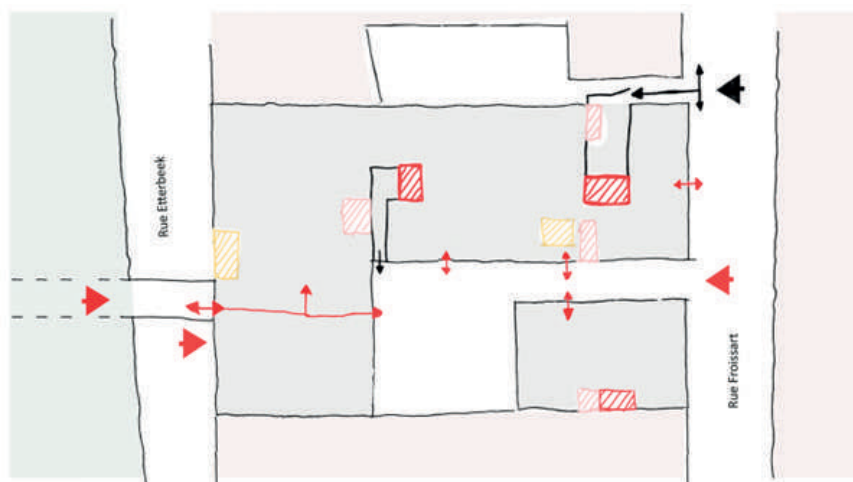


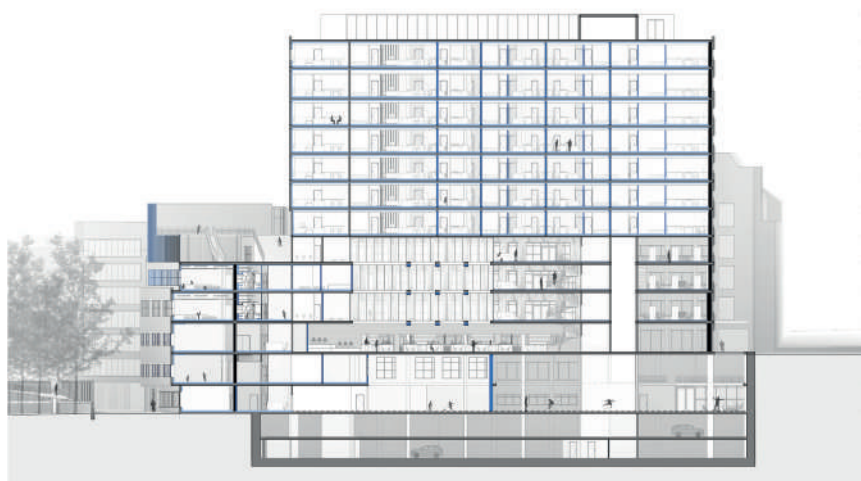
Schéma d'accès Privés (noir) et publics (rouge) ainsi que la hiérarchie des flux

Conclusion d'un programme

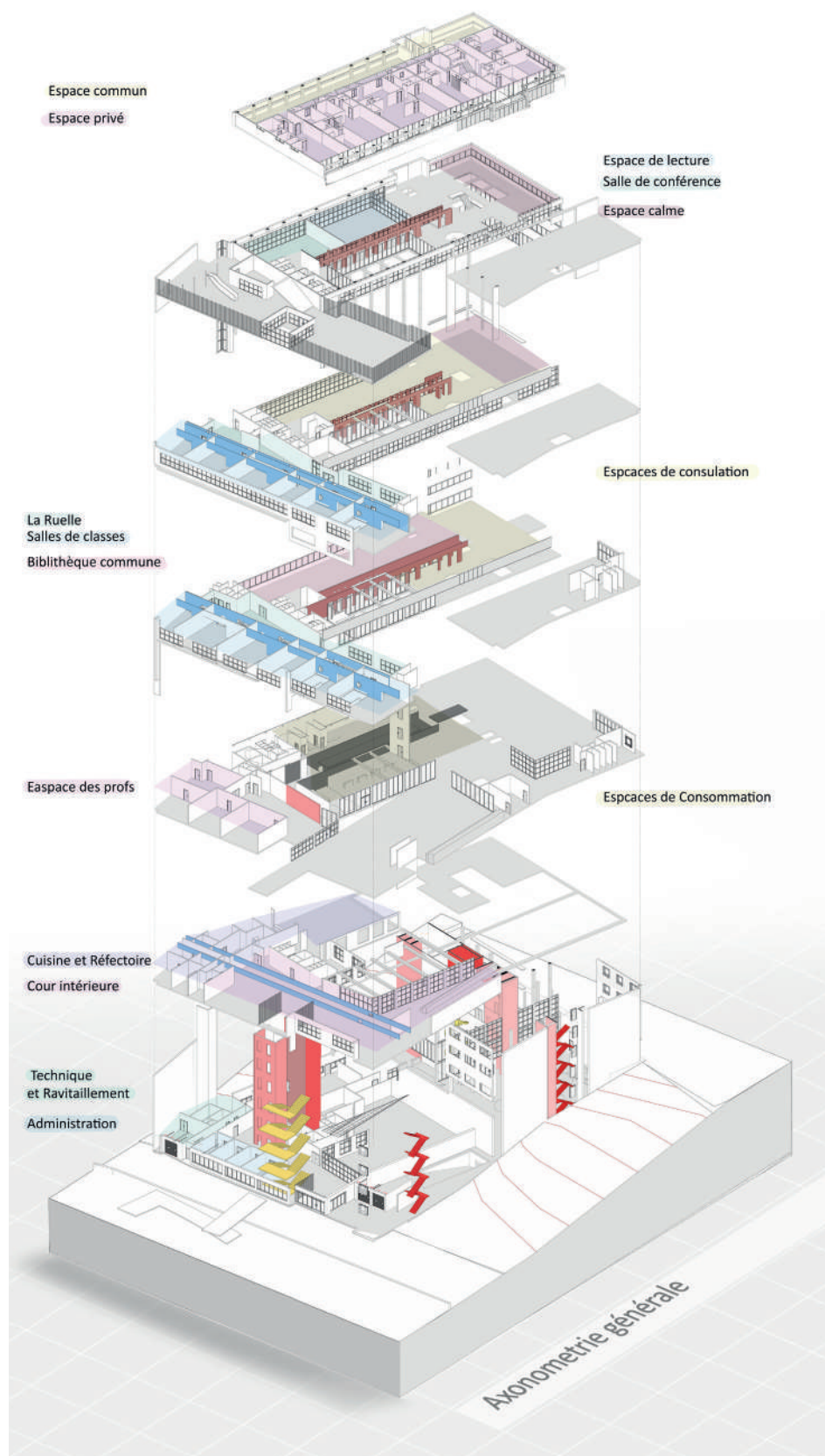
Concevoir un programme pour un bâtiment existant, c'est d'abord accepter la pluralité : pluralité des usages, des temporalités, des publics. Dans le cas de cette reconversion, nous avons dû composer avec des fonctions très différentes — scolaires, culturelles, sportives, résidentielles — et pourtant toutes légitimes à coexister. C'est ce défi qui a structuré notre projet.

Plutôt que de chercher l'uniformité, nous avons visé une forme d'harmonie pragmatique, faite de seuils, de respirations, de hiérarchies spatiales et temporelles. Le programme n'a pas été pour nous une simple liste de fonctions, mais un outil pour penser l'équilibre, l'usage, le rythme. En cela, ce chapitre raconte aussi une forme de renoncement progressif : moins de programme, mais mieux. Moins d'ambition quantitative, mais plus d'attention qualitative.

Ce que nous avons cherché, à travers cette composition, c'est une logique d'hospitalité : que chaque fonction trouve sa place sans effacer les autres. Une école vivante, une bibliothèque poreuse, un pôle sportif animé, des logements habités — non pas juxtaposés, mais liés par un fil narratif spatial. Le projet ne s'est pas fait en distribuant les surfaces, mais en travaillant les relations entre les lieux, entre les corps, entre les usages.



Coupe transversale de la chaussée d'Etterbeek à la rue Froissard



Axonométrie générale éclatée



University of
Saskatchewan

La forme au service des liens.

Raconter un projet, c'est toujours faire des choix. Il faut décider ce qu'on montre, dans quel ordre, sous quel angle. Mais la réalité du processus est souvent moins linéaire qu'un mémoire ne le laisse paraître. Entre les premières idées et le projet final, entre les croquis initiaux et les décisions formelles, le chemin n'est jamais droit. C'est une succession d'ajustements progressifs, de doutes et de réévaluations.

Dans notre cas, certaines interventions majeures sur le bâtiment ont été pensées avant même que le programme ne soit fixé. Nous avons parfois d'abord réagi à un inconfort spatial, une masse trop dense, une opacité, avant de savoir exactement quelle fonction viendrait s'y loger. Le geste architectural précédait l'affectation programmatique, mais pas de manière arbitraire : c'était une manière d'ouvrir des possibles, de préparer un terrain fertile.

À l'inverse, certains choix de forme n'ont été clarifiés qu'une fois les fonctions fixées, pour résoudre une circulation, améliorer une hiérarchie, harmoniser des volumes. Cette dialectique constante entre programme et forme rend difficile une séparation nette entre les deux.

Une fois les grands gestes fondateurs posés, il nous restait à faire « tenir » le projet : relier ses parties, accorder ses rythmes, articuler ses seuils. Cela s'est traduit par une série d'interventions plus locales, des ajustements de matière, de forme ou d'usage, qui ont permis de transformer un bâtiment fragmenté en un ensemble cohérent, lisible, habitable. Ces ajustements, nous les avons conçus au fur et à mesure de l'avancement du projet : en réponse à des contraintes, mais aussi comme des opportunités pour tisser des liens entre les espaces.

Percements dans la dalle gaufree : lumière, souffle, respiration.

Le bâtiment principal, hérité de l'ancien hôpital, était structuré par une dalle gaufree massive, dont la lecture complexe nous a longtemps posé problème. Au fil du quadrimestre, un étudiant de l'atelier a sollicité l'avis d'un enseignant en structure, qui, à partir des quelques documents existants, nous a confirmé que certains percements étaient possibles, à condition de renforcer la dalle aux bons endroits. Cette découverte a été déterminante.

Nous avons alors osé ouvrir la structure. Le premier percement majeur a été réalisé au-dessus de l'espace de consommation, sur trois niveaux, créant un volume traversant d'une grande hauteur. Cette découpe offrait plusieurs effets bénéfiques :

- Elle atténuait la sensation de plafond bas au rez-de-chaussée.
- Elle permettait à la chaleur de l'espace de consommation de s'élever, évitant l'accumulation thermique.
- Elle faisait reculer la lumière directe du sud, adoucissant l'ensoleillement de la bibliothèque à l'étage, et protégeant les livres et les usagers.
- Elle autorisait la végétation suspendue, apportant une atmosphère plus vivante et plus poreuse.

Un second percement a été réalisé dans une salle d'étude, côté est, pour ouvrir des perspectives latérales et rompre la linéarité des plateaux. Ces percées ne sont pas simplement techniques : elles mettent le projet en mouvement, elles génèrent des séquences visuelles et climatiques, et permettent à l'usager de respirer l'espace. Comme l'écrit Juhani Pallasmaa (2005) : "L'architecture ne façonne pas que l'espace, elle modèle la lumière et le silence."



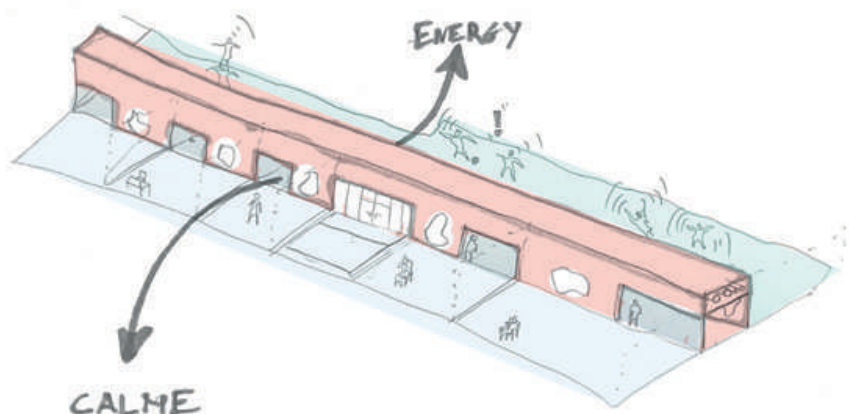
Vue 3D depuis l'espace de consommation au R-0

Le mur comme seuil : un principe unificateur.

Très tôt, nous avons été confrontés à une difficulté récurrente : comment organiser les circulations sans les banaliser ? Comment donner une identité à chaque parcours ? Il nous manquait un document pour illustrer cela, et c'est à trois jours du jury final que j'ai eu l'idée de schématiser ce principe récurrent dans tout le projet — principe qui, rétrospectivement, parlait de manière limpide de nos intentions.

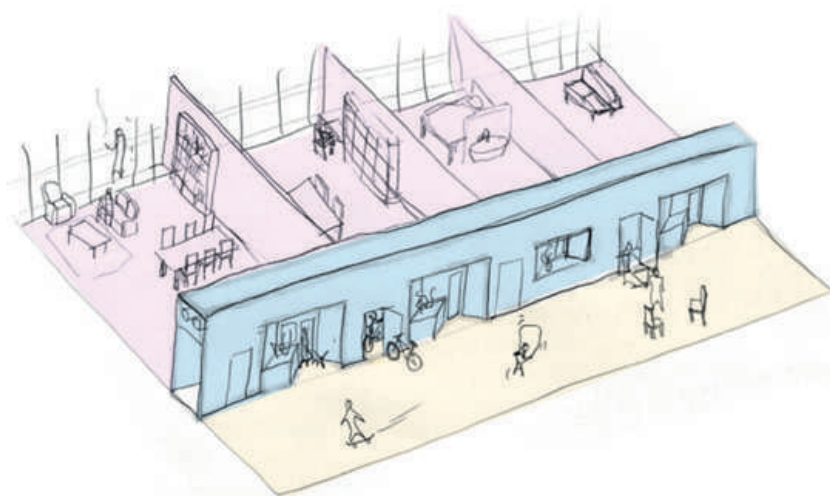
Nous avons systématiquement utilisé un même procédé : un mur épais, un élément architectural continu, qui séparait la circulation principale des autres espaces. Ce mur n'était jamais neutre. Il n'était pas un simple séparateur, mais un moment architectural à part entière, une zone de transition, un intermédiaire sensible.

- Dans l'école, il faisait office de sas, entre l'agitation joyeuse des couloirs de jeu et la concentration calme des classes. Il devenait un lieu où l'on enlevait ses chaussures, son manteau, où l'on changeait de rythme.



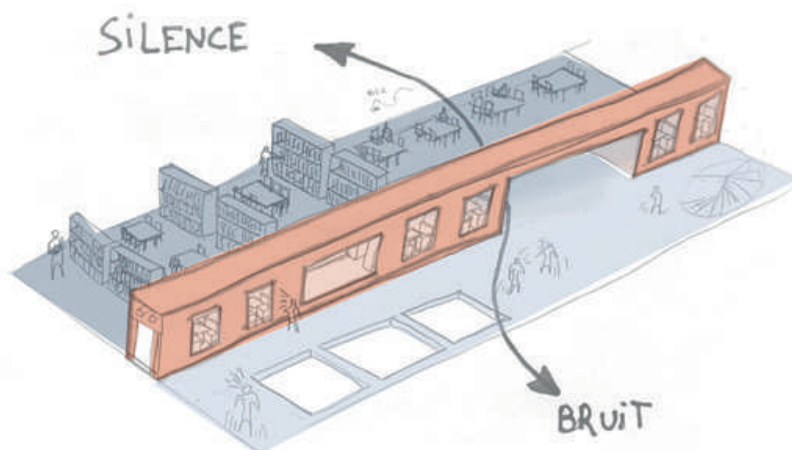
Schéma

- Dans les logements, il constituait la frontière entre la rue intérieure et l'espace privé, intégrant des espaces de rangement, des niches pour les vélos, des chaises, des éléments de seuil habité



Schéma

- Dans la bibliothèque, il matérialisait la transition entre l'espace ouvert et l'espace de concentration, avec des banquettes, des assises, des alcôves, comme autant de petits lieux de pause ou de respiration.



Schéma

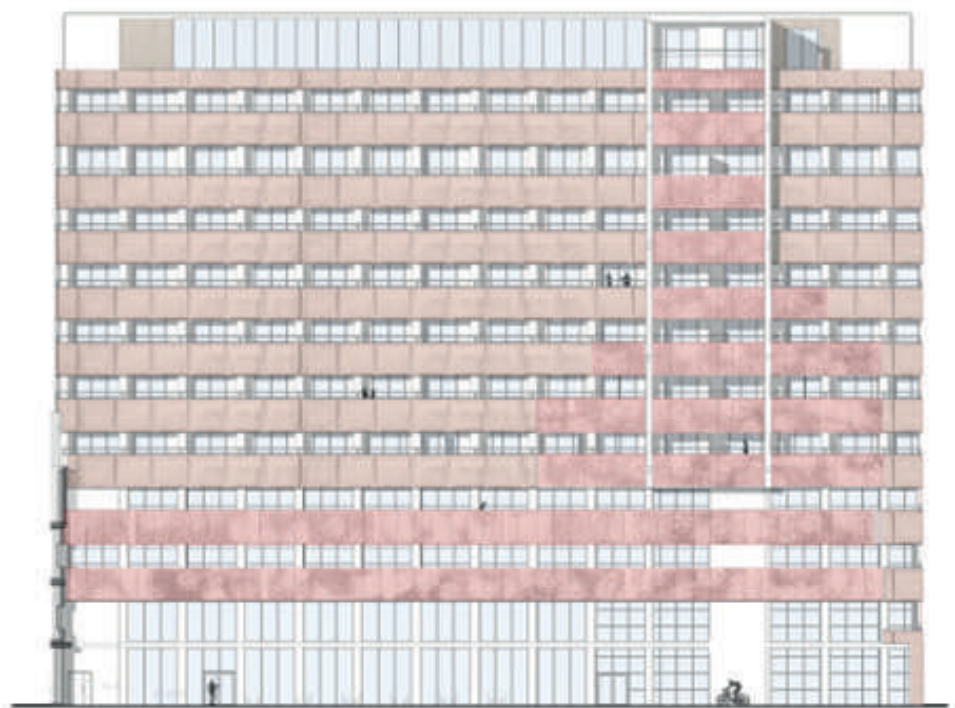
- Dans l'espace de consommation, il devenait bar, échoppe, meuble habité, soulignant la structure et structurant la vue depuis l'entrée du projet.

Ce même principe servait aussi à gérer les hauteurs sous plafond : les techniques (aération, réseaux, etc.) passaient dans cet épais mur-plafond, ce qui nous permettait de garder de belles hauteurs dans les espaces principaux. En cela, ce “mur seuil” n’était pas qu’une astuce fonctionnelle : il était la colonne vertébrale du projet, un fil rouge qui unifiait des lieux très différents.

Façades modifiées : assumer les strates du temps.

L'ouverture du passage traversant, la suppression de volumes, et la reconfiguration des annexes ont rendu certaines façades obsolètes ou incomplètes. Il fallait donc choisir : recomposer une nouvelle façade homogène, ou assumer les marques du passé ?

Sur la façade sud du bâtiment principal, les interventions laissaient visibles les traces d'une ancienne jonction. Au lieu de la dissimuler, nous avons choisi de l'assumer : un bandeau continu signale la limite, mais le matériau change. Nous avons utilisé du métal perforé, plus léger, plus contemporain, pour marquer la superposition temporelle. Cette lecture en strates faisait écho à notre propre travail : ajouter sans effacer, composer avec le déjà-là. Sur la nouvelle façade nord du pôle sportif, créée par la découpe entre volumes, nous avons fait le choix du mur rideau vitré. Cette façade, orientée au nord, pouvait accueillir une grande ouverture diffuse, permettant à la lumière d'entrer sans éblouir. Ce choix offrait aussi un contraste bienvenu avec la minéralité du reste du bâtiment, et signalait clairement la contemporanéité de cette nouvelle articulation.



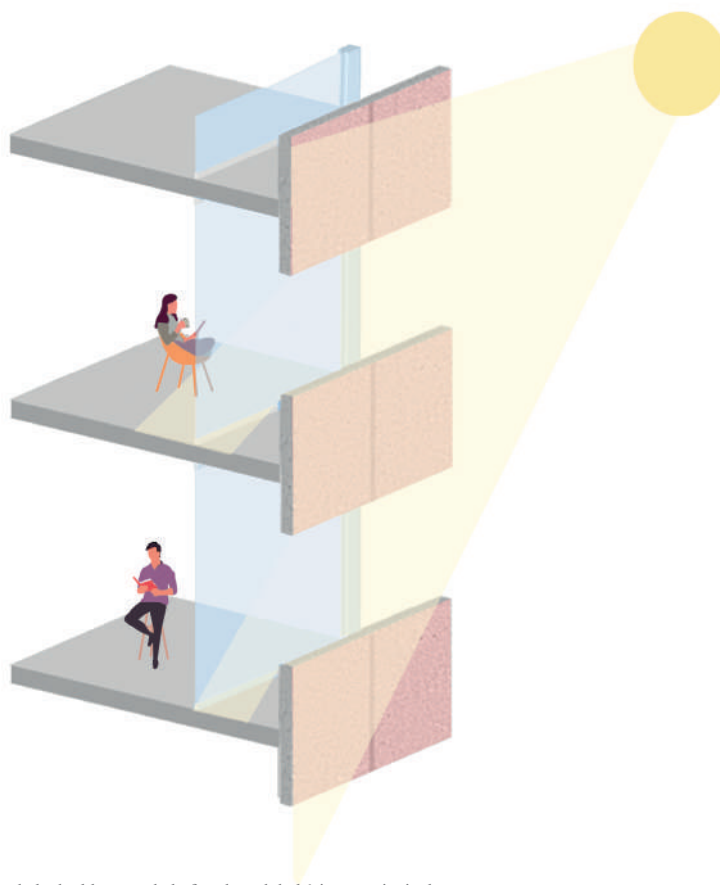
Elévation façade sud du bâtiment principal après intervention

Une double peau au service de l'habitabilité.

Enfin, dans les logements, nous avons déplacé la limite intérieur/extérieur sur la façade sud. Ce décalage nous permettait de créer une double peau, offrant :

- Des terrasses généreuses, accessibles à la plupart des logements.
- Un régulateur climatique passif, jouant le rôle de casquette solaire : en été, le soleil haut est bloqué par le débord ; en hiver, plus bas, il pénètre à l'intérieur.

Cette transformation, discrète mais significative, a permis d'améliorer le confort thermique des logements, tout en donnant une respiration visuelle à la façade sud. Elle traduit l'idée que l'habitabilité ne se joue pas seulement à l'intérieur, mais dans le rapport entre plein et vide, entre ouverture et protection.



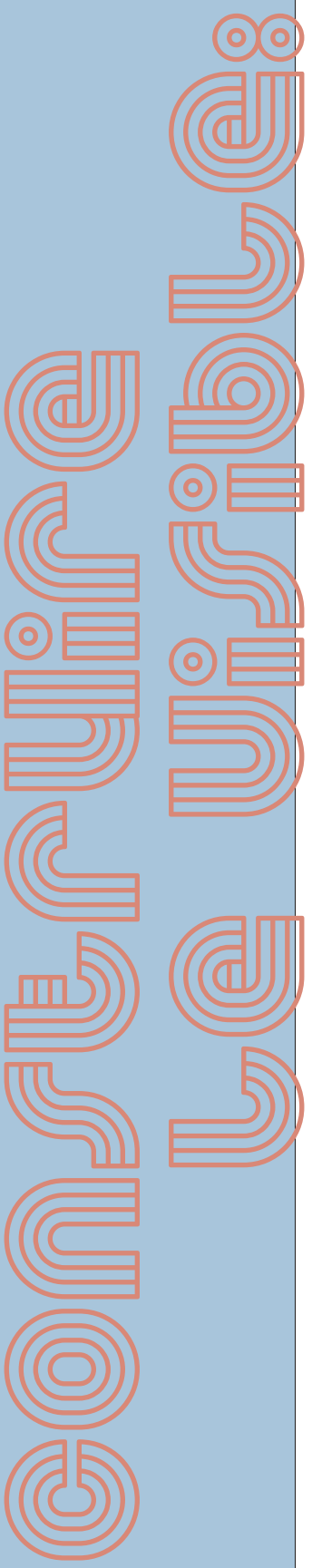
Axonométrie de la double peau de la façade sud du bâtiment principal

Ces interventions d'unification n'ont pas été pensées comme des gestes spectaculaires, mais comme des réglages fins, au service d'un projet cohérent. Elles nous ont permis de relier les échelles, les fonctions, les temporalités, sans chercher à tout homogénéiser. Comme le rappelle Bernard Cache (1995), «l'architecture n'a pas pour tâche de produire de l'unité, mais de produire du lien».

Plus qu'une addition fonctionnelle, l'agencement du projet a été pensé comme une manière de faire émerger une atmosphère, une certaine qualité de présence. Chaque articulation entre deux fonctions, chaque vide ménagé, n'était pas simplement une réponse à un besoin programmatique, mais une tentative pour donner au lieu une intensité propre. C'est là que la notion d'architecture prend tout son sens : non pas seulement organiser des fonctions, mais rendre l'espace habitable, lisible, respirable.

Ce souci d'unification par la forme a guidé l'ensemble du projet. Il s'agissait de créer un rythme commun, une sorte de musique intérieure du lieu. Comme l'écrit Juhani Pallasmaa (2005), "l'architecture entre par la peau" : le projet ne se lit pas seulement avec les yeux, mais se ressent.





Documents, discours et émotions.

Le projet ne s'arrête pas au moment où les grandes lignes sont posées. Il faut ensuite le rendre lisible, cohérent, et présentable. Cette étape de formalisation n'est pas secondaire : elle oblige à ordonner ce qui a été pensé dans la complexité, à choisir ce que l'on montre, à organiser un discours spatial et visuel qui puisse être compris par d'autres — enseignants, jurys, pairs.

Cette mise en forme finale a été, à bien des égards, un moment de clarification. Il ne s'agissait pas simplement de «faire beau», mais de donner une forme claire à un projet aux multiples dimensions, en évitant les redondances, les contradictions, les approximations. C'est aussi à ce moment-là que nous avons dû faire des choix définitifs : certaines fonctions ont été abandonnées, certains dessins affinés, d'autres simplifiés. Ce chapitre revient sur ce processus de mise en forme, depuis les documents produits jusqu'au discours construit pour la présentation finale.

Donner une cohérence formelle et programmatique

Lorsque nous avons commencé à préparer la présentation finale, nous avons dû affronter une première réalité : le projet était riche, mais complexe. Il fallait que cette complexité reste lisible, et que les multiples fonctions s'articulent selon une logique claire, à la fois spatiale et narrative.

La première étape a été de reprendre l'ensemble du plan masse, afin d'y faire apparaître :

- Les accès principaux et secondaires (publics, privés, techniques),
- Les flux entre fonctions (de l'école à la bibliothèque, du pôle sportif à l'espace de consommation),
- La hiérarchie des parcours et des seuils (entrée, sas, cour, terrasses...),
- Les articulations entre intérieur et extérieur, notamment au niveau de la cour.

Nous avons volontairement adopté une stratégie de simplification tardive : certaines fonctions initialement prévues (comme le cinéma ou les commerces) ont été retirées pour redonner de l'air et de la cohérence au projet. Ce renoncement a permis de concentrer l'énergie du projet sur les fonctions principales — école, bibliothèque, logements, pôle sportif — en renforçant leur lisibilité et leur articulation.

Les documents produits à ce moment ont été pensés pour servir cette cohérence :

- Les plans ont été redessinés avec une attention particulière à la clarté

des circulations.

- Les coupes ont été choisies pour illustrer la porosité verticale du projet (doubles hauteurs, percements, jeux de lumière).
- Les vues d'ambiance ont permis de situer les usages dans leur contexte, de suggérer des atmosphères, des échelles, des postures.

Tout cela a été guidé par une même idée : faire en sorte que le projet tienne — spatialement, structurellement, mais aussi visuellement et conceptuellement. Que l'on puisse en suivre la logique sans explication excessive, que les plans parlent d'eux-mêmes, que les coupes révèlent les intentions, et que les perspectives suscitent l'envie d'habiter, de traverser, de s'arrêter.

Documents produits : maquettes, plans, et stratégies de représentation.

Pendant tout le quadrimestre, nos échanges à l'atelier ne passaient que rarement par des documents propres ou finalisés. Nous arrivions en cours avec des calques griffonnés, des schémas, des croquis, parfois une maquette d'étude brute. L'important était l'idée, pas encore sa mise en forme. Ce n'est que dans les semaines précédant les jurys que commençait un tout autre travail : celui de formaliser, de choisir ce que l'on montre, dans quel ordre, avec quelle ambiance, et à quelle échelle. Ce fut un véritable sprint, où chaque heure comptait, et où nous avons retrouvé la dynamique d'équipe que nous connaissions bien.

Hazem était aux commandes des rendus numériques, très à l'aise pour organiser les plans, les coupes, les vues 3D, dans une cohérence graphique qui valorisait les qualités du projet. De mon côté, j'étais concentré sur les maquettes, armé de cutter, de colle, de cartons. Nous avançons en parallèle, en échangeant nos avancées, en nous encourageant, en nous corrigeant parfois, mais toujours avec bienveillance et énergie. Ces nuits passées à produire ont été intenses, mais aussi belles dans ce qu'elles disent d'un travail d'équipe où chacun pousse l'autre vers le haut.

Le jury demandait plusieurs types de documents, mais la manière de les articuler restait libre.

Pour la maquette au 1/500e, nous avons réalisé un contexte dont les volumes, symbolisant les bâtiments du voisinage, étaient réalisés à l'aide de l'imprimante 3D et le socle en carton. Pour représenter l'immeuble, nous avons fait deux maquettes : soit montrer le bâtiment tel qu'il serait une fois transformé (imprimante 3D), soit exposer une version conceptuelle en carton, centrée sur les circulations verticales (escaliers, ascenseurs, flux publics/privés). Cette dernière permettait de mieux comprendre la logique d'accessibilité et de distribution. C'est celle que nous avons présentée.

La maquette au 1/200e était pensée pour montrer la spatialité, les rapports entre intérieur et extérieur, les cheminements, les seuils. Elle zoomait sur la cour, les terrasses, les accès. Seules les façades étaient réalisées avec l'imprimante 3D afin de garantir un niveau de détail satisfaisant. Enfin, la maquette au 1/50e, plus précise, permettait d'évoquer précisément les matériaux, les ambiances, les volumes vécus — elle devait parler de détails, sans tomber dans le détail technique. Pour ce faire, Toute la famille a été mobilisée pour faire notamment tout le mobilier, et d'autres éléments en série comme les colonnes, les châssis, etc.

Cette logique d'échelle était pour nous essentielle : plus on zoome, plus on se rapproche de l'usage concret, des gestes, de la lumière, du silence ou de l'agitation. C'est aussi cela que nous voulions transmettre : une architecture vécue, pas seulement dessinée.



Photo de maquette 1/200



Photo de maquette 1/500

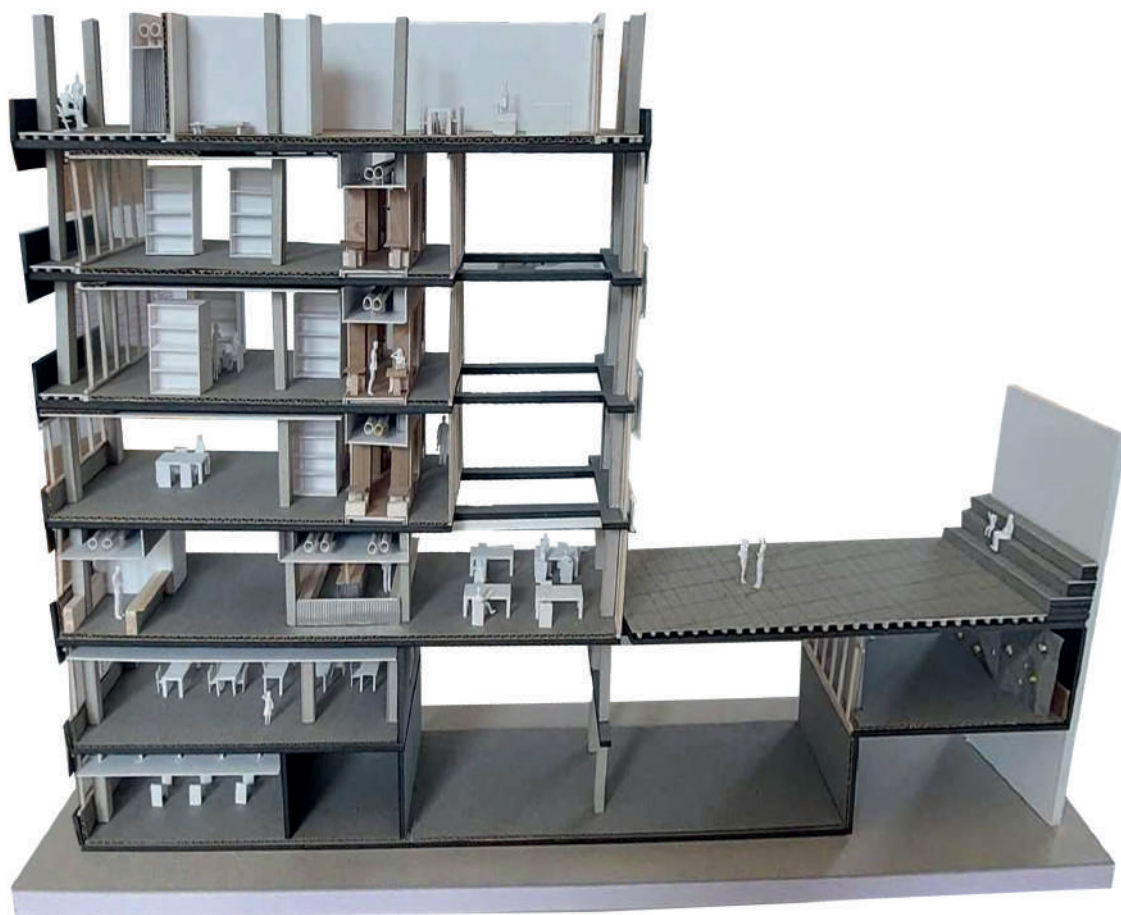
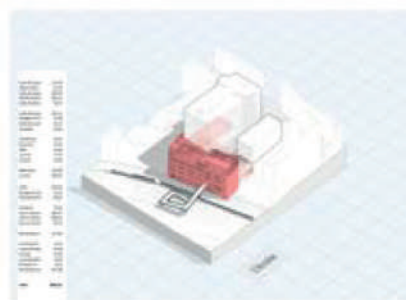
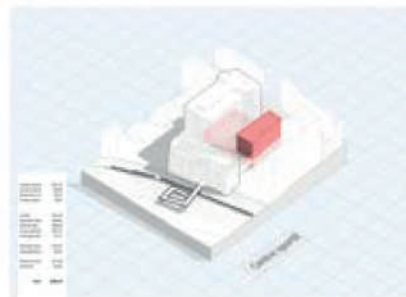
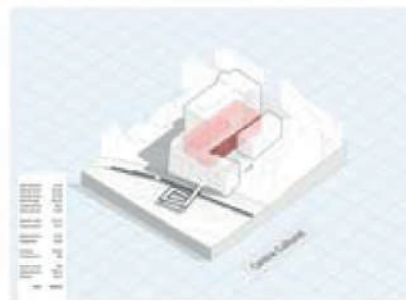
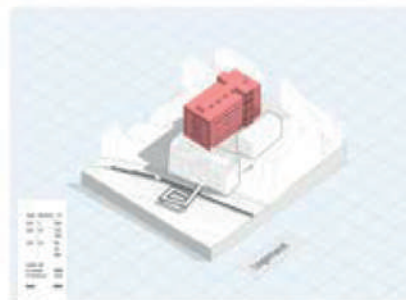
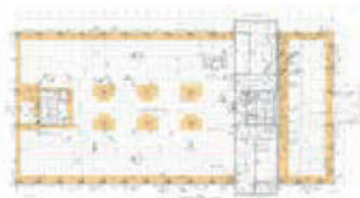
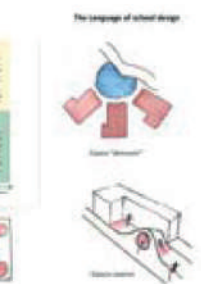


Photo de maquette 1/50

Voici l'ordre des documents choisis pour la présentation finale devant le jury de fin d'année, le 19 juin 2023. Nous avons opté pour un parcours d'échelle ainsi qu'une promenade, de l'existant vers le projeté, à ses différentes fonctions.

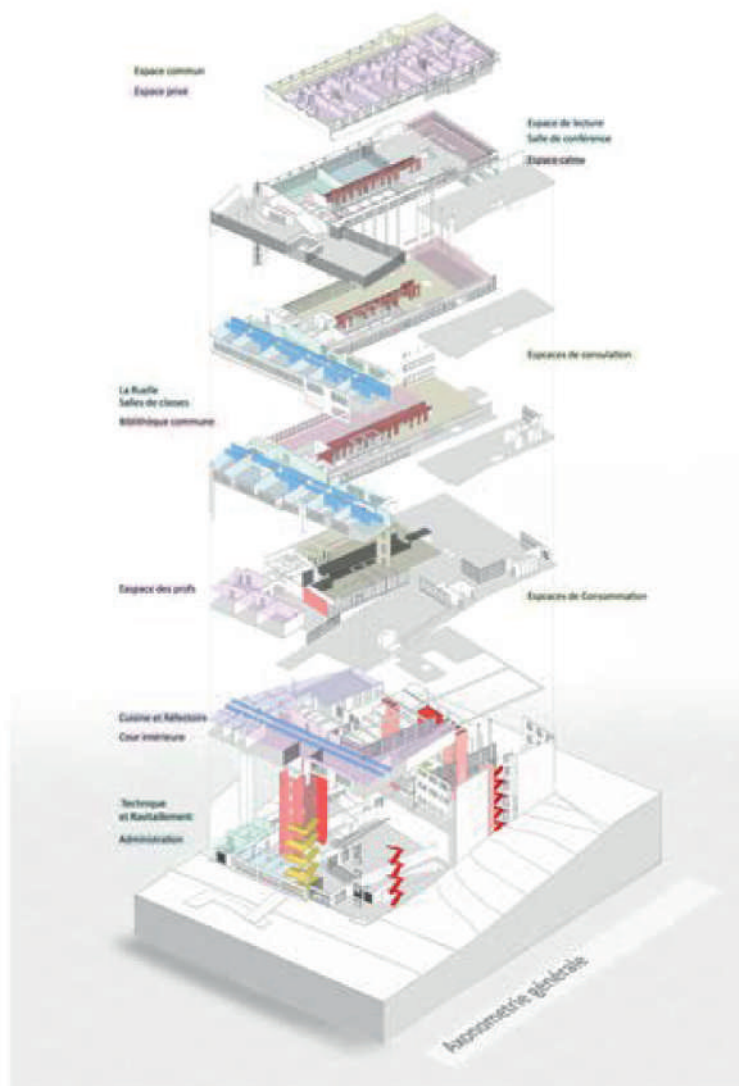


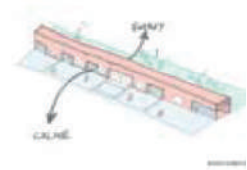
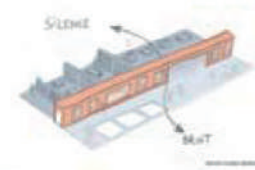
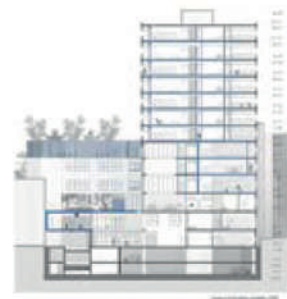


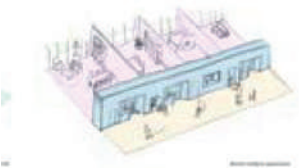
Plan d'implantation (1/500)

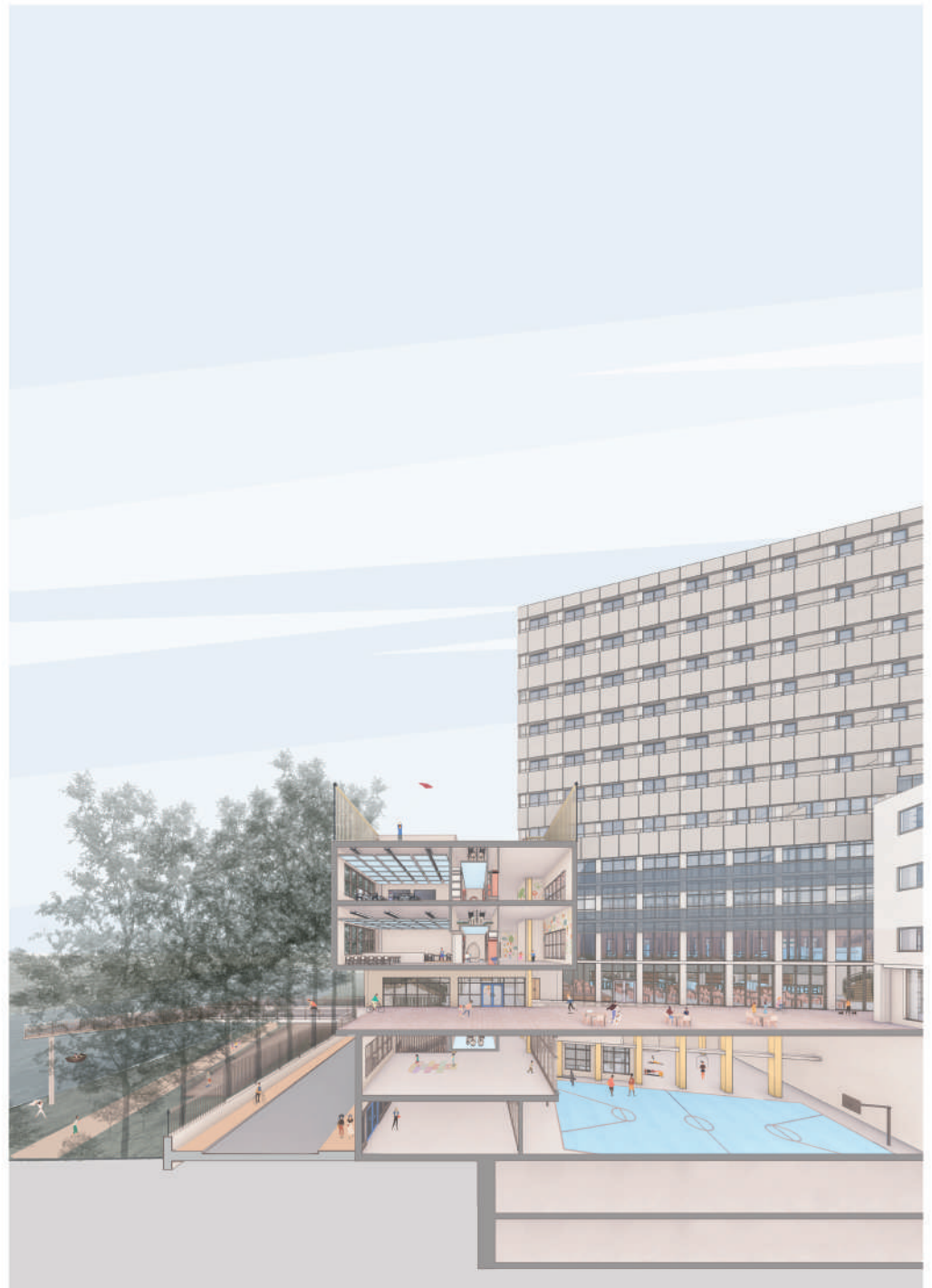


Section de circulation

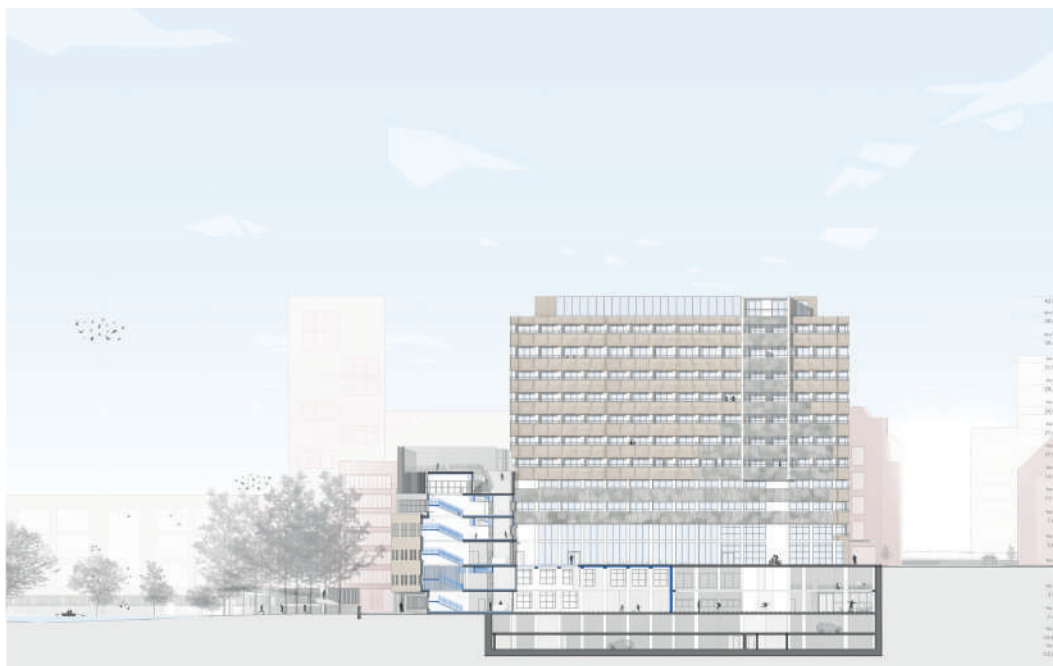








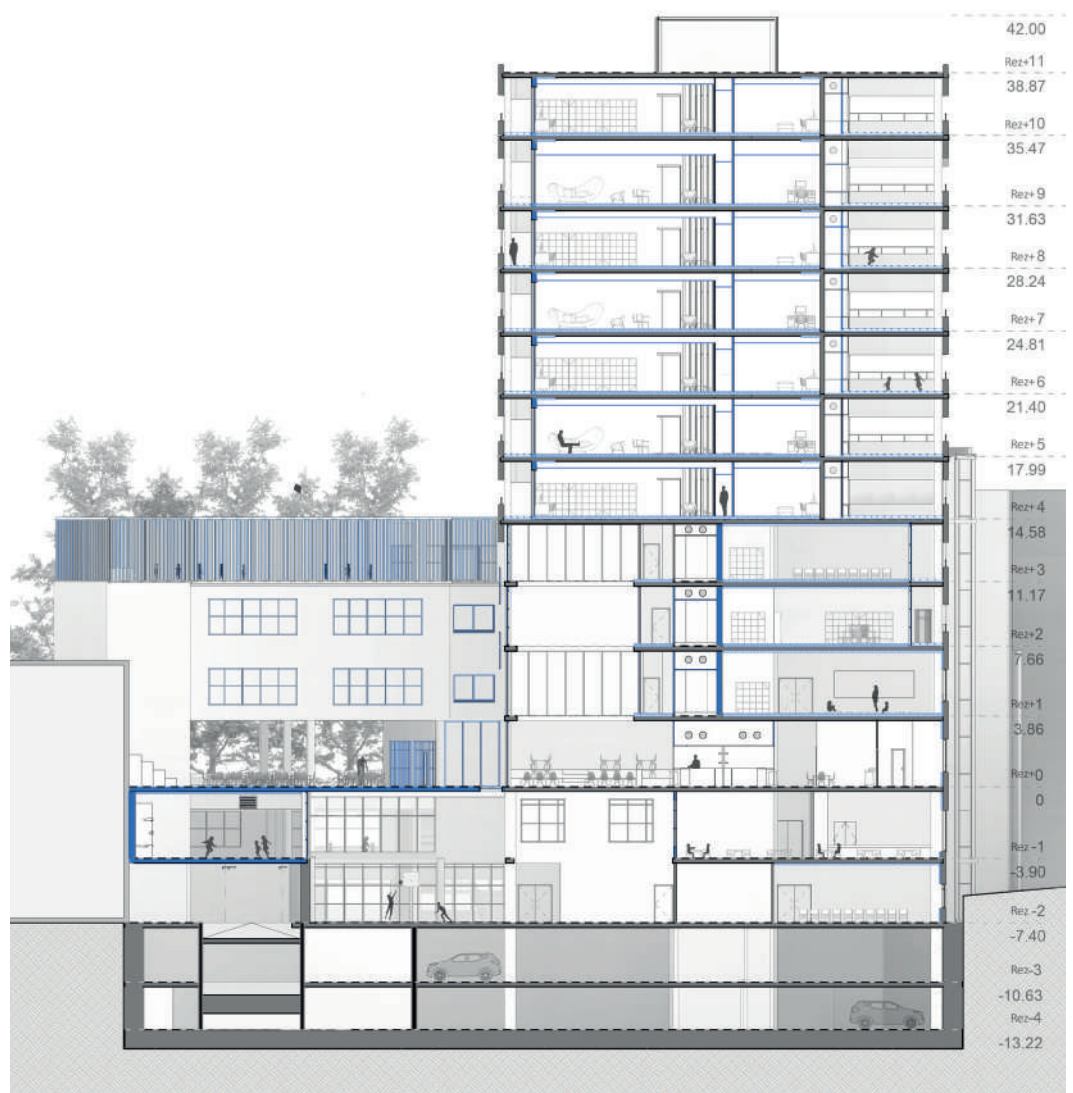
Coupe perspective



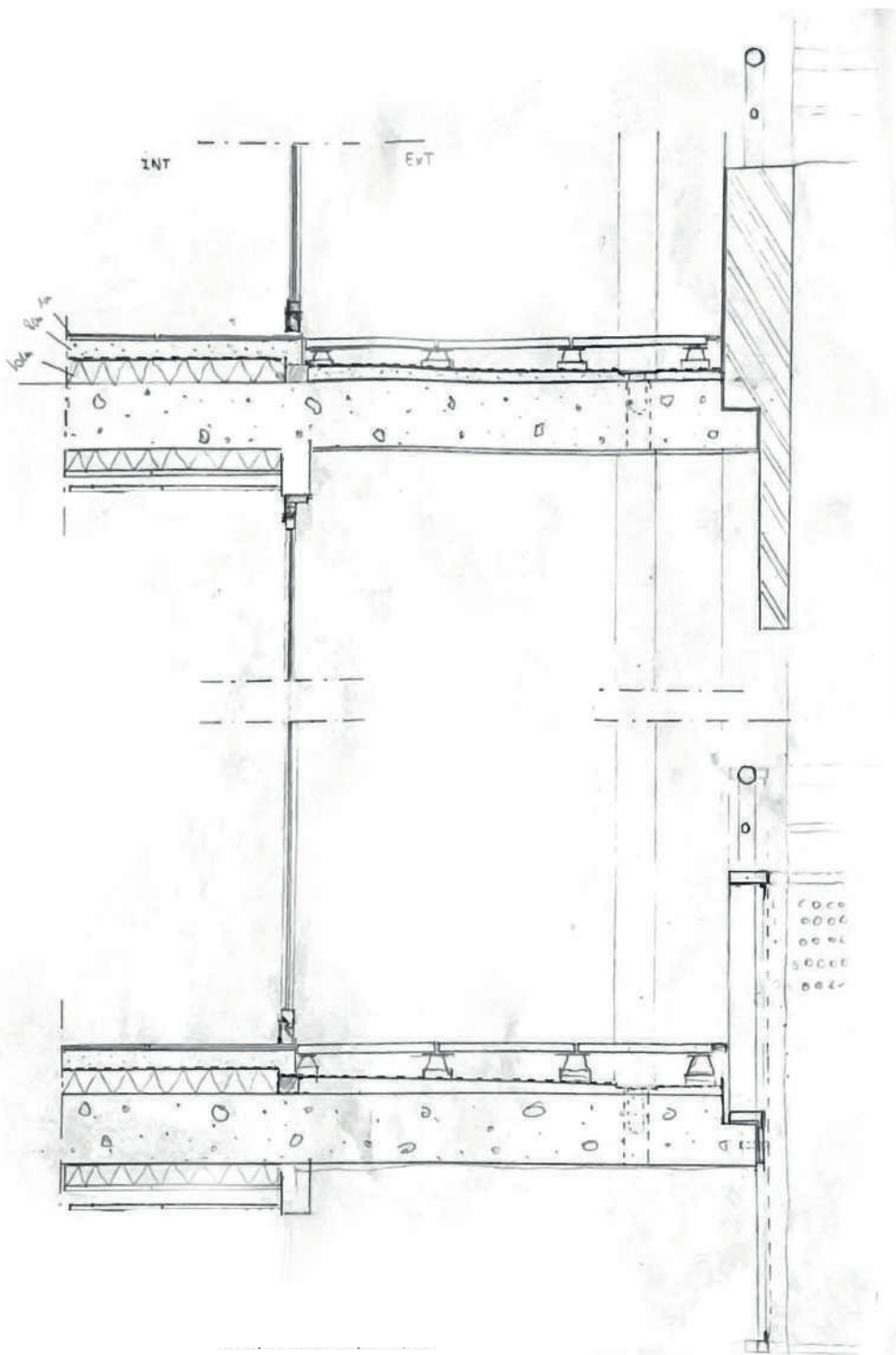
Coupe transversale



Vue 3D depuis la cour intérieur au R-0



Coupe transversale à la cour et le bâtiment principal



Détail technique de la double peau

Parler du projet : deux voix, deux fragilités.

La prise de parole a toujours été un point de tension dans notre binôme. Hazem, venant de Tunisie, devait constamment naviguer entre les langues, chercher ses mots, ajuster son ton. De mon côté, ma pensée est plutôt arborescente, désordonnée à l'oral : j'ai tendance à sauter d'une idée à l'autre, à perdre le fil, à embarquer mes interlocuteurs sans toujours les ramener à bon port. Ce mélange faisait de nous deux architectes pensants, mais pas encore deux orateurs aguerris.

Lors du jury d'avant-projet, cela s'est ressenti. Malgré des documents solides et des intentions claires, le discours n'était pas à la hauteur. Nous l'avions pourtant écrit. Mais une fois devant le jury, on perd nos moyens, on stresse, on s'emmêle. Il a été jugé trop long, pas assez structuré, difficile à suivre. C'est pourquoi, pour le jury final, nous avons adopté une autre méthode.

Nous avons repris le discours de l'avant-projet, sélectionné ce qui était essentiel, et réorganisé l'ensemble autour de la chronologie des documents présentés. Une heure avant de passer, nous avons simplement noté quelques points-clés sur une feuille, pour éviter de nous perdre. Et cette fois, nous avons laissé parler le projet, fait confiance aux images, et respecté le fil que nous nous étions fixé.

Cette économie de mots, cette attention à ne pas trop expliquer, mais à guider, à faire ressentir, a porté ses fruits.

Réception du projet et retour critique.

La veille du jury final, j'ai dit à Hazem que, peu importe ce qui serait dit le lendemain, j'étais déjà fier du projet. Fier de ce que nous avons produit ensemble, mais aussi fier de lui, de son travail graphique, précis, réfléchi, et fier du mien, de tout ce que j'avais investi dans les maquettes, les idées, les heures de calque, de colle, de questionnements. C'était le projet que j'ai préféré faire de toute ma formation, et ce sentiment-là, je crois que nous avons réussi à le transmettre.

Avec du recul, s'il y a un regret, ce serait de ne pas avoir approfondi davantage le pôle sportif, qui reste la partie la moins fine du projet. Le temps nous a manqué, et nous avons concentré notre énergie sur les autres fonctions, avec plus de justesse, de clarté, de sensibilité. Mais dans l'ensemble, je n'ai aucun regret. Ce projet a été le plus complet, le plus cohérent, celui où notre vision architecturale s'est le plus exprimée.

Je pense que ce que le jury a perçu, au-delà des documents et des maquettes, c'est notre volonté de créer un lieu pour la vie. Un lieu traversé par des usages quotidiens, habité par des scénarios plausibles et sensibles : l'élève qui passe d'un atelier à une cour haute, l'adulte qui quitte son logement pour travailler à la bibliothèque, le passant qui traverse la cour et s'arrête boire un café. Cette attention à l'usage, au rythme, à l'échelle, a donné une épaisseur au projet que nous avons su mettre en récit.

Et c'est sans doute cela qui a fait la différence : alors que la prise de parole avait été un point faible lors du jury d'avant-projet, nous avons su recentrer notre discours. Nous avons respecté la chronologie des documents, nous avons évité de partir dans tous les sens ou de surjouer des détails accessoires. Nous nous sommes appuyés sur nos supports visuels, mais nous avons surtout essayé de guider le jury dans notre sensibilité, dans ce que nous avons ressenti sur place, dans ce que nous cherchions à transmettre. Et cette fois, ça a fonctionné.

Le retour du jury a été très positif. Ils ont salué la qualité des documents, des maquettes, de la mise en page, mais aussi du discours — clair, habité, sincère. Nous avons eu l'impression d'avoir été compris, écoutés. C'était un moment fort. Le travail, les journées entières de juin, les nuits de la dernière semaine, tout cela a payé. Et c'est sans doute l'un des enseignements les plus simples et les plus précieux de ce mémoire : quand on met du cœur, quand on travaille avec honnêteté, et qu'on prend le temps de renforcer ses points faibles, alors le projet devient partageable. Et le public le ressent.

La seule remarque un peu réservée concernait la passerelle que nous proposons vers le parc Léopold. Les enseignants ont reconnu la cohérence du geste dans le projet, mais ont souligné qu'en pratique, il serait difficilement réalisable, compte tenu des clôtures classées du parc et des contraintes d'accès. Nous avons entendu cette remarque, mais sans frustration : cette passerelle, même incertaine dans sa faisabilité, portait une idée, celle d'ouvrir l'îlot, d'offrir une autre traversée, une autre porosité urbaine. Et cette idée, elle a marqué les esprits, même si elle devra peut-être un jour être réinterprétée autrement.



Geography of the
United States

Ce que le projet m'a appris.

Une école de conception.

Lors d'une conception, les idées fusent — ou alors c'est la page blanche. Mais ce qui est certain, c'est qu'il faut dessiner. C'est par le dessin, le croquis, le calque, la coupe, qu'on entre dans le projet. Et au début, ce n'est jamais clair. Il faut apprendre le site, le laisser nous parler, et quand il s'agit d'une reconversion, il faut saisir l'âme du bâtiment, en déceler les forces et les failles. Ce travail est aussi sensible que rationnel. Il ne s'agit pas seulement de mesurer ou de dessiner, mais de ressentir, d'écouter le lieu, et parfois même, de simplement se promener autour, parler avec les passants, sentir ce que le bâtiment représente pour eux.

Pour moi, concevoir, c'est se mettre à la place de scénarios multiples, imaginer des rythmes de vie, des déplacements, des usages quotidiens, en ajustant les espaces, les ambiances, les matières. C'est un peu comme peindre un paysage : on en saisit la structure, on en repère les points d'appui, les accidents, les contrastes. Et puis on compose, on équilibre, on met en valeur. Il s'agit toujours de faire passer une atmosphère, un message spatial, une sensibilité.

Ce projet m'a appris que le processus n'est jamais linéaire. Il y a toujours des allers-retours entre le programme et la structure, le rêve et la contrainte, l'intuition et la vérification. On passe d'un croquis pour exprimer une idée, à un plan pour la tester, à une maquette pour ressentir un volume, et on revient au croquis pour corriger. On empile les calques, on modifie, on ajuste, on recommence. Et ce cycle-là, fait d'imprécision puis d'affinage, est le cœur même de la conception.

Il n'y a pas de geste gratuit. Il n'y a que des nécessités qui s'épaississent, des envies qui s'affinent, des choix qui s'éprouvent dans la matière. Ce projet m'a confirmé que concevoir, ce n'est pas décider, c'est négocier avec l'existant, accueillir ce qui résiste, et laisser les idées émerger à travers les outils du projet.

Et c'est aussi un apprentissage du travail en architecture comme discipline de l'échange. Il ne faut pas hésiter à poser des questions aux enseignants, aux spécialistes, même pour une seule information. Je me souviens de l'échange avec M. Servais sur la structure, qui nous a permis de valider nos percements dans la dalle gaufree. Si on n'avait pas osé poser cette question, on serait sans doute passé à côté d'un geste essentiel du projet.

Une autre idée de l'architecture.

Ce projet m'a aussi appris que l'architecture n'est pas là pour s'imposer, mais pour écouter, pour révéler. Ce n'est pas au lieu de se plier à nous, mais à nous de nous soumettre à lui. Le rôle de l'architecte n'est pas d'imaginer à tout prix une forme nouvelle, mais d'observer ce que le lieu appelle, ce dont il a besoin, ou au contraire, ce qu'il faut préserver, laisser tel quel.

Lors d'un échange avec mon promoteur, Eric Le Coguiec, il m'a parlé d'une place à Bordeaux, et d'un concours lancé pour son réaménagement. Le projet avait été confié à Lacaton & Vassal. Après avoir observé la place, les architectes ont répondu que rien ne devait être fait. Ils avaient compris que l'espace se suffisait à lui-même, et que toute intervention serait un affaiblissement. Cette anecdote résume parfaitement ma propre vision de l'architecture. Il n'y a aucune valeur à intervenir si ce n'est pas nécessaire. Mieux vaut parfois renoncer à dessiner, que de produire une architecture sans écoute ni justesse.

Dans notre projet, nous avons choisi d'intervenir, mais toujours avec cette conscience-là. Le potentiel était là, latent, caché sous l'inertie du bâtiment. Il fallait l'activer, le révéler. C'est pourquoi nos gestes ont été mesurés, ciblés, réfléchis : rehausser une cour pour créer une double hauteur, ouvrir un passage pour traverser l'îlot, creuser une dalle pour faire respirer un espace de consommation. Tous ces gestes ne visaient pas à imposer une vision, mais à faire apparaître un possible, rendre habitable une densité, raccrocher un bâtiment à son quartier.

Cette approche demande de se mettre à la place des usagers. Par exemple, lorsqu'il s'agit de boire un café, on cherche une lumière directe, franche, chaleureuse. Mais pour lire, étudier ou se concentrer, une lumière douce, latente, indirecte est souvent plus apaisante. Le rôle de l'architecte est de comprendre ces nuances, de les anticiper, de les inscrire dans la matière construite.

J'ai appris ici que l'architecture n'est pas une discipline de la forme, mais une pratique de l'attention.

Travailler à deux, vraiment.

Travailler en binôme, c'est avant tout connaître ses limites, mais aussi ses points forts. C'est apprendre la patience, la communication, la confiance, parfois le recul. Avec Hazem, nous avons su trouver cet équilibre. Dès les premiers échanges, chacun a trouvé sa place, non pas en se repliant dans ses compétences, mais en s'ouvrant à celles de l'autre. Lui était plus

à l'aise avec les plans sur ordinateur, les rendus, les images 3D. Moi, je m'exprimais mieux par la main : les calques, les croquis, les maquettes. Et alors ? J'ai très peu dessiné de plans informatiques durant le master, c'est vrai. Mais j'ai appris que déléguer, ce n'est pas renoncer — c'est faire confiance.

Il faut aussi savoir faire des compromis. Parfois, je lâchais une idée, parce que ce n'était pas le bon moment. D'autres fois, si je pensais qu'un point de désaccord était crucial pour le projet, je prenais le temps de l'imager, de l'expliquer, d'ouvrir le dialogue. Et Hazem faisait de même. Ce n'était jamais une lutte d'egos. C'était un travail de soin. Le projet, pour nous, n'était pas un territoire à conquérir, mais un espace où cohabiter.

Travailler avec Hazem, c'était aussi travailler avec quelqu'un que j'admire profondément. Il est plus âgé, et il a souvent eu ce rôle de grand frère à l'atelier : il me rassurait, me disait que ça allait aller, même s'il était stressé lui aussi. Jamais un mot plus haut que l'autre, toujours bienveillant, toujours à l'écoute. Il m'a transmis sa patience, sa constance, sa manière de rester calme dans la pression. Je crois que dans ce projet, j'ai autant appris de lui que de l'architecture elle-même.

Et aujourd'hui, Hazem est bien plus qu'un ancien binôme. Il est un ami, un vrai. Un ami cher. Ce projet nous a réunis dans le travail, mais il nous a surtout appris à se soutenir, à se faire confiance, à créer ensemble sans jamais se marcher dessus. Et c'est probablement l'une des choses les plus précieuses que je retiens de tout mon cursus.

Des limites, mais une confiance.

En relisant aujourd'hui les choix faits dans le projet, je mesure à quel point concevoir dans l'existant impose une forme de maturité architecturale, que je ne soupçonnais pas au départ. Travailler avec des volumes hérités, des contraintes structurelles, des strates temporelles, des logiques d'usage parfois obsolètes, ce n'est pas seulement un défi technique ou fonctionnel — c'est une école de patience, d'écoute, de renoncement parfois.

Ce projet m'a appris que concevoir, ce n'est pas imposer une idée, mais composer avec des résistances, les comprendre, parfois les détourner, parfois les accepter. C'est aussi accepter que le projet avance par frottements, entre intentions programmatiques et réalités spatiales, entre rêves d'usage et rigidités bâties.

Et en tant qu'étudiant en fin de parcours, je réalise que c'est précisément dans ces zones de frottements, entre les disciplines, les matériaux, les

usages, que se forme le regard d'architecte. Et si ce projet n'est pas parfait, il aura au moins été un lieu d'apprentissage vivant, où l'architecture s'est jouée autant dans les idées que dans les ajustements.

Une transmission : à la génération d'après.

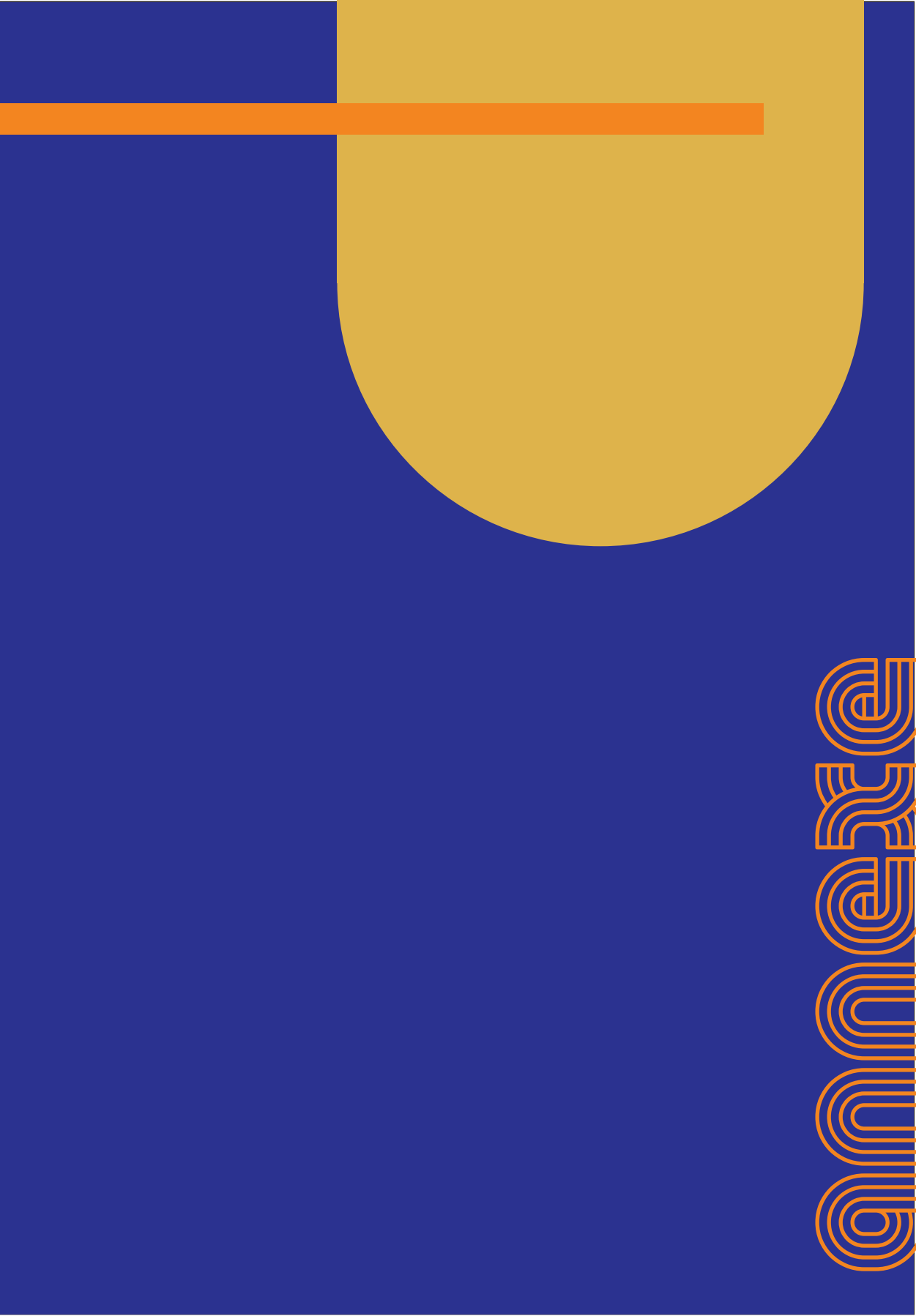
C'est peut-être dommage que ce soit à la fin des études qu'on se rende compte de ce que ces années représentent vraiment. On comprend trop tard que ces études ne servent pas uniquement à faire des projets, à accumuler des crédits, à cocher des cases. Elles servent à se créer un imaginaire, à explorer des possibles, à tester les limites, à oser ce qui paraît aberrant, simplement pour voir ce que ça dit du réel.

Un projet ne sert pas toujours à construire. Parfois, il sert à se découvrir, à faire passer une vision, une sensibilité. Et parfois, il ne faut rien faire : il faut savoir ne pas intervenir, comme Lacaton & Vassal l'ont rappelé à Bordeaux. Si vous êtes capables de le justifier, alors personne ne pourra vous le reprocher. Ce n'est pas le geste qui compte, c'est la justesse du geste.

Dans le cours de projet, on ne parle pas de coûts, ni de chantier, ni d'administration. On parle de spatialité, de lumière, de texture, de rythme, de corps, de ville. Et c'est là, précisément, que se joue la beauté de ces années. Alors à ceux qui suivent : éclatez-vous. Testez, ratez, recommencez. Appropriiez-vous les lieux. Faites parler l'architecture, même maladroitement, mais avec honnêteté.

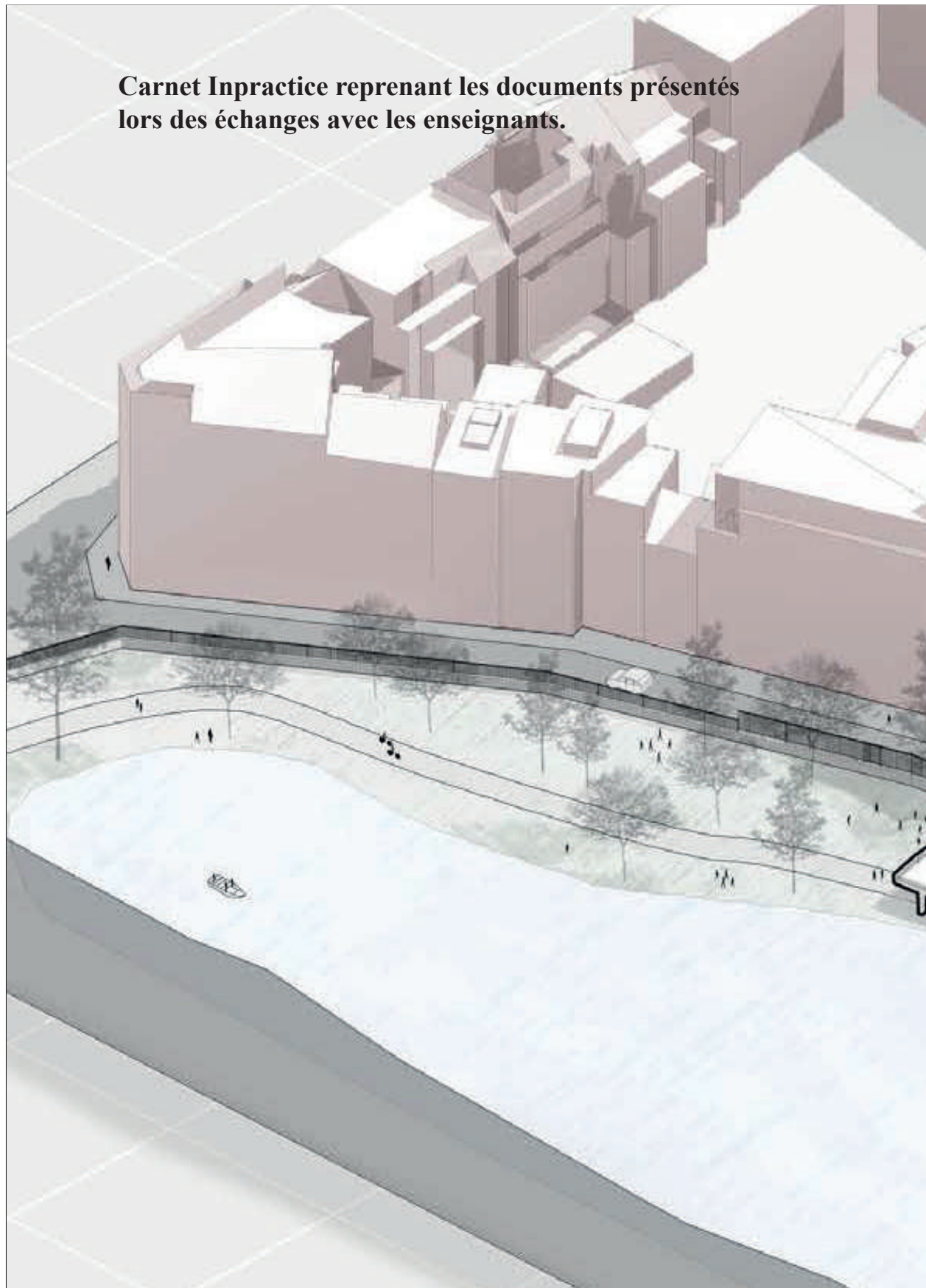
Parce qu'un jour, ce sera fini, et vous vous rendrez compte que vous venez d'apprendre à voir le monde autrement.

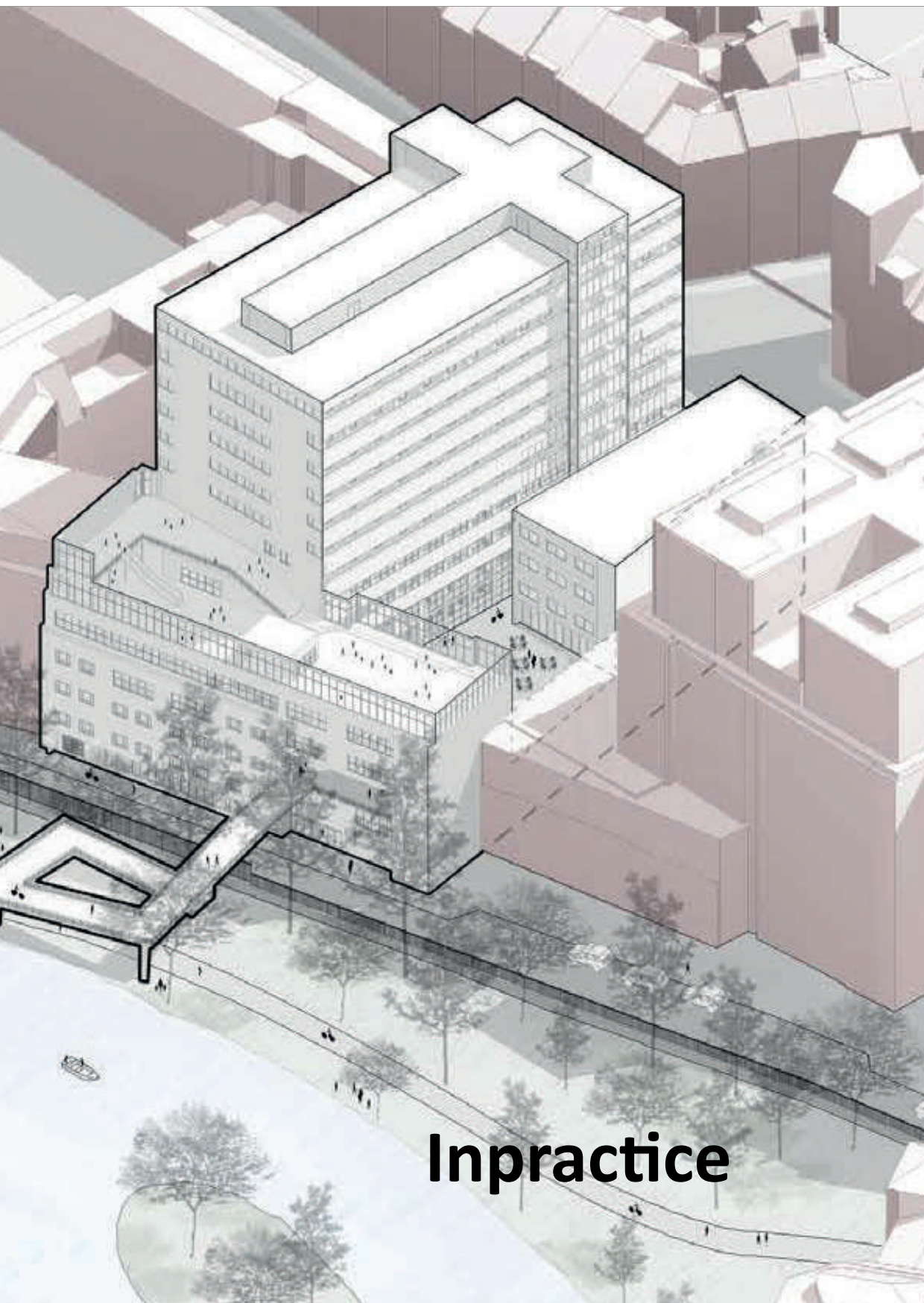




ginn

**Carnet Inpractice reprenant les documents présentés
lors des échanges avec les enseignants.**





Inpractice

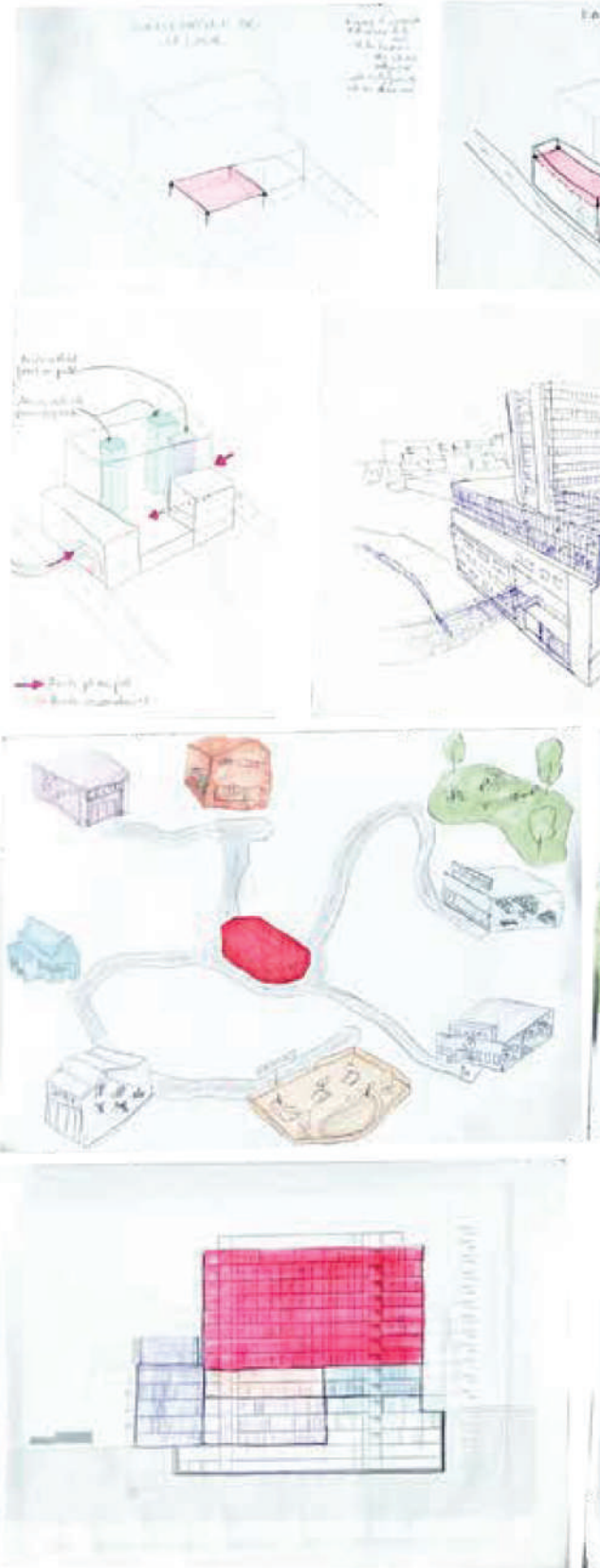
02 Mars 2023

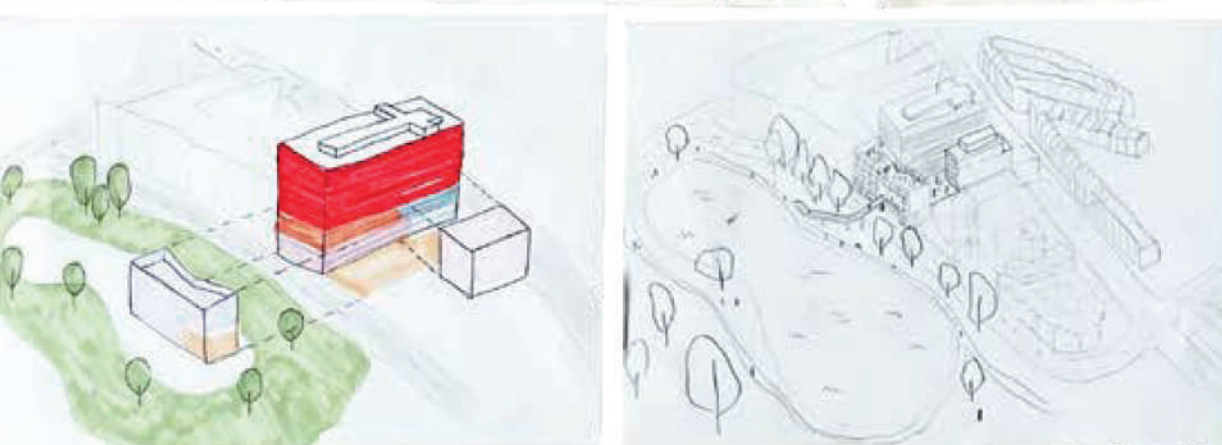
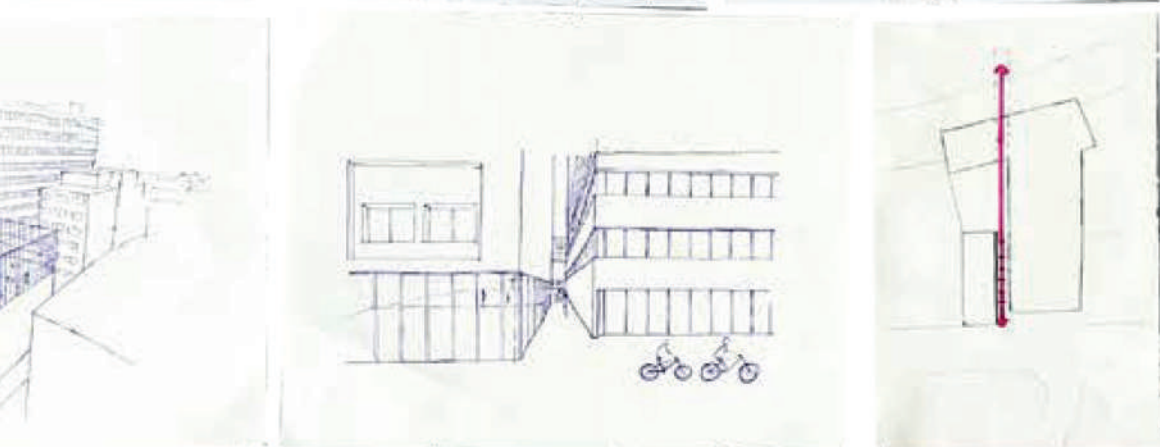
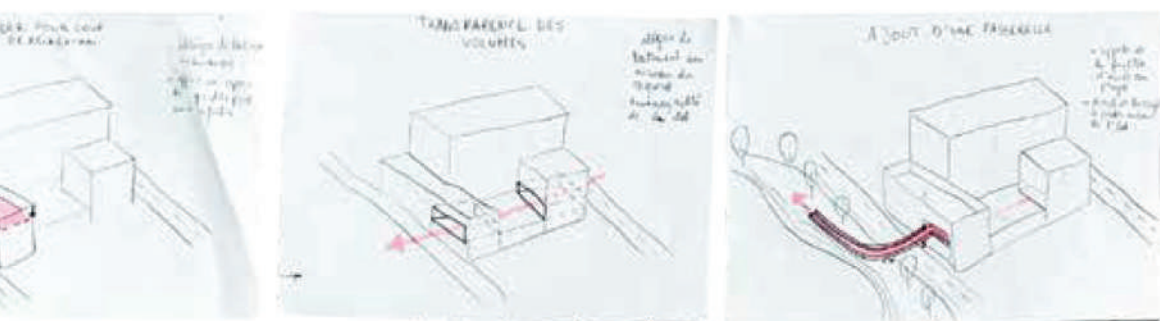
Hazem CHEIKH HASSEN

Arthur GEUDVERT

Intention :

Afin d'alléger la parcelle, 4 opérations sont effectuées ; -On surélève la cour de 2 niveaux. Cela va permettre de réduire l'impression d'étroitesse, de préserver l'intérieur de l'îlot à des activités extérieures. -Evider le toit du bâtiment de l'école pour d'une part octroyer une cour de récréation privative et sécurisée, et d'autre part, pour ramener de la lumière en intérieur d'îlot. Cela va également permettre de poursuivre la volonté de diminuer l'aspect imposant du bâtiment. -Une certaine transparence visuelle au sol à travers l'îlot et un nouveau passage entre le bâtiment principal et son adjacent rue Froissart crée une invitation vers le cœur de la parcelle, et donne une perspective vers le parc. -L'ajout d'une passerelle reliant la cour et le parc permet d'apporter un raccourci en milieu d'îlot. Cela engendre une facilité d'accès au programme et donc un trajet sécurisé pour les écoliers (suivant le constat de la visite sur place, on a observé que les enfants allaient dans le parc en traversant la route lors des pauses). On fait participer directement le parc avec le projet. En ce qui consiste le programme, il y a une volonté de réunir plusieurs fonctions accessibles par des trajets différents en un seul endroit. Ce précédé engendre une certaine autonomie au projet/quartier. Chaque fonction va servir une autre ou la compléter





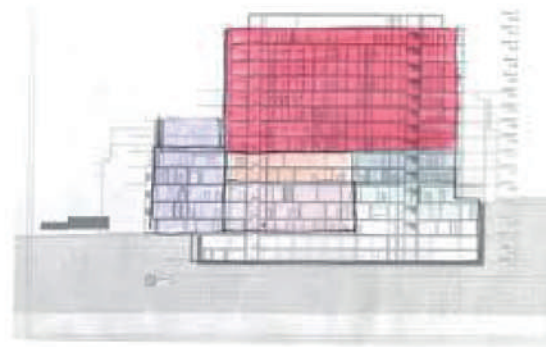
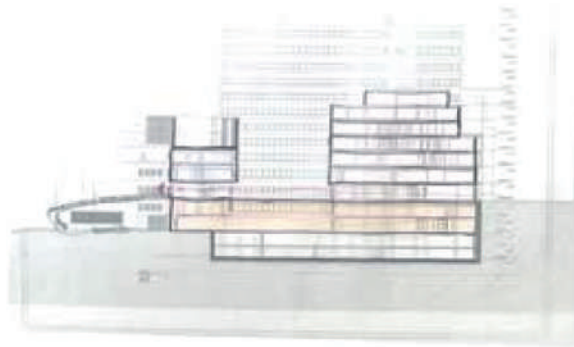
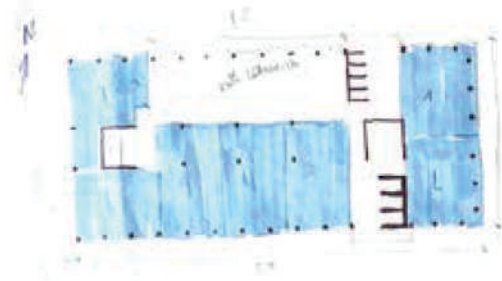
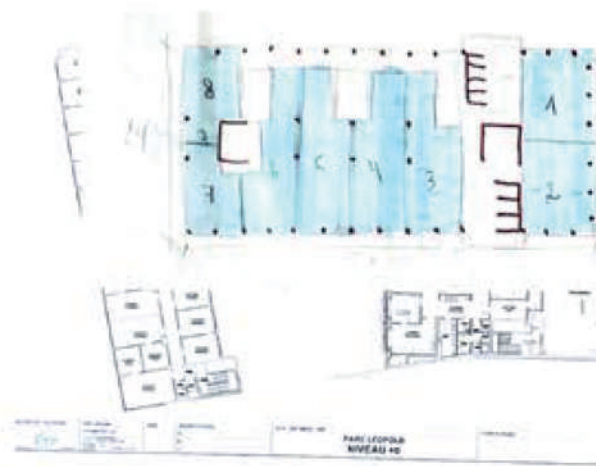
06 Mars 2023

Hazem CHEIKH HASSEN

Arthur GEUDVERT

Intention :

Nous avons principalement recherché les différentes manières de positionner les logements en mettant en place une luminosité agréable dans les appartements. Avec un patio au milieu du plan, on propose de la lumière zénithale dans le bâtiment mais cela perturbe les circulations. Avec une « rue » sur tout le côté nord on réduit la profondeur des appartements mais on ne résout pas le problème de luminosité du côté nord. Deux patios ouverts sur la façade sud permettent de faire entrer la lumière depuis le sud mais dénature le bâtiment et provoque un vis à vis entre appartements non désiré.





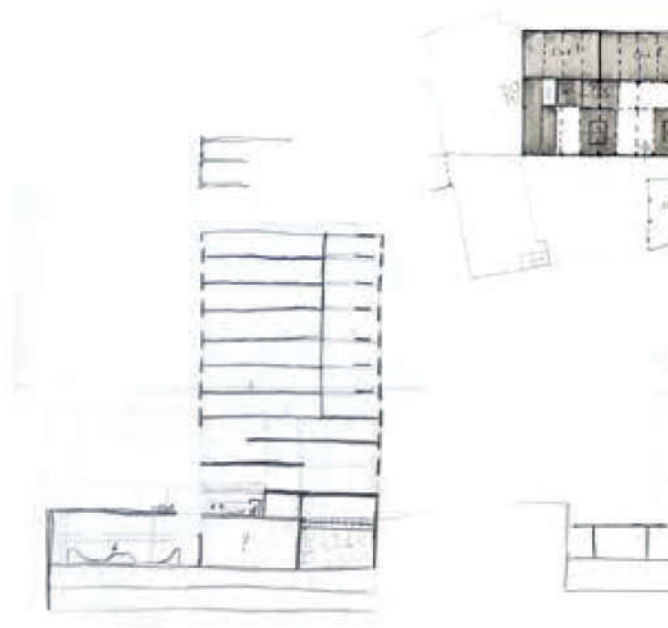
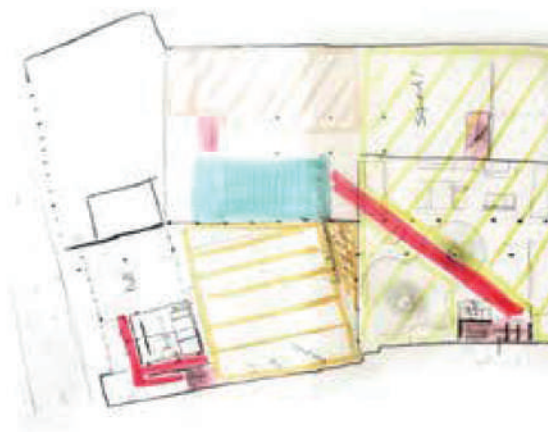
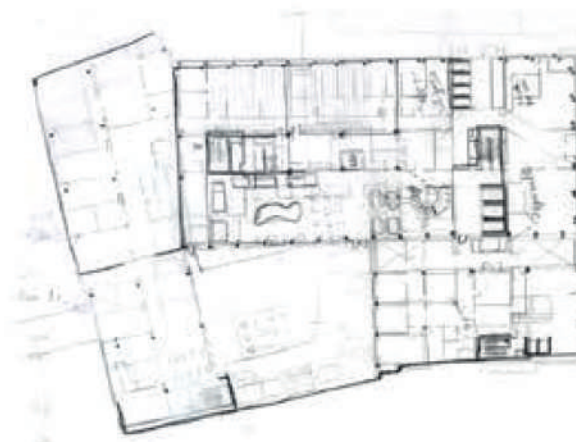
09 Mars 2023

Hazem CHEIKH HASSEN

Arthur GEUDVERT

Intention :

Nous avons l'intention de réfléchir au programme et aménagement des 3-4 premiers niveaux dans les bâtiments principales en essayant de gérer les accès privé/publiques. Que faire au niveau -2 ? On a eu une première approche en aménageant un Skatepark rue Froissart et un hall omnisports côté rue Eeterbeek. L'idée de ces deux éléments nous a séduit mais reste à améliorer. Une volonté de jouer avec des doubles hauteurs est retranscrite dans une coupe. En ce qui concerne les logements on a continué la recherche de la semaine passée en proposant une synthèse des différents essais de la semaine dernière. On a donc une « rue » côté nord ainsi que des poches entre les appartements pour tenter de créer des zones de rencontres et des zones libres à l'appropriation de chaque habitant

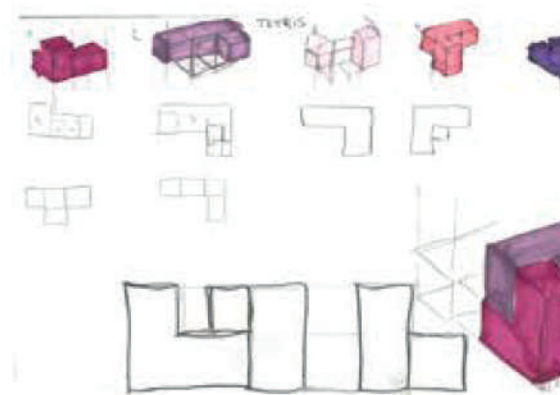
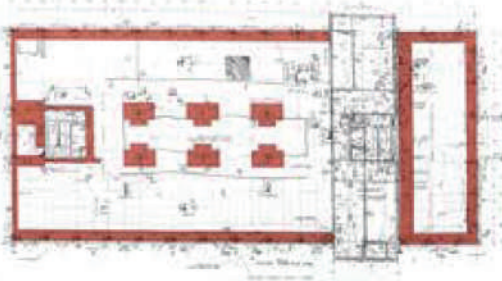
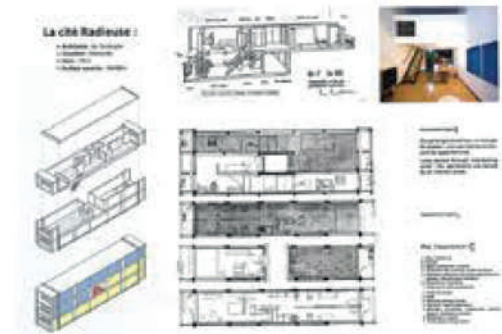




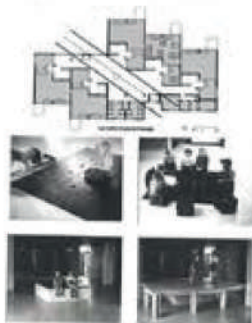
16 Mars 2023
 Hazem CHEIKH HASSEN
 Arthur GEUDVERT

Intention :

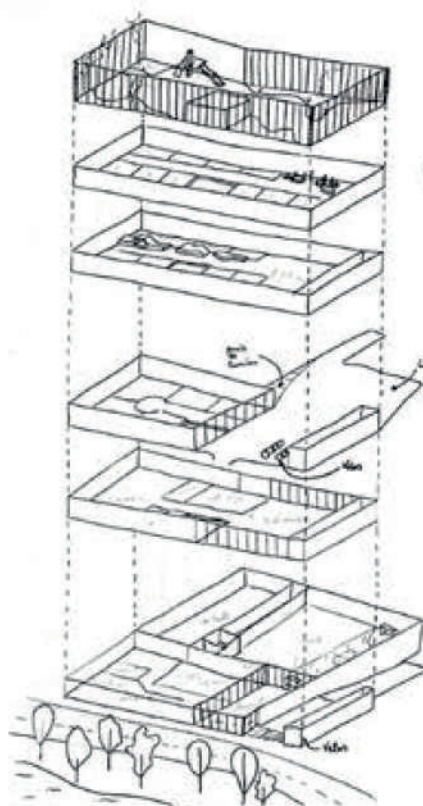
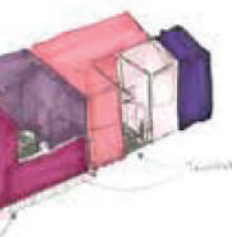
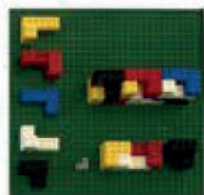
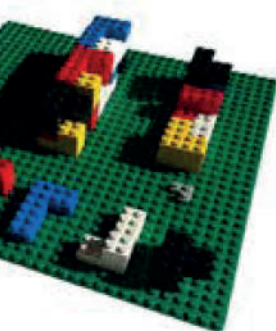
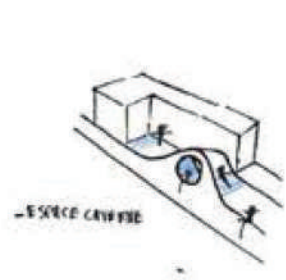
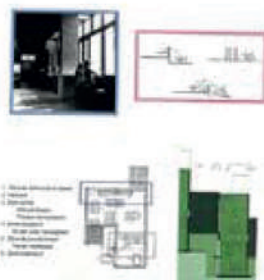
En premier lieu on a analysé deux références pour mieux réaliser les appartements. La première est la Cité Radieuse de Le Corbusier dont l'imbrication des logements nous donne une inspiration pour mieux ramener de la lumière dans les espaces de vie et profiter de grande baies vitrées sur le parc. La seconde est la réalisation d'appartements de Nimera. Elle nous intéresse dans la manière dont les architectes ont résolu les vis à vis, les balcons et la multitude de forme d'appartements. En s'inspirant de tout cela, nous proposons à travers des essais en Lego une multitude d'appartements qui respecte une trame définie par la structure existante du bâtiment. Nous avons consulté l'avis de monsieur Servais pour avoir une meilleure idée sur la structure des planchers existants. En deuxième lieu, nous avons fait de la recherche sur des pédagogies actives pour nourrir nos propos sur la conception de l'école maternelle/primaire. Ensuite nous avons analysé l'école Montessori à Delt, et nous en avons retiré plusieurs points : la ruelle d'apprentissage, l'espace de concentration et la forme en coquillage du passage du public au privé. Nous avons enfin consulté "The language of school design" dont on a retiré plusieurs façons de créer des sous espaces dans l'école tel que ; the campfire space... Finalement nous avons proposé un programme d'école et nous l'avons réparti d'une manière qui puisse s'adapter à l'existant.



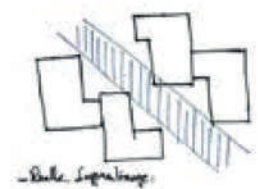
École Montessori, Herman Finckelberg



La salle d'habitation C'est la salle d'habitation des enfants et des adultes de l'école.	
La salle de la cuisine C'est la salle de la cuisine des enfants et des adultes de l'école.	
La salle de la classe C'est la salle de la classe des enfants et des adultes de l'école.	



R+3
R+2
R+1
R0
R-1
R-2

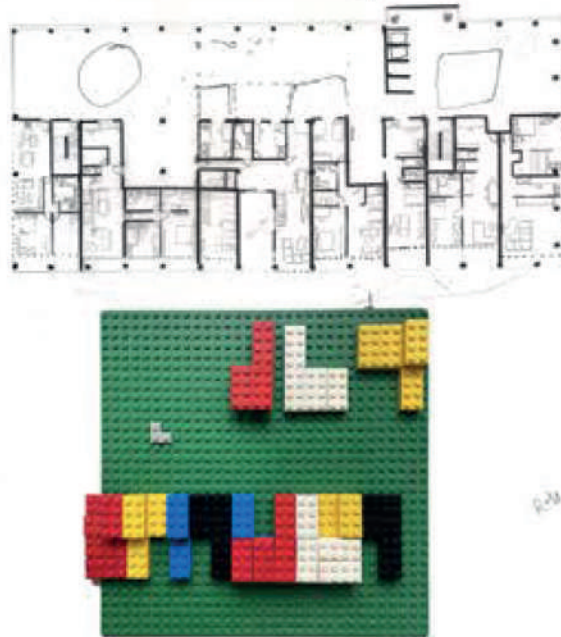


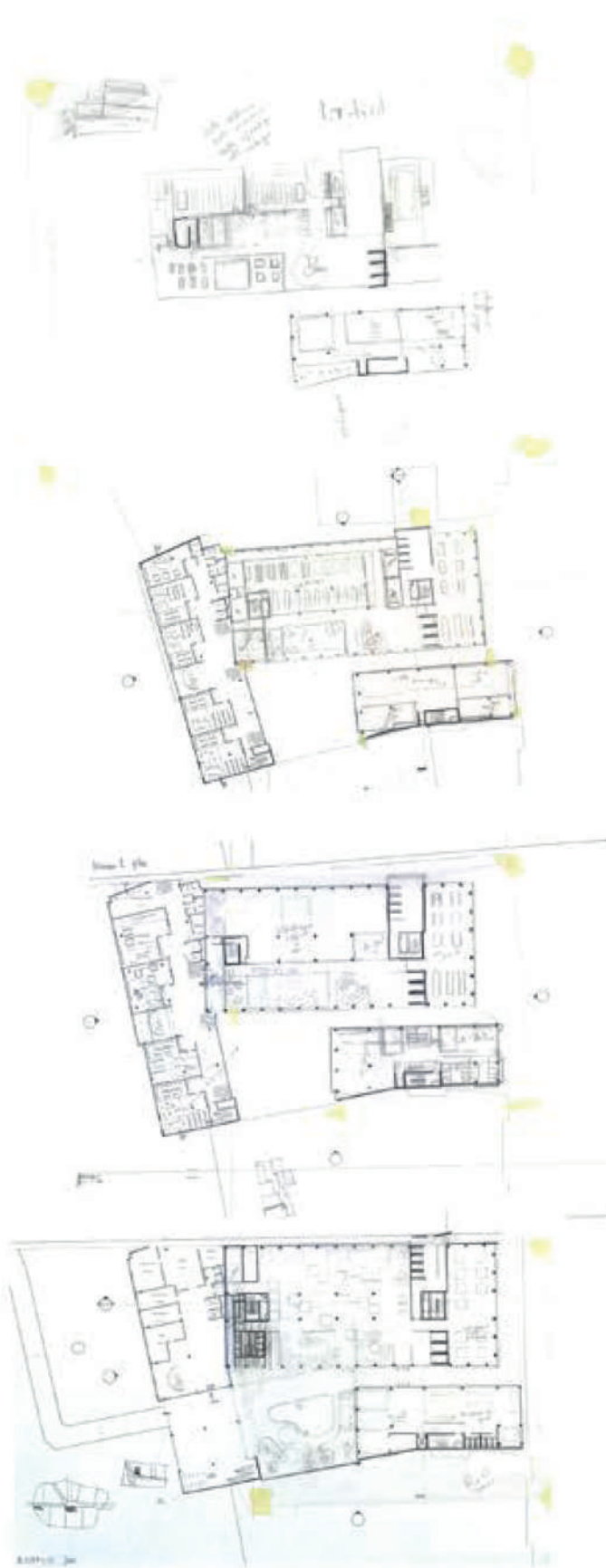
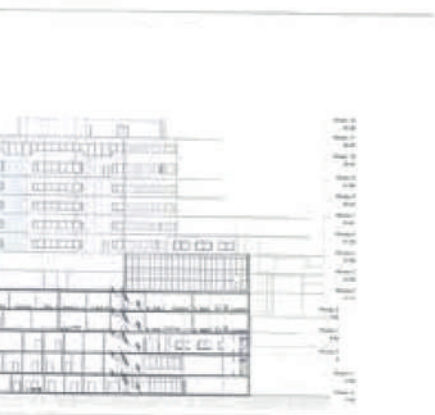
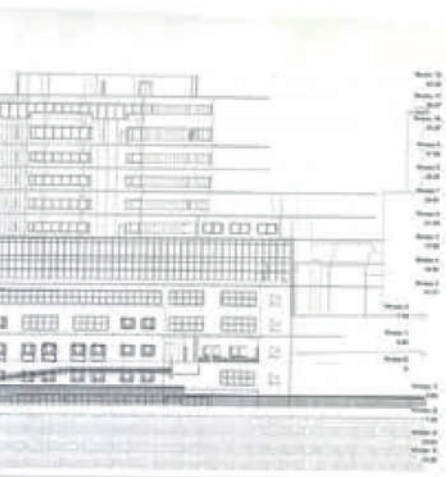
23 Mars 2023

Hazem CHEIKH HASSEN

Arthur GEUDVERT

Nous avons tenté de dessiner les aménagements intérieurs et ainsi mieux saisir les espaces sur les niveaux R0 R+1 R+2 et R+3. La Structure du bâtiment nous permet de créer des grands espaces ouverts grâce au plan libre. En proposant des grands espaces et en libérant la belle hauteur de plafond de 3m50, cela redonne une certaine qualité au bâtiment qui était jusque là avec des hauteurs de 2m50 et fort cloisonné. Nous voyons notre intervention comme quelque chose d'assez transformable au fil des années si le programme ne répond plus au besoin du quartier. La Quadruple hauteur côté sud du bâtiment principal permet de faire rentrer la lumière et ainsi, nourrir les fonctions de lumière naturelle. Au R0 nous retrouvons un espace de consommation généreux pour ramener les gens dans la parcelle. C'est dans un esprit foodmarket tel que le WOLF à Bruxelles que nous envisageons les lieux. Au R+1 R+2 R+3, Nous envisageons une grande bibliothèque. Avec un étage en lien avec l'école consacrée à la littérature pour enfant, avec des espaces de lectures ou autres. Les deux étages suivants sont consacrés aux étudiant et au grand public. Avec des Espaces de travail/étude et une salle de conférence pouvant servir notamment à des vernissages de livres. Pour les logements, nous avons retranscrit une proposition en lego sur plan pour voir si cela fonctionnait. Cela fonctionne assez bien vu qu'une brique de lego a la largeur de la distance entre deux colonnes.





20 Avril 2023

Hazem CHEIKH HASSEN

Arthur GEUDVERT

Préjury :

Notre parcelle se situe entre le parc du cinquantenaire et le parc de Bruxelles à la lisière du parc Léopold. Elle est tenue par la chaussée d'Etterbeek et la rue Froissart avec une différence de niveau entre les deux de 7m.

Premièrement nous avons fait quelques constats :

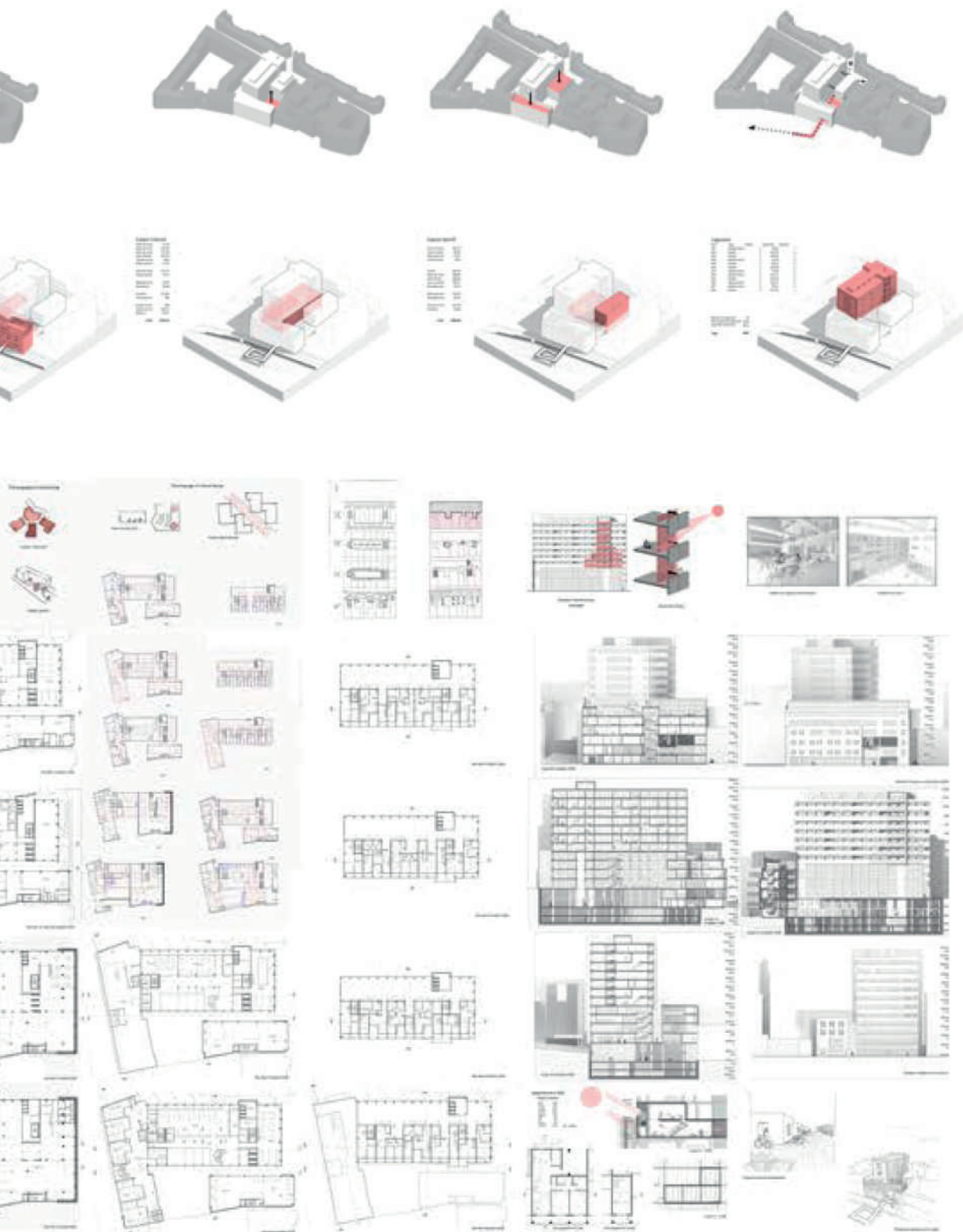
les enfants des écoles utilisent le parc pendant le temps de midi. Deuxièmement, l'agencement de la parcelle à l'état actuel renferme le bâtiment sur lui-même.

Troisièmement, la cour qui se situe au milieu du bâtiment est angoissante à cause de la hauteur des ces derniers et de l'étroitesse de celle-ci. Le bâtiment est un vrai labyrinthe dans lequel la hauteur sous-plafond est de 3.5m entre dalle et dalle avec un mètre de technique.

On peut se demander que peut offrir le bâtiment aux usagers et la vie du quartier.

On propose trois grandes interventions : réhausser la cour de niveau, on diminue la hauteur des deux annexes, on crée un passage traversant l'îlot et reliant les deux rues.



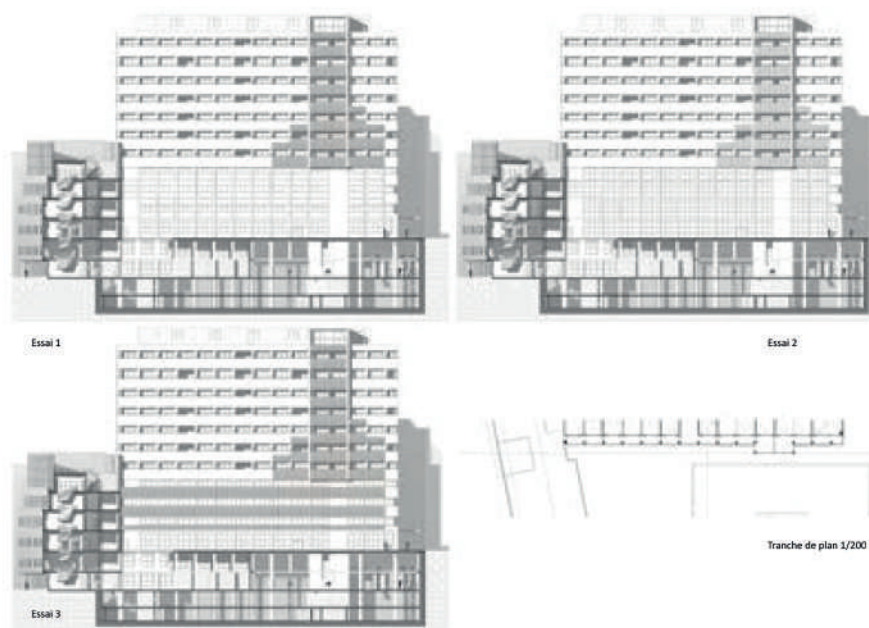


08 Mai 2023

Hazem CHEIKH HASSEN

Arthur GEUDVERT

Nous avons expérimenté différentes typologie de façades. En se basant sur nos intentions de départ et de la volonté de créer des espaces bien éclairés naturellement, nous avons opté pour un socle en baie vitré, cela affirme aussi notre volonté d'animer le Rez de l'immeuble comme recommandé par Perspective Bruxelles. Ensuite, à partir d'une certaine hauteur, le soleil coté sud devient plus frontal et engendre une réflexion sur la filtration de la lumière. Par conséquent nous avons décidé de reconverter les bandeau existant en paresoleil. Dans la même logique nous continuant ces bandeaux par d'autre en matérialité qui se distinction entre existant et projeté notamment de la tole perforé, Distingué l'ancien du nouveau est une affirmation du respect envers la mémoire collective des usagers du quartier.

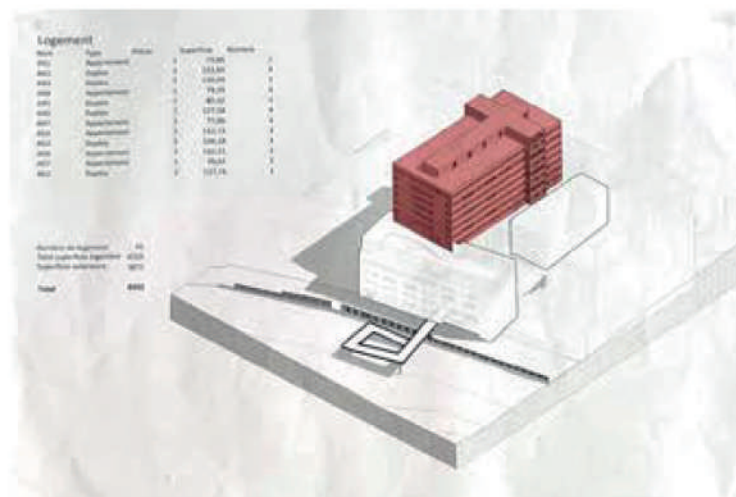
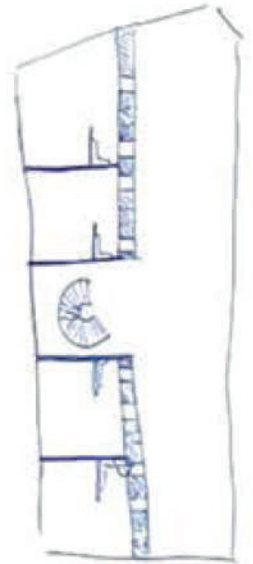


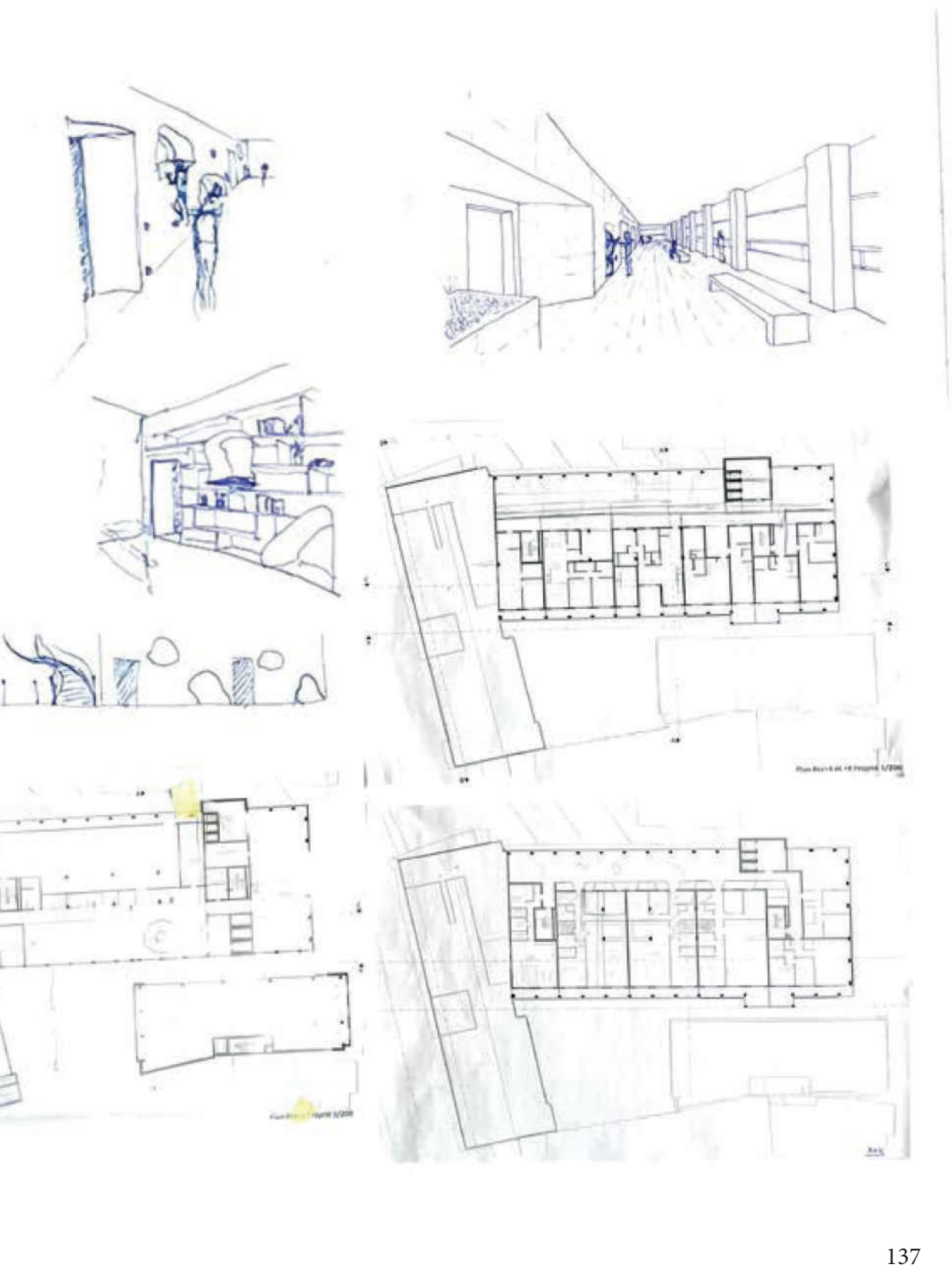


Coupe Façade Sud 1/200

11 Mai 2023
 Hazem CHEIKH HASSEN
 Arthur GEUDVERT

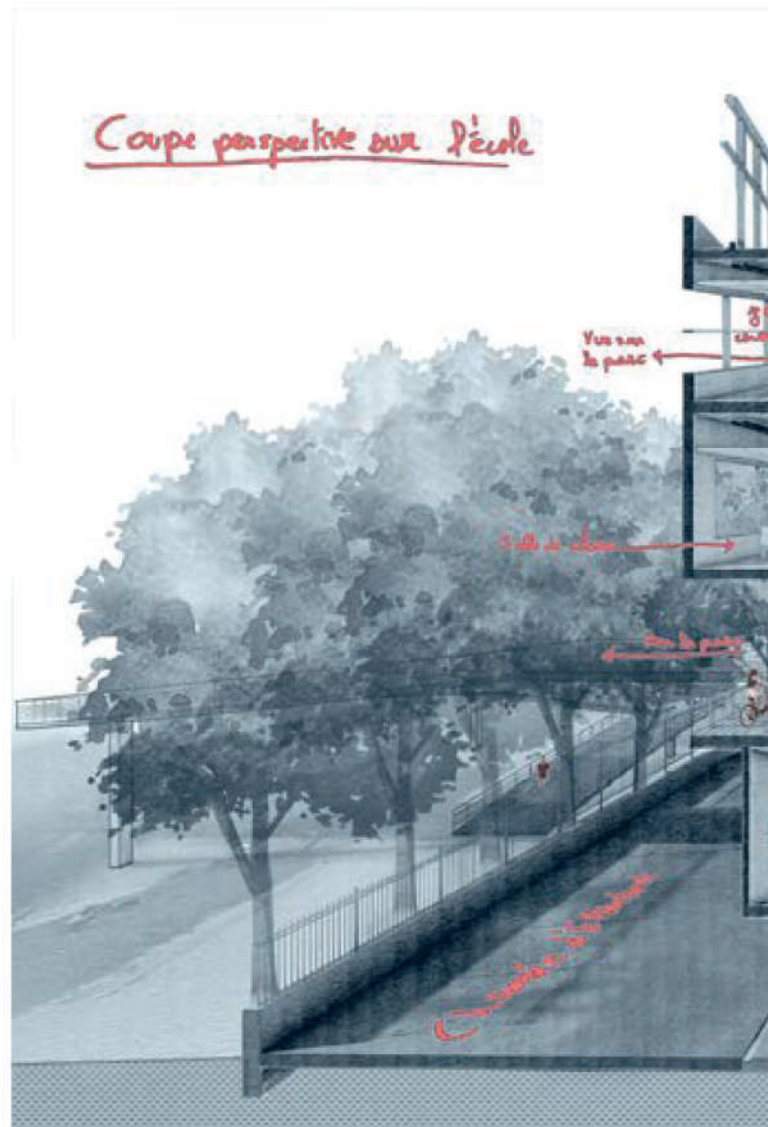
Nous avons développé un système pour améliorer la transition entre les espaces et sous-espaces du programme et le passage entre extérieur et intérieur. Ce système qui consiste en un élément rectiligne, vas permettre en premier lieu de créer un hierarchie entre les entités d'un espace. Ensuite il nous permettre de faire passer les éléments technique qu'aura besoin chaque volume dans le bâtiment. Par la suite, l'élément en soi est un espace à part. Dans le cas de l'école il va servir comme sas, espace de rangement, et espace pour se laver les main. Dans le cas des appartements, il va servir en tant que rangement privé et rangement d'aménagement mobile pour la grande terrasse nord. Il va ensuite nous permettre de soulever la dalle pour isoler les appartements, et empêcher l'eau de la pluie de s'infiltrer dans les appartements grâce à une petite marche à la hauteur de la dalle/ isolant mis en œuvre au niveau des planchers intérieurs. Nous allons essayer d'exploiter ce système par la suite dans le reste du programme notamment dans la bibliothèque et l'espace de consommation.

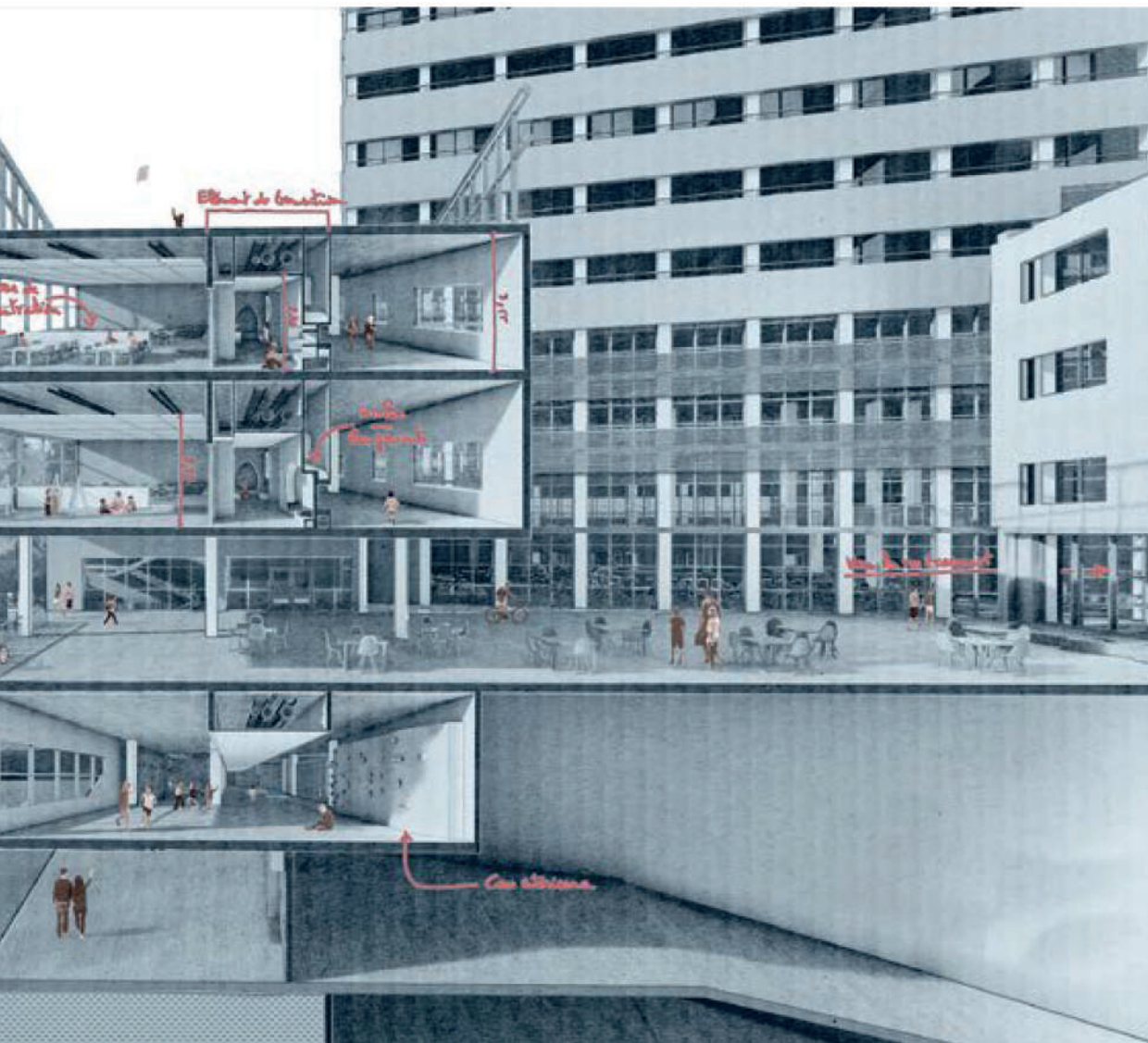
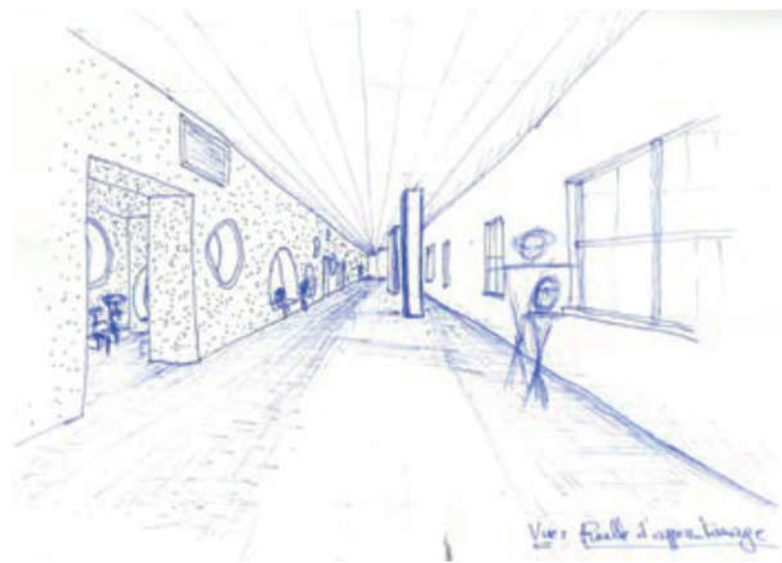




15 Mai 2023
Hazem CHEIKH HASEN
Arthur GEUDVERT

Dans cette exxercice, nous avons choisi de faire passer une coupe qui longe tout le projet de la rue Froissart à la chaussée d'Etterbeek. Cela est dans le byut de montrer la place que joue notre projet pour creer une connexion entre les rive de l'ilot ainsi que le parc. En plus on a voulu montrer les espace qui s'arcticule autour du centre de l'ilot et la relation avec le voisinage. On prend l'exemple de l'école dont des grande bais orne la façade de la chaussée d'etterbeek, benifiant ainsi de la lumière naturelle dans les salle de classe, et créent un atmosphere favorable à la concentration.





08 Juin 2023

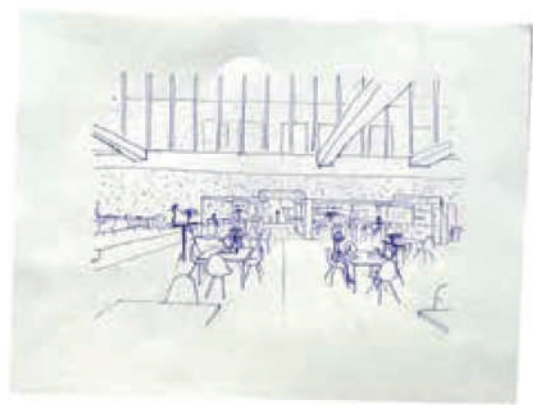
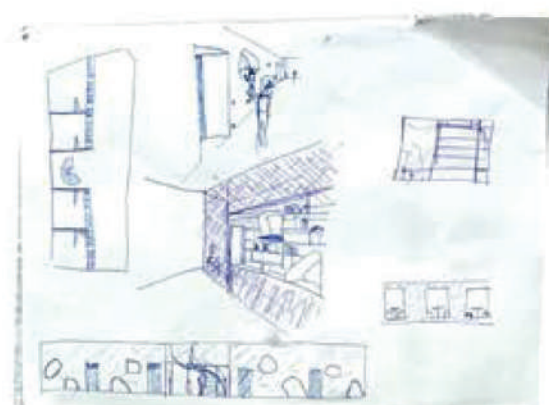
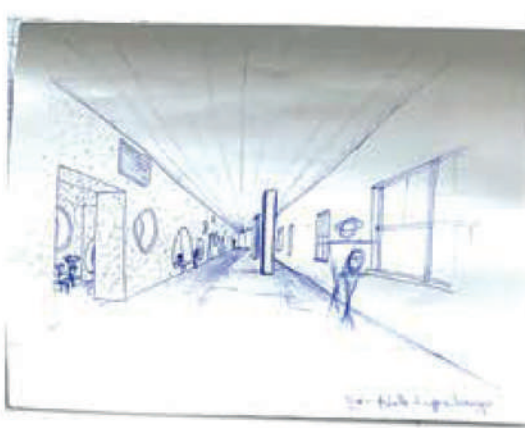
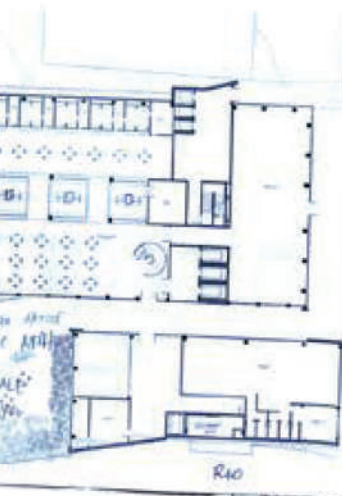
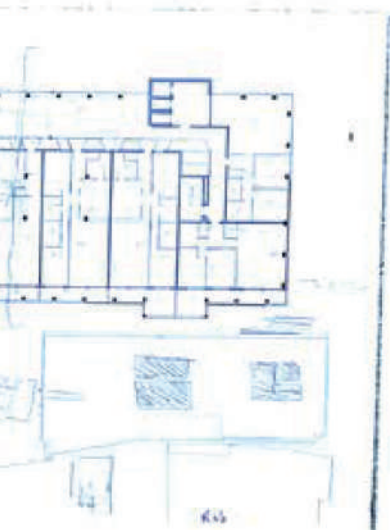
Hazem CHEIKH HASSEN

Arthur GEUDVERT

Nous avons tenté d'homogénéiser notre projet en proposant un élément rectiligne qui s'insère dans l'espace. Cet élément a une épaisseur qui s'ajuste en fonction de ce qu'il sépare.

On utilise cette épaisseur pour créer dans l'école une zone tampon entre couloir et classe. Elle héberge des rangements et des étagères pour les enfants. Dans la partie appartement, l'élément abrite des rangements extérieurs pour un vélo ou mobilier que l'on peut sortir dans la «rue». Dans la bibliothèque, cet élément crée des zones de calme insonorisées pour l'étude ou la lecture. Dans l'espace de consommation, il abrite le bar et permet de séparer l'espace boisson et l'espace nourriture.





12 Juin 2023

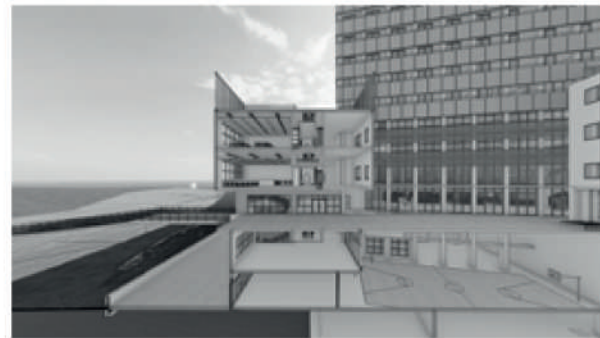
Hazem CHEIKH HASSEN

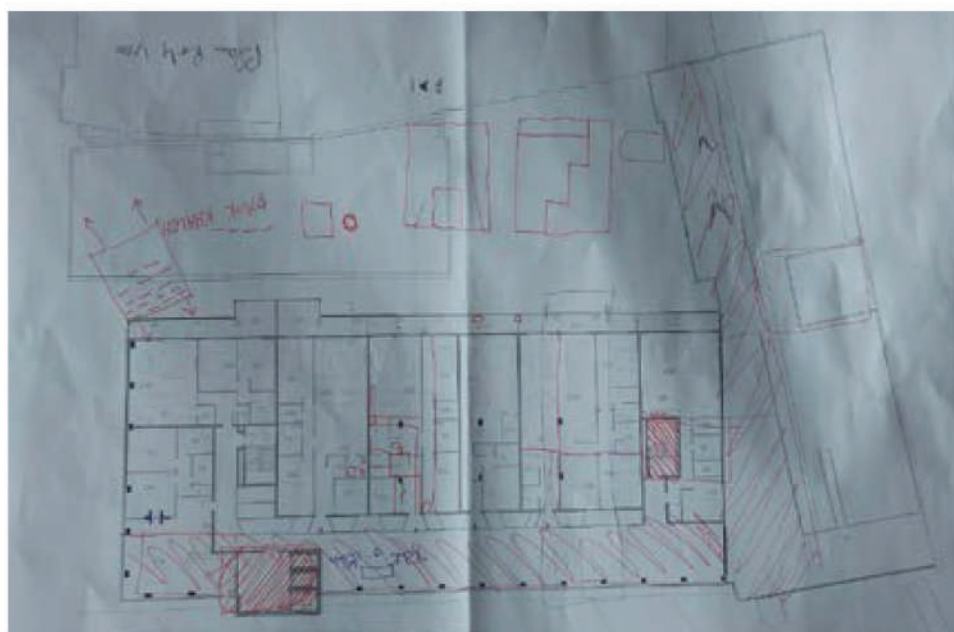
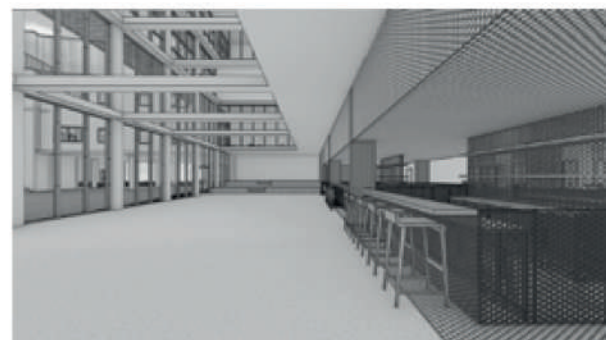
Arthur GEUDVERT

Nous avons, choisi les différents points de vue qui parle le mieux de nos intentions. Ces derniers consistent à créer la connexion entre les deux rue, et animer l'ilot ainsi que le quartier.

Nous avons essayer de résoudre quelques problèmes dans nos appartement, cela consiste à créer plus de variété dans les types de logement et lutter contre la gentrification du quartier.

Nous avons implanter l'élément rectiligne qui servira de rangement privé, de passage d'élement technique pour alimenter les appartements, et de créer du recul et favoriser la vie privée des habitants.





Biological Sciences

- Alexander, C. (1964). Notes on the synthesis of form. Harvard University Press.
- Aravena, A., Iacobelli, M. M., & Quinta Monroy. (2010). Elemental: Incremental housing and participatory design manual. Hatje Cantz.
- Boudon, P. (1992). Le projet architectural: une médiation. Éditions Parenthèses.
- Boudon, P. (1998). Sur l'espace architectural. Les quatre fonctions de la conception. Presses Universitaires de France.
- Bourdieu, P. (1990). The logic of practice. Stanford University Press.
- Brooker, G., & Stone, S. (2004). Rethinking interiors: Architecture + design from the inside out. Laurence King Publishing.
- Brooker, G., & Stone, S. (2018). Re-readings: Interior architecture and the design principles of remodelling existing buildings (2e éd.). RIBA Publishing.
- Cache, B. (1995). Earth Moves: The Furnishing of Territories. The MIT Press.
- Carolan, C. (2024, 19 mars). Brussels to buy 25% of new property developments over ten years. The Brussels Times.
- Chupin, J.-P. (2000). L'analogie ou les écarts de genèse du projet d'architecture. *Genesis*, 14, 67–90.
- Chupin, J.-P. (2007). Le projet analogue : les phases analogiques du projet d'architecture en situation pédagogique. In D. Rouillard (Éd.), *Projet et recherche : actes des colloques d'architecture de Paris-La Villette* (pp. 53-64). Éditions de la Villette.
- Chupin, J.-P. (2010). Analogie et théorie en architecture : du bon usage des cas d'étude. Éditions du Méridien.
- Chupin, J.-P. (2015). L'architecture comme recherche-projet. In S. Lebeuf & C. Potié (Éds.), *Projet et recherche : les cahiers de la recherche architecturale* (Vol. 3, pp. 11-19). L'Harmattan.
- Cross, N. (2006). *Designerly ways of knowing*. Springer.
- Denis, J., & Pontille, D. (2021). Conserver, entretenir, réparer [Chapitre/extrait dans "La force des choses en mouvement"]. *La Vie des Idées*. <https://booksandideas.net/Conserver-entretenir-reparer>
- De Smet, G. (2011). Concevoir en architecture : une médiation. MetisPresses.
- De Smet, G. (2019). L'intuition en projet d'architecture. Éclairages théoriques sur une pratique pédagogique. In *Livraisons d'histoire de l'architecture*, 37, 61–73. <https://doi.org/10.4000/lha.2029>
- Henrotte, J. (2023). L'adaptabilité et la résilience en architecture. Le cas de la reconversion des immeubles de bureaux à Bruxelles (Mémoire de master non publié). Université de Liège.
- Kechichian, A.-S. (2022). Intervenir dans l'existant en architecture : Principes et méthodes [Thèse de doctorat, Université Paris-Est]. HAL archives ouvertes. <https://theses.hal.science/tel-03643129>
- Lacaton, A., & Vassal, J.-P. (1996). Bordeaux, Place de la République, 1996. Lacaton & Vassal. <https://www.lacatonvassal.com/index.php?idp=37>
- Lacaton, A., & Vassal, J.-P. (2012). PLUS: Les grands projets, 1993-2012. Birkhauser.
- Latour, B. (2005). *Reassembling the Social: An Introduction to Actor-Network-Theory*. Oxford University Press.
- Lawson, B. (2004). *What designers know*. Architectural Press.
- Lawson, B. (2006). *How designers think: The design process demystified* (4e éd.). Architectural Press.

- Léonard, J. (2005). *L'espace public en question*. Presses universitaires.
- Li, P., Li, B., & Li, Z. (2024). *Sketch-to-Architecture: Generative AI-aided Architectural Design*. arXiv. <https://arxiv.org/abs/2403.20186>
- Lucan, J. (2012). *Composition, non-composition*. Éditions de la Villette.
- Lynch, K. (1960). *The image of the city*. MIT Press.
- Madec, P. (2007). *La grande leçon de l'architecture : de la tradition à l'écologie*. Archibooks + Sautereau.
- Nair, P., & Fielding, R. (2005). *The language of school design: Design patterns for 21st century schools*. DesignShare.
- Norberg-Schulz, C. (1981). *Genius loci: Towards a phenomenology of architecture*. Rizzoli.
- Pallasmaa, J. (2005). *Les yeux de la peau : l'architecture et les sens* (J. Monnet, Trad.). Éditions du Linteau. (Original publié en 1996)
- Prost, P. (2017, 17 novembre). *Restaurer c'est faire un pas de côté, pas un pas en arrière* [Conférence, École nationale supérieure d'architecture Paris-Belleville]. <https://www.paris-belleville.archi.fr>
- Pyburn, J. (2017). *Architectural programming and the adaptation of historic modern era buildings for new uses*. In P. A. Bullen & P. E. D. Love (Éds.), *Adaptive reuse of built heritage: Concepts and cases of an emerging discipline* (pp. 27–47). Routledge.
- Riboulet, J.-P. (2006). *Naissance d'un hôpital*. Éditions du Linteau.
- Rouillard, D. (2004). *Le design, une méthode pour inventer demain*. Éditions du Centre Pompidou.
- Ruelle, L. (2024). *Les pratiques d'architectes et le maintien de l'existant lors de reconversions : Étude de projets de reconversion de bâtiments de bureaux en logements dans la Région de Bruxelles-Capitale* (Mémoire de master non publié). Université de Liège.
- Schaut, C., & Demonty, F. (2020). *Architecture communautaire*. Laboratoire sASHa. Expo 24 — La Cambre Horta [Article en ligne]. ULB. URL à préciser si disponible.
- Schön, D. A. (1983). *The reflective practitioner: How professionals think in action*. Basic Books.
- Snoeck, J. (2019, 11 décembre). *Wolf offre à Bruxelles son propre food market*. RetailDetail BE.
- Sullivan, L. H. (1896). *The tall office building artistically considered*. Lippincott's Magazine, 57(339), 403–409.
- Tschumi, B. (1994). *Architecture and Disjunction*. The MIT Press.
- Uyttebrouck, C. (2022). *Mixité fonctionnelle et nouveaux lieux de vie et de travail : quel potentiel pour Bruxelles face à l'expansion du travail hybride ?* Netcom, 36(1-2). <https://hdl.handle.net/2268/299587>
- Yaneva, A. (2008). "Give me a gun and I will make all buildings move": An ANT's View of Architecture. In R. G. Strunz (Éd.), *Explorations in architecture: Teaching, design, research* (pp. 80-89). Birkhäuser.
- Yaneva, A. (2022). *Latour for architects*. Routledge.



Peinture de David Miller , Into the Gardens , Matisse 's style.

